3 1761 04365 6933

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST AUG 1 5 1922

LP
M

LE
LONG DU
CHEMIN
MADELEINE

I

Enregistré conformément à l'acte du Parlement du Canada, en l'année dix-neuf cent douze, par Madame W. A. Huguenin, Montréal, au Bureau du Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

1912

LF
~~169764~~

Madeleine

Anne Marie Hugenin

Tout le long du Chemin . . . .

Tout le long du chemin
je me suis penchée, et
hâtivement j'ai ramassé
ces quelques brins de
vie . . .

17 12 13
23 v. 22

Imp. "La Patrie

PS
9515
U5T6

A mon mari,
A ma fille,

Je dédie ces brins de vie
ramassés hâtivement
le long du chemin . . .

PREFACE

Laure Conan rappelait récemment la réponse faite par Madeleine à cette question: "Quel est le plus grand fait de l'histoire du Canada? Le geste de Louis Hébert jetant le blé en terre". Cela nous revèle les préférences de cette écrivain qui s'est donné la tâche de refaire sur un autre horizon ce même geste du semeur. Elle nous est toujours apparue ainsi, luttant pour les causes délaissées, cherchant à répandre l'idée au sein de nos populations éprises d'autres soucis, apportant à tous les dévouements l'appui généreux et le charme de sa sympathie; et cette impression s'est affirmée à la lecture des bonnes pages de ce livre de glanures, où elle a ressemblé des contes, des légendes, des portraits et quelques études. Quoiqu'elle écrive, une leçon discrète se dégage de sa pensée, une préoccupation d'un ordre élevé perce sous le badinage de la forme. C'est ce qui fait la beauté et l'unité morale de cette oeuvre, débordante de sincérité émue, et plus utile, plus consolante, plus prenante que bien d'autres dont le ton sévère et l'allure rigide déconcertent.

"Tout le long du chemin, je me suis penchée et hâtivement j'ai ramassé ces quelques brins de vie." Tous ces récits ont le même accent de chaude vérité. Ils ont été cueillis dans la réalité qui les inspira. Et c'est pour cela, sans doute, qu'ils sont teintés de mélancolie et qu'ils font une large part à la souffrance commune et nécessaire. Ils traduisent la vie. Un conte prend, dans l'oeuvre de Madeleine, l'ampleur d'un symbole: **Les cloches sonnaient matines.** C'est le matin de Pâques. Les clochers chantent l'allégresse de la Résurrection et du printemps. La nature renaît, ardente, sous les rayons plus pénétrants des premiers soleils. Mais elle est inconsciemment égoiste et impassible. Son sourire ne transforme qu'elle-même; et les hommes, au sein de ce renouveau, continuent de porter la vieille blessure qui se rouvre et saigne chaque fois que la douleur, le mensonge ou la bêtise viennent les frapper au coeur. Tout est tristesse au sein d'un décor insolent de splendeur. Pourtant, une chose subsiste et recommence avec le printemps: l'amour. Le soir de ce jour où les cloches sonnèrent joyeusement matines sur tant de misères et de deuils, "un couple radieux s'en allait dans le sombre que son passage semblait éclairer: un couple d'amoureux, couple de vie et d'espoir, couple de beauté et de joie."

Tout le livre est fait de ce contraste.

Heureusement la nature ne revêt pas toujours cette apparente rigidité. Nous lui prêtons nos propres sentiments et le spectacle qu'elle nous offre correspond parfois aux émotions de nos âmes tourmentées. Les tableaux de moeurs que dessine Madeleine ont un cadre apaisant et familier. Ils se fondent dans le paysage canadien. Ils sont faits de traits à peine accentués mais ils donnent, dans leur ensemble, une impression nette et savoureuse. Ils sont du terroir; et cela constitue leur mérite essentiel si la condition de notre originalité littéraire réside précisément dans l'expression sincère et complète de nos idées et de nos sensibilités propres.

Madeleine se plait au commerce des humbles, des petits, de tous ceux que la misère atteint plus sûrement parce qu'ils sont désarmés. Elle prend son bien dans la vie moyenne qui fait le véritable sujet des histoires réalistes. Elle raconte l'existence du paysan, sa foi naive et tenace, son rêve modeste et simple, sa confiance et sa force; elle dit son amour de la terre et son désespoir de la quitter; et elle trouve, peut-être inconsciemment, par une sorte de logique du sentiment, en subissant les traditions de tout son être, la formule féconde du provin-

cialisme barrésien, profondément raciné dans la terre où sommeillent les morts.

Elle touche ainsi à notre patriotisme complexe, dont la source lointaine est française et qui, à cause de cela même, a su garder le serment de loyauté que les circonstances lui ont imposé. Le livre de Madeleine s'ouvre de lui-même sur ces mots: "Vive la France"! Elle écrit: "O pays, qui nous donna des pères héroiques et des mères saintes, as-tu jamais compris la grandeur et la force du sentiment qui nous liait à toi. As-tu compris qu'après notre patrie, c'était toi, la Grande, l'Aimée, et n'as-tu pas senti le grand souffle qui de nos rives venait? Souffle d'amour!" Ce sentiment intime, irréductible, que nous ne pouvons pas chasser de notre pensée, qui stimule nos orgueils et qui conduit nos luttes, trouve son expression dans l'emblême de la France, dont les fières couleurs agitent encore nos coeurs, après tant d'années d'un impossible oubli. Ceux qui ont gardé intact le culte de la France et qui le croient plus que jamais nécessaire à la survivance perpétuellement menacée de notre race et de notre innéité, seront reconnaissants à Madeleine des pages pieusement fidèles qu'elle a consacrées au souvenir français.

Au sein de cette vie, si souvent triste et grise, faite

d'amertume et de lassitude, l'amour, avons-nous dit, persiste comme un espoir où le coeur cherche d'instinct sa consolation. Madeleine en a tenté la psychologie. C'est, croyons-nous, une chose assez nouvelle dans notre littérature. Nous semblons redouter l'analyse des sentiments humains. Peu de nos écrivains ont pénétré jusqu'à l'âme de leurs personnages. La plupart se bornent à esquisser des silhouettes, à dégager des traits de moeurs. Nous sommes peu enclins à la philosophie et le mobile secret des énergies, le sens profond des attitudes nous laissent indifférents. Notre curiosité s'arrête aux contours et notre oeil ne voit que des formes. Madeleine, dont le talent est fait d'une sensibilité affinée, s'efforce à traduire les effusions, les réveils, les déchirements de la vie sentimentale. Je ne sais pas quelles influences littéraires elle a recherchées de préférence. Peut-être a-t-elle lu Alphonse Daudet, Paul Bourget, Marcel Prevost. Peut-être a-t-elle simplement écouté son esprit et s'est-elle abandonnée aux penchants naturels de son coeur. On lira les lettres qu'elle a disséminées dans ce livre et surtout celles-là où Louise raconte à son amie Berthe ses tristesses, ses hésitations, ses révoltes et l'apaisement final de sa souffrance dans un inutile pardon. Elles sont remarquables de

forme ; l'intérêt en est soutenu et des états d'âme qu'elles dévoilent sont d'une douloureuse vérité.

C'est ici le moment de se demander ce que Madeleine pense de la femme et du féminisme. A dire vrai, elle ne fait guère allusion à ce dernier. Elle parait l'ignorer. Peut-être même s'en écarte-t-elle par une répulsion instinctive. Mais il y a deux sortes de féminismes, le bon et le mauvais, "comme il y a de bonnes et de mauvaises fluxions de poitrine", ajoutait René Doumic ; et il est toujours difficile à une femme de ne pas exprimer, fut-ce indirectement, ses opinions sur un pareil sujet. Elle n'en dirait rien que d'autres se chargeraient de les formuler à sa place.

Encore qu'elle en apprécie l'élégance et la gracieuse frivolité, Madeleine n'aime pas la femme-bibelot dont la pensée amère est de porter, au sein des fêtes perpétuelles, des manches courtes sur des bras déplorablement amaigris. C'est une faiblesse : il y en a de pires. Elle se sent attirée par la femme aimablement sérieuse, forte de son honnêteté et confiante en la sincérité à son amour. Elle exprime cela très bien à propos des vieilles filles qui donnent aux autres ce qu'elles n'ont pas pu dépenser d'affection pour elles-mêmes ou qui choyent les petits oiseaux.... parce qu'il faut bien aimer quelque chose. Dans le ma-

riage, la femme doit être pour l'homme une compagne amie, un guide, un soutien, une associée: elle partage ses peines, ses ambitions, ses rêves; elle le repose de la vie. Si la crise survient qui menace le foyer; si l'homme, un instant détourné, s'échappe des liens qu'il a pourtant choisis, la femme trouvera dans la maternité la raison profonde, la force sublime du pardon. Ainsi Madeleine se rencontre avec les romanciers et les dramaturges modernes que le problème de la famille avait un instant affolés.

Une seule fois, elle pose le problème féministe dans un petit propos fantaisiste: **Au bord de la source chantante.** Pierre aime Rosette mais ne lui pardonne pas d'avoir un jour livré un peu de sa pensée au public dans un article de journal. Quelle erreur fut celle de Rosette et comme ce Pierre est d'esprit généreux! Les deux amoureux se querellent au bord d'une source. Rosette défend ardemment sa foi. "Nous appartenons à deux époques ennemies, dit-elle, et nous sommes tous deux des intransigeants.... Je sais que nous avons une façon différente de sentir et de comprendre; nous sommes des intuitives, des sensibles, des mystiques souvent; vous êtes des logiciens nés, des penseurs, des philosophes; mais chacun à notre façon nous résolvons les problêmes et notre finesse

native nous sert mieux souvent que votre bon sens appris.'' On ne saurait dire mieux. C'est la formule de Legouvé, plus algébrique, ''l'égalité dans la différence.'' Les nécessités de la vie moderne ont enlaidi l'existence. La femme a dû quitter le foyer et abandonner sa famille. Elle a pris le chemin de l'atelier et de l'usine. Elle s'est proclamée l'égale de l'homme sans songer qu'elle se déclarait de ce même instant son ennemie et qu'elle se jetait dans une lutte sans égards. Les revendications féministes, si justes soient-elles, ne doivent pas éteindre le respect dont l'homme n'a pas cessé de faire hommage à la femme. Il le faut, pour le bien de l'humanité et pour que subsiste en ce monde, déjà si dépourvu, un peu de désintéressement, de grâce et de beauté.

Ainsi Madeleine reste dans la tradition de ces ''mères saintes'' que nous a données la France. Notre patriotisme leur avait été confié: elles l'ont réchauffé de tout leur amour. Elles ont gardé la race; et peut-être, sans elles, eussions-nous vu s'éteindre l'ardeur qui nous anime. La modestie librement acceptée de leur sacrifice ajoute encore à la beauté de l'oeuvre de dévouement pur qu'elles ont accomplie, majestueusement.

EDOUARD MONTPETIT.

15 nov., 1912.

VIVE LA FRANCE !

J'ai vu une femme en haillons, qui marchait sous le soleil ardent, soudain s'agenouiller pour ramasser dans le fossé, au bord de la grande route, un petit *rien*. Je vis sa lèvre pâle s'agiter d'un sourire, puis la lumière monter dans ses yeux ternes et y allumer la joie.

Le regard de cette femme, regard d'amour, se fixa sur la petite *chose* recueillie dans la boue du fossé. Etait-ce une pierre précieuse qui donnerait du pain à la pauvresse? Etait-ce un bijou, un diamant, de l'or? La mendiante souriait, et, curieuse, je me penchai avide de savoir... Et je reconnus entre les doigts tremblants d'émotion, un simple bout de ruban de la patrie adorée et lointaine: les trois couleurs de France! Oui, les trois couleurs, elle venait de les trouver au bord du chemin; maintenant elle s'en allait allègre et joyeuse, oubliant qu'elle était seule, pauvre, perdue sur la terre d'exil, oubliant tout cela parce qu'elle avait, tout près de son coeur, ce petit *rien* qui est tout!

Oh! comme je l'ai comprise l'émotion joyeuse de la paria qui a trouvé sur la route déserte ce chiffon bleu blanc

rouge, tombé là exprès pour qu'en passant elle le vit et s'en para.

Dorénavant elle ne sera plus ni triste ni seule...

Petit ruban qui incarne les souvenirs et les aspirations de la race la plus admirable et la plus aimée, petit ruban bleu blanc rouge combien tu me parus sublime et puissant, lorsqu'à ton seul aspect je sentis naître une joie au sein d'une détresse.

Je comprends d'ailleurs que l'on t'aime jusqu'à l'adoration, que l'on te vénère jusqu'au culte, ô relique de gloires, de sacrifices, de luttes, d'héroïsmes! C'est la France que nous aimons en toi petit ruban, la France au nom plus doux que tous les autres, nom qui passe en chantant sur nos lèvres émues. La France!

O pays, qui nous donna des pères héroïques et des mères saintes, as-tu jamais compris la grandeur et la force du sentiment qui nous liait à toi? As-tu compris qu'après notre patrie c'était toi, la Grande, l'Aimée, et n'as-tu pas senti passer le grand souffle qui de nos rives venait? Souffle d'amour!

Aimer la France! mais cela est en nous dès le berceau, sentiment intense et vibrant qui s'exalte tout de suite, puisque nos petits tendent leurs lèvres naïves pour baiser cette *chose* qui là-haut rayonne et s'agite aux heures d'allégresse. Ils ne savent pas encore que c'est la France, mais ils portent en leur âme française le culte de ce merveilleux symbole.

Vive la France! oui, vive la France de jadis et de toujours!

HOMMAGE

A Laure Conan.

"L'Oublié", cette oeuvre émue de souvenirs anciens, de Laure Conan, vient d'être couronnée par l'Académie Française (1). La valeur littéraire de notre éminente romancière a donc été sanctionnée par le plus haut tribunal du monde. Cette nouvelle a été accueillie avec une joie douce par celle qui, jadis, toute jeune alors, regardait avec de l'adoration plein les yeux, passer la silhouette grave de la grande Canadienne. Dans ce regard il y avait presqu'une prière. Laure Conan l'a-t-elle comprise et dans une caresse sur les boucles rebelles de la fillette d'antan, a-t-elle laissé tomber les toutes petites miettes de son immense talent?

Par une aspiration infinie dont le désir repose dans le coin encore fermé d'une petite âme, toute mon affection, faite de respect et d'admiration indéfinie, s'en allait sur les pas de Laure Conan, alors que fillette, j'habitais le même coin de pays.

Laure Conan est une pieuse; tous les matins d'été elle quitte sa villa fleurie pour l'église du village où elle entend la messe. J'aimais à me blottir dans un banc voisin pour la regarder gravement priante; il me semblait, dans ma naïve croyance, que le bon Dieu devait être bien content d'être prié par elle. Mon imagination, dans de subites ferveurs, s'envolait vers des sommets où tout était d'un confus sublime...

Oh! les bonnes petites années de mes tout petits ans, éclairées par votre silencieuse présence, chère Laure Conan,

(1) Juin 1903.

j'en garde toujours l'émue souvenance. Vous avez été l'inspiratrice de maintes heures heureuses, sous l'ombrage de "l'allée des saules", et toujours, les grandes femmes des romans imaginés par mes dix ans, avaient quelque chose de vous. Vous étiez l'héroïne mystérieuse errant dans les jardins impeuplés de mon imagination d'enfant, et pendant ces promenades où je vous suivais les yeux clos, avez-vous entr'ouvert le *coin fermé de mon âme,* et d'une main généreuse y laissâtes-vous tomber ce *je ne sais quoi* qui, depuis lors, s'agite en moi?

Pour avoir suivi votre prière qui montait sous la voûte de la toute humble église de là-bas, pour avoir vu votre regard s'emplir de nos horizons, pour avoir respiré l'air des mêmes montagnes, pour avoir entendu les chansons des mêmes oiseaux, pour avoir reçu les mêmes impressions dans ce coin unique de grâce et de poésie qu'est la petite Malbaie, nos âmes ne sont-elles pas un peu soeurs, unies par la chaîne double de votre bienveillance affectueuse, de mon admirative tendresse?

Par le seul prestige de votre exemple vous avez orienté la petite payse dans la voie littéraire où elle marche encore bien trébuchante, mais pleine d'ardeur, les yeux rivés sur le grand modèle.

On vous jette des lauriers, les plus beaux et les plus glorieux, ceux fleuris sur le sol de la France doulce, aussi me voyez-vous à genoux ramassant les couronnes données à votre talent, en revoyant tout le passé, mon joli passé!

PAGES VOLANTES

Le vent faisait rage emportant tout vers l'infini, et dans la danse éperdue des jeunes verdures tombant des arbres argentés, je surpris une lettre dont les feuillets lourds résistaient au caprice de la brise. Après quelques rondes difficiles, la lettre, aux feuilles reliées d'une grosse épingle, s'échoua dans le treillis d'une vieille clôture, d'où je l'arrachai en passant.

"Ma chère Yvette", lus-je tout au commencement des lignes serrées d'une fine et élégante écriture, et tout à la fin, je trouvai un simple nom: "Mathilde".

Tout cela m'était inconnu, j'allais rejeter ces pages à la rue, quand je fus retenue par une ardente curiosité.

—Pourquoi ne lirais-je pas ces feuilles après tout; elles n'appartiennent plus à personne; puisque je les ai sauvées ne sont-elles pas un peu à moi? Et, vaincue d'avance, ma discrétion céda brusquement:

"Ma chère Yvette, je suis tellement atteinte par ta souf-
"france que j'ai mal à t'écrire. Les mots m'échappent, tout
"se perd dans ma pauvre tête où l'angoisse est entrée avec
"ta dernière lettre. Quelle pénible confidence ma chère
"petite, si pénible que tu n'aurais jamais trouvé la force de
"l'écrire si tu n'avais été sous le coup d'une de ces surexcita-
"tions qui permettent d'accomplir les choses les plus extra-
"ordinaires, les plus dangereuses. Et faut-il que tu aies foi
"en ta vieille amie, ma pauvrette, pour mettre ainsi à nu ta
"pauvre douleur. Yvette, ma jolie, connue depuis le berceau,
"et aimée toujours, comme tu as raison de croire en moi...
"même jusque-là. Serais-tu coupable de ce que ma déli-
"catesse condamne, que je trouverais encore ce qu'il faut

"pour te plaindre, te consoler, car depuis que je t'aime "il s'est amassé en mon coeur des tendresses à toi seule. "L'amour que j'ai pour mon mari et mes enfants n'a rien à "prendre sur ce trésor qui est bien le trésor de l'amie, va.

"Je te donnerais toute mon indulgence, certes, mais "Dieu merci, tu n'en as pas besoin; puisque tu es venue à "moi, *avant,* c'est qu'il n'y aura pas d'*après.*

"Une femme comme toi ne peut pas décheoir dans sa "propre estime. Ce n'est pas l'opinion du monde qu'il te "faut, chère, c'est la tienne... qui a besoin de te respecter...

"Tu m'écris: "Mariée presque de force à un homme "que je n'aimais pas, alors que mon coeur appartenait tout à "*l'absent,* ai-je le devoir de sacrifier toute ma vie au bon-"heur de ce mari que la vie commune m'a appris à détester? "Détester", un mot dont j'ignorais le sens, et que je pro-"nonce maintenant les dents serrés, dans un élan furieux. "Oui, je le déteste cet homme horrible qui a pris ma jeu-"nesse, et qui dispose maintenant de la vie que je ne lui ai "jamais donnée... entends-tu? jamais! La brutalité de mes "parents, qui ont voulu cette union, a pu me contraindre au "*oui* atroce, mais ma liberté d'amour je l'ai gardée... Je "veux m'en servir. Tu m'entends, c'est moi qui parle ainsi, "moi qui suis en révolte avec les lois humaines, moi qui ne "veux plus souffrir, mais être heureuse, perdue quelque part "dans l'univers avec celui que je n'ai pamais cessé d'aimer "et qui est toute ma vie!

"Je ne laisse rien derrière moi qui vaille d'être regretté. "Mes parents sont morts, et s'ils étaient là, je passerais "outre... ne m'ont-ils pas odieusement sacrifiée!... Et des "enfants, je n'en ai pas...

"Ah! si j'avais eu des enfants!"

"Si tu avais eu des enfants, tu n'aurais jamais songé à "déserter ton devoir, tout laid, tout détesté qu'il est. Mais "tu ne partiras pas, ô ma petite, parce que tu es incapable "de cette lâcheté, parce que ton éducation chrétienne par-"lera plus haut que ton instinct d'amoureuse. Oui, tu res-"teras auprès de celui que tu ne peux aimer, parce que *là* "est le devoir qu'une femme comme toi ne fuit pas honteu-"sement. Je ne te parle pas du scandale que causerait ta "fugue, de l'humiliation de ton mari dont le seul tort est de "n'être pas aimé, je ne te dis pas la peine de tous ceux qui "t'aiment!... Tu veux rompre avec ta vie première, renier "ta foi et ton honneur, et demain, privée de ton passé tu "seras la plus misérable des femmes... Mais ce n'est pas "encore cela que je veux dire. As-tu pensé à *lui,* à lui seul, "un instant?... As-tu songé que tu n'avais pas le droit de "t'emparer de la vie de cet homme pour la condamner à la "honte, alors que cette vie appartient d'avance à la femme "et aux enfants qui pourraient porter son nom à la face de "tous. Tu n'as pas le droit de sortir de la vie où tu es "prisonnière, et la mort seule... Ton sort est affreux, je le "sais ma chérie, mais vois-tu, quand une femme de ton "intelligence et de ton éducation manque sa vie... il ne lui "reste plus qu'à souffrir! Toutes les révoltes et tous les "désespoirs n'y changent rien..."

Je jetai à la mer cette missive lourde de douleur et d'angoisse, de crainte que le vent perfide ne la porta plus loin.

TANTE LISE

La première neige tombait doucement, ne se pressant pas d'arriver à nous, toute triste de quitter les régions blanches de là-haut pour venir sur cette terre noirâtre qui souillerait sa liliale beauté.

Et il en tomba, il en tomba...

Les enfants battaient des mains et, sortant du hangar, ou du grenier, le petit traîneau à lisses, s'en allaient sur les côtes gigantesques essayer leurs premières glissades. Ils se roulaient dans la blancheur qui venait du ciel en un déluge; ils en mangeaient avec de petits frémissements drôles; ils en faisaient des mottes lancées adroitement au frèrot ou à la soeurette. On ne pleurait même pas si ça faisait mal. On s'amusait.

Derrière les croisées de délicates têtes blondes et brunes se profilaient. On causait, tout réjouis par l'arrivée de la jolie neige. Ce soir on ferait de la tire, et on l'étendrait sur la belle ouate froide venue du ciel. Les *cavaliers* viendraient du village avec leur *compagnie*. On danserait, on chanterait, on rirait, et tous les yeux de cette fraîche jeunesse reluisaient de gaieté.

Soudain, l'une des fillettes, dix-huit ans à peine, joues rouges et cheveux embroussaillés, s'écria: "Si l'on jouait un *tour* à tante Lise, c'est sa fête à elle, la fête des vieilles filles!"

Et ce *vieille fille* tombait des jolies lèvres, méprisant comme une sentence mortelle.

Tous, garçons et jeunes filles, de s'écrier:

—Oui, oui; voyons, dis-nous quel *tour?*

Et la première de dire:

—Vous savez bien le beau Louis... Toutes les fois qu'il vient ici voir Clara, tante le dévore des yeux...

—C'est vrai, c'est vrai, déclara toute la compagnie.

—J'ai dans l'idée qu'elle l'aime! Aussi, si nous faisions croire à tante que Louis parle d'elle constamment avec Clara... ce serait très drôle...

Et tout ce monde, bon pourtant, se mit à rire follement, amusé du *tour* que l'on jouerait à tante Lise.

Tante Lise était une petite vieille que l'on avait toujours vue la même, ne riant jamais, parlant à peine, comme si les paroles lui brûlaient les lèvres, et quand on la questionnait un peu elle tordait ses mains sèches avec angoisse, et ses pauvres doigts menus et croches rendaient un son sec, son usé des choses qui ont trop servi.

Les mains de tante Lise avaient fait bien des choses!

Ces petits qui pensaient à se moquer d'elle, insouciants de la souffrance qu'ils causeraient, que de soins ces vieilles mains-là leur avaient donnés. Et tout s'était toujours fait sans bruit; ce dévouement constant et obscur paraissait si peu, que l'on n'avait jamais songé à dire merci à tante Lise. Pas plus que l'on remercie la chaise où l'on s'asseoit, le lit où l'on se couche, le feu où l'on se chauffe. Tante Lise faisait partie du mobilier, elle était un accessoire au confort; on ne la classait pas parmi les objets de luxe.

Le soir on la pria de faire la tire; elle glissa à la cuisine de son petit pas à l'allure de souris. Depuis toujours elle la faisait cette tire immémoriale, et on la mangeait dans la grande salle avec l'accompagnement d'innombrables railleries à l'adresse de la pauvre vieille fille.

Aussi, ce soir-là, en regardant le liquide jaune bouillir dans l'immense marmite, elle maudissait ce fatal anniversaire

qui lui ramenait tant de douleurs. On la blaguerait encore tout à l'heure, on se rirait de sa coiffe de Sainte-Catherine, on se moquerait des filles qui ne savent pas trouver un mari... et elle avait envie de pleurer... Mais elle s'arrêta par un miracle d'énergie. Non, si elle pleurait on rirait encore plus, et elle ne voulait pas fournir un thème à de nouveaux quolibets.

Pourquoi ne s'était-elle pas mariée? N'aurait-elle pas fait une femme bonne et dévouée ? Un mari, cet être introuvé par elle, lui semblait un demi-dieu, et avec quelle ferveur elle l'aurait servi ce héros. Mais jamais il n'était venu, jamais, dans la petite oreille pourtant aussi rose que celle des autres jeunes filles n'avait glissé un mot d'amour. Cette oreille-là n'avait rien perdu de son innocence première... Pourtant pauvre tante Lise avait aimé un jour. C'était un gars solide et fier que Jean. Lise, à ses vingt printemps, le vit et l'aima. Lui passa sans regarder cette petite fille que personne ne voyait.

Tante Lise ne s'étonna pas de n'être pas vue; elle y était habituée. Seulement, elle continua d'aimer Jean d'un amour pur et tranquille, comme on aime une étoile, une fleur, un oiseau.

Près du grand feu qui ronflait, et de la tire qui dansait en bouillonnements désordonnés, tante Lise écouta l'étrange confidence de la nièce, et son regard rêveur se perdait dans les horizons anciens.

Soudain, elle devina, plutôt qu'elle ne comprit, le *tour* qu'on lui préparait, et ce ridicule que l'on voulait infliger à son pauvre coeur tranquille lui parut plus odieux que toutes les moqueries passées.

Il lui semblait qu'on avait deviné le secret de son amour pour Jean, et qu'afin d'en rire mieux, on imaginait cette petite comédie. Elle entendait des rires plus gais, plus bruyants dans la grande salle, on y distinguait même la voix des enfants... des petits qui se vengeaient, sans doute, de leur expulsion de la cuisine, pendant la cuisson de la tire.

Pauvre elle, qui n'avait fait que du bien à tout le monde, pourquoi la maltraitait-on ainsi?

La maltraiter? Mais non, elle faisait tout ce qu'elle voulait dans cette maison, jamais on ne lui donnait un ordre, jamais on ne lui faisait un reproche. De quoi se plaignait-elle? De ce que, parfois, on la taquinait... Peut-on être à ce point susceptible? Voyons, il faut bien s'amuser un peu... et puis, une vieille fille, c'est pour ça... c'est absolument légitime!

La pauvre vieille fille ne songeait pas à protester; elle aussi trouvait cela légitime qu'on s'amusât à ses dépens. Seulement, ce soir, on voulait toucher à un trésor, et brusquement son coeur se révolte...

Oh! elle ne crie pas... Non, mais elle se sauve en pleurant tout bas, jusque dans la petite chambre étroite, où, sur son *baudet* elle s'effondre, enfonçant sa tête dans les couvertes de rude flanelle.

Les pleurs s'étonnent de couler sur cette peau flétrie; surprise de la rosée tombant sur le terrain durci et infécond.

* * *

Dans la grande salle, on chuchote. C'est la fillette qui narre la fuite de tante Lise, et s'avançant jusqu'à Louis, elle lui tape sur l'épaule:

—C'est toi, aussi, qui est cause de tout ce mal. Si tu n'étais pas aussi beau garçon!

Et le grand fat de se rengorger :

—Dame, on ne fait pas exprès pour inspirer des amours !

Clara sourit, heureuse du succès de son promis.

Tous se mirent à commenter l'aventure, chacun renchérissait, et des gros rires secouaient tout ce monde qui se trouvait bon.

Soudain, la mère fit entendre sa grosse voix de paysanne heureuse :

—Allons, les enfants, la tire ! La laisserez-vous brûler ?

Et l'on se précipite vers la cuisine avec de grands cris, on se pousse les uns sur les autres, on entoure le foyer ; les unes brassent le liquide qui s'épaissit ; d'autres vont chercher de grands plats de neige.

Tout le monde mange, crie et s'amuse.

* * *

Là-haut, celle dont c'est la fête pleure. Pourquoi dit-on que la Sainte-Catherine est la *fête* des vieilles filles ?

Une fête c'est le jour de la joie, et non le jour de l'humiliation et des larmes.

LA MERE CLARISSE

Ce soir de novembre était fort triste : un de ces soirs où le vent fait éclater dans les grands arbres de lourds sanglots, où les pauvres feuilles ont pour sépulcre la terre froidie, et pour chant funèbre la voix des tempêtes, tandis que les branches se lamentent en tordant leurs bras dans de sinistres craquements. Efforts impuissants, luttes vaines ; elles ne peuvent descendre jusqu'aux pauvres petites blessées qui frissonnent les dernières affres de leur vie de feuillette.

Elles étaient vertes, jolies, tendres, bien vite elles avaient appris le langage des fines choses ; elles avaient jeté, toute la saison douce, leur murmure frais aux amoureux ; elles avaient souri gentiment aux oiseaux amis qui les frôlaient de l'aile en chantant de capricieuses romances... et les voilà toutes mortes, les feuilles !

Les amis étaient partis en bandes pour des contrées lumineuses, les feuilles avaient pâli, pâli, puis un vent dur, de sa lourde touche, les avait précipitées dans la tombe ouverte par l'automne.

Les chênes et les érables pleuraient le trépas de leurs petites, et cela faisait mal de voir leurs grands corps se débattre dans d'inutiles détresses. La douleur des choses paraît si poignante, parfois, que l'on se demande si vraiment il n'y a pas dans le tronc des grands arbres un coeur qui souffre et se plaint.

Quelle bonne veillée se passe alors au coin de la cheminée où le feu fantastiquement pétille dans les bûches énormes. Ces soirs-là, les enfants désertent le salon de famille et vont se blottir dans un coin chaud de la cuisine où ils savent bien que l'on contera des histoires à faire dresser les

cheveux sur la tête! Et ces contes, qui font frémir grands et petits, ravissent tout particulièrement les enfants dont l'intelligence précoce soupçonne déjà l'invraisemblance du récit; mais cela n'empêche nullement l'imagination de se passionner pour ces aventures toutes plus mystérieuses les unes que les autres.

Ce soir-là, où les vitres des grandes fenêtres gémissaient plaintivement sous les rafales d'une forte tempête, au coin du feu de notre maison le conteur célèbre du village était installé. Pendant que les maîtres veillaient dans la grande salle, les serviteurs et les enfants groupés autour de lui, silencieux et graves, attendaient anxieusement le moment où Etienne, — Equienne comme on prononçait là-bas, — commencerait son histoire. Tous savaient que le conteur, capicieux comme tous les *artistes,* exigeait le plus complet silence autour de lui. Un chuchotement l'exaspérait, un rire le mettait hors de lui, et si quelque chose venait troubler son irascible humeur, c'en était fini des contes. Etienne refusait alors impitoyablement de narrer les histoires dont le grand nombre étaient de son invention. D'ailleurs, il racontait tout d'une façon très personnelle; il avait vu ci et ça — de ses yeux, vu! — Il avait assisté à des délibérations sataniques, certains soirs où il s'était égaré dans quelques endroits dangereux. Une fois, près des *buttes,* n'avait-il pas vu une danse de fantômes!

Ces récits débutaient presque toujours ainsi: "Un soir, je m'en revenais à la maison, vers minuit, quand tout d'un coup..." Et ce qui arrivait ainsi tout d'un coup était toujours mystérieux et effrayant. Un frisson parcourait l'auditoire, alors Etienne, fier de l'émotion produite, mettait en scène des personnages si terribles, que, hommes et femmes,

tous êtres naïfs et crédules habitués à croire ces choses-là, se mettaient à trembler. Et les enfants des maîtres se serraient tout près des trembleuses, en songeant: "Comment se fait-il que maman dise que tout cela est mensonge?"

Comme nous étions en novembre, Etienne allait donc nous raconter une histoire de mort; c'était sans doute à une nouvelle horreur qu'il pensait en regardant l'âtre flamboyer, tout en culottant sa vieille pipe de plâtre. Nous attendions patiemment, mais sans souffler mot, le bon plaisir de notre auguste narrateur, quand soudain un coup frappé à la porte nous fit sursauter.

—Demandez donc à la maîtresse si elle veut me permettre d'atteler Bob au buggy, pour aller chercher le bon Dieu? Dites-y que c'est la mère Clarisse qui se meurt.

—La mère Clarisse qui se meurt? s'écrièrent les veilleux, pendant que la servante allait chercher l'autorisation demandée. "En v'là une qui en aura long à conter au curé!" avança quelqu'un.

Et tous les autres de hocher la tête pour approuver.

Madame permettait d'atteler. De plus, elle envoyait toutes les choses nécessaires pour préparer la cérémonie de l'Extrême-Onction.

Bientôt nous entendîmes le galop du cheval qui détalait sur la route durcie.

—Equienne, fit un des jeunes gens, tu devrais bien nous raconter l'histoire de la mère Clarisse?

La proposition fut bien accueillie. Etienne sourit, secoua sa pipe, et raconta ainsi:

—J'ai ben connu Thomas, le défunt à la mère Clarisse. C'était un bon garçon qu'avait pas inventé la poudre, mais qui se faisait aimer de toutes les filles à cause de ses belles

magnières. Il enjôla ainsi la petite au père Mathurin, une sérieuse de belle fille qui avait une bonne santé, des beaux yeux qui vous retournaient le coeur, et en sus des coffres avec ben du linge dedans. Je me souviens de leurs noces, ça a duré trois jours. Ah! mes amis, ce qu'on a dansé pendant ce temps-là! Tout le monde jalousait Thomas, car voyez-vous la belle Martine était une pièce de choix sur qui les garçons du village tentaient, et ça ne fait jamais plaisir de se faire couper l'herbe sous le pied.

—Si on avait su par exemple comme le bonheur passe vite, on n'aurait pas tant envié ce pauv' Thomas. Mais on sait jamais ça! — ajouta sentencieusement Etienne.

—Deux ans après, jour pour jour, la pauv' Martine mourait d'une "enflammation de pommons" qu'avait attrapnée en allant qu'ri de l'eau dans le puits, un jour qu'avait ben chaud. Y paraît qu'y a rien de pire pour les *pommons* que l'air qui vient des puits fermés. Thomas se trouva donc tout seul avec son p'tit garçon d'un an, et son chagrin. Ah! y a ben pleuré le pauv' cher homme, mais s'y avait su tout ce qui perdait en perdant Martine, y aurait pleuré encore plus.

—Y avait dans le village, une fille nouvellement arrivée des Etats, et parce que ç'avait des robes de soie, ça ne regardait pas le monde..."

Et toujours continuant, Etienne reconta que cette fille qui s'appelait Clarisse essaya d'attirer le veuf Thomas chez elle. Elle n'y réussissait guère, semblait-il, car Thomas fidèlement regrettait sa morte, et n'avait plus de tendresse que pour le petit enfant qu'elle lui avait laissé. Ce fut donc de ce côté que Clarisse dirigea ses efforts; elle se fit aimer du bébé, lui prodigua force amitiés, sentant bien qu'ainsi elle

s'insinuait dans le coeur du père. Elle fit tant et si bien que Thomas, un jour, lui demanda d'être la seconde mère de son enfant.

Dans le village ce fut un tolle général, une soeur de Thomas, qui élevait l'enfant, essaya de le détourner de son projet, mais l'amoureux refusa obstinément de s'occuper des remontrances fraternelles et des protestations étrangères.

Au début du mariage tout alla bien, l'enfant était dorloté et chéri, le père était aux anges, et les femmes du village ne savaient plus que dire, quand un jour l'orage éclata. En jouant le bébé avait jeté par terre une petite statuette d'insignifiante valeur que Madame Thomas avait jadis rapportée des Etats. Alors la mégère se réveilla, elle saisit l'enfant et le rudoya devant son père. Celui-ci, silencieusement, releva le petit être qui pleurait, et avec des caresses le consola.

—Ah! c'est ainsi que tu prends sa part, s'écria rageusement la vilaine femme. Eh bien! nous allons voir!

Etienne narra toutes les petites persécutions endurées par l'infortuné mari; il connaissait tous les détails de cette misérable existence.

—C'te femme-là, c'était le diable tout pur! expliqua-t-il pittoresquement.

On dit que les mères parfois obtiennent du bon Dieu la grâce d'enlever à la terre leur chéri souffrant. Martine pria tant et si bien que le Grand Consolateur lui redonna son fils. Thomas pleura désespérément le pauvre petit mort qu'il avait forcément exilé de sa vie. Il le regretta d'autant plus vivement qu'il entendait bien, du fond de sa conscience, une voix lui reprocher sa faiblesse. Il eut tant de douleur qu'il en mourut après avoir entendu la cruelle, qui partageait sa vie,

railler d'une façon incroyablement brutale son chagrin de père. Oh! quand les femmes sont mauvaises elles trouvent des raffinements barbares pour tuer l'âme de leur victime.

Enfin, Etienne nous narra la seconde partie de cette vie, celle où, après avoir tué un père et son fils, Clarisse souffrit, dans toutes ses fibres maternelles, la terrible punition. Certains crimes sont châtiés sur la terre; le fils de Clarisse fut un chenapan et mourut dans une aventure honteuse. La mère, devenue vieille, traînait sa misérable existence dans une pauvre petite maison où personne n'allait la voir, tant sa conduite envers le fils du défunt Thomas l'avait rendue un objet de répulsion.

—Voyez-vous, termina Etienne, en bourrant sa pipe, faudrait qu'y aurait pas de bon Dieu pour que ces créatures-là soient heureuses!"

* * *

Le conteur venait à peine de se taire qu'un petit drelin-drelin sonna dans la nuit. C'était lugubre comme un glas ce son léger que la tempête nous emportait dans ses cris sourds.

La bonne Dame réunit dans la grande salle tous les veilleux, et là, de sa voix pieuse, elle récita le chapelet pour la pauvre qui mourait, pendant qu'au dehors les arbres craquaient, le vent hurlait et la rivière furieusement chantait...

Et dans cette tourmente de la nature fâchée, la mort semblait tout proche, prête à nous prendre dans un tournoiement du vent large, comme ces petites feuilles qu'un souffle puissant agitait jusqu'à nos vitres, et dont le frôlement rendait un bruit à peine entendu qui passait comme le murmure des trépassés.

Clarisse mourut cette nuit-là avec le pardon de Dieu.

C'était un soir triste de novembre, un de ces soirs où le vent fait éclater dans les grands arbres les lourds sanglots, où les pauvres feuilles ont pour sépulcre la terre froidie, et pour chant funèbre la voix des tempêtes...

LES IMPOSSIBLES DEPARTS

Au barde Botrel, poète de la terre bretonne.

Jacques et Françoise ont pleuré ; leurs yeux tout rouges traduisent la désespérance de leurs âmes, de leurs pauvres âmes tendres.

Car Jacques et Françoise sont deux vieillards au jeune coeur. Ils n'ont qu'un coeur pour tous les deux, ayant fondu chacun le leur en un entier par l'amour de toute une vie.

Et pourquoi ce couple charmant est-il rempli d'une si navrante tristesse ? Est-ce que le malheur n'aurait pas dû respecter les cheveux neigeux de Jacques, et avoir des égards pour la mine jolie de la petite vieille Françoise ?

Les faire pleurer tous les deux, ces êtres simples pleins de candeur, qui ont semé, semé, toute l'existence, de belles et bonnes choses...

Oh ! que c'est ingrat, la vie !

—Allons, ma vieille, hasarde Jacques, de sa voix cassée, il faut empaqueter...

Françoise fait un grand saut, surprise dans sa désolation extrême.

—Oui... il faut, marmonna-t-elle, il faut !

Et plus haut, elle questionne, avec son invariable habitude de toujours agir au goût de son mari :

—Qu'emporterons-nous ?

—Oh ! moi, je voudrais tout emporter, ma bonne, d'abord nos vieux champs, ces champs que nous avons défrichés, et avec combien de peine ! Pauvre vieille, tu élevas treize enfants en peinant ainsi, et combien de fois ai-je eu le coeur serré en te laissant au lendemain d'une naissance, seule au

logis, avec, tout près de ton lit, le *ber* du petit dernier... Mais il fallait bien aller au travail pour nourrir toutes ces petites bouches qui naissaient... Tiens, vieille, je voudrais emporter notre maison, nos meubles anciens, le lit où nous avons toujours dormi côte à côte, le ber des petits, la chaise où nous asseyions nos bébés... je voudrais emporter tout l'horizon blondi de nos beaux champs de blé,... je voudrais emporter les animaux fidèles qui nous ont servi... je voudrais...

Un sanglot désespéré coupa douloureusement la phrase.

Françoise était debout, elle avait mis sur la tête adorée de son compagnon sa main ridée de travailleuse, et elle parlait :

—Voyons, vieux, à quoi bon pleurer ainsi... C'est vrai qu'il est triste de partir, de laisser tout ce que l'on a toujours aimé, mais que veux-tu, nous ne pouvons plus rien donner à la terre, elle nous a tout pris, et nous ne sommes plus jeunes ; donc toute lutte est impossible.

—Et nous avons tant travaillé, interrompt Jacques.

—Oui, nous avons travaillé, et nous avons trop aimé notre terre, vieux. Dieu est jaloux de cette affection, et il veut nous purifier de toute tendresse avant de nous attirer à Lui. Tu vois bien que nous achevons la vie. A quoi bon s'attacher à des choses périssables, allons où le devoir nous réclame, ne murmurons pas, car cela pourrait porter malheur à l'enfant.

Et la foi vive de Françoise éclatant soudain irradia sa bonne figure de vaillante, et ce rayonnement illumina Jacques. Il avait relevé sa tête blanche.

—C'est cela, Françoise, allons où Dieu nous appelle !

* * *

Empaquetons!

Les voilà à l'oeuvre. Ils fouillent les tiroirs; à toute minute ils s'arrêtent attristés, puis les yeux essuyés d'un coup discret de la manche, les vieux se remettent à la tâche, entassent les souvenirs qu'ils emporteront là-bas. Et le paquet monte, monte sans que le cher couple d'amour songe que peut-être on le trouvera trop gros.

Soudain une voix affectueuse leur crie:

—Mais qu'est-ce que vous faites-là, Papa et Maman? Vous imaginez-vous que l'on va emporter tous ces paquets là-bas?... Allons, allons, soyez raisonnables, et ne prenez que le strict nécessaire, vous m'entendez, car outre le transport qui est très cher, il faut aussi payer la douane et régler bien d'autres détails. Et puis là-bas,—ajoute le fils aîné en souriant, — nous n'aurons qu'une toute petite maison, juste de quoi nous loger... et il n'y a pas de place pour le quart de ces choses.

Le quart de ces choses...

—Vendez tout cela, allez, car ces vieilles nippes ne nous seraient nullement utiles; d'ailleurs vous trouverez dans les beaux magasins des *Etats* de quoi vous faire oublier bien vite toutes ces vieilleries.

—Ces vieilleries ont vieilli avec nous, fils, ne l'oublie pas! rétorque fièrement Jacques.

—Pardon père, mais je ne voulais pas vous froisser. Voyez-vous, je ne vous comprends pas très bien, et je m'explique mal tous vos regrets.

—Les *Etats* l'ont bien pris! murmure Françoise.

—Oui, mère, mais où est le mal? Là-bas, je travaille dur c'est vrai, mais je vis bien, j'ai de l'argent...

—Tu appelles cela vivre bien, — reprend le père presque fâché, — travailler comme un mercenaire dans des manufactures, respirer les odeurs qui tuent. Tu es contremaître, mais es-tu moins esclave pour cela? Avec ton argent tu te payes une petite maison où nous ne pourrions pas loger tous nos paquets, mais tu ne peux pas te payer de l'air, le bon air de chez nous qui nous fait vivre... et sans lui, finit-il sourdement, et sans toutes nos pauvres choses, ben sûr que nous mourrons la vieille et moi...

—Et l'église, —interrompit Françoise, — votre église où il faut tout payer, où l'on ne peut parler au bon Dieu sans avoir l'argent sur le pouce. Non, jamais je ne pourrais m'habituer à cela, mon petit, moi qui depuis cinquante ans prie dans notre vieille chapelle où personne ne nous dérange.

Et Françoise, à bout de forces, essuie ses joues ridées avec son grand tablier de toile du pays.

—C'est un grand malheur, fils, dit Jacques, avec dignité, d'être vieux, de n'avoir plus d'enfants pour remuer la terre et d'être contraints de s'exiler comme des malfaiteurs...

—Penser qu'on ne dormira pas dans le cimetière à côté de ses enfants, mais qu'on jettera nos vieux os dans un coin de terre avec ceux des gens qu'on n'a jamais connus...

—Et que tout ce que nous avons aimé va être vendu à l'encan!

Les deux vieillards pleuraient amèrement, côte à côte.

Le fils s'agenouilla tout près d'eux, redevenu petit devant cette douleur que sa tendresse devait adoucir.

—Ah! si tu étais resté toi! s'écria Françoise en enlaçant le cou de son grand garçon pour le rapprocher encore d'elle.

—Ce que nous avons pleuré ta mère et moi, lorsque tu es parti mon Jacquot; tu étais l'aîné, tu étais le plus beau et

le plus robuste de nos garçons, nous te destinions à la terre, et tu semblais fait pour elle. Mais voilà, on t'a grisé avec de l'argent, on t'a dit que là-bas on n'avait qu'à se baisser pour le ramasser... et tu es moins riche que nous, aujourd'hui, mon fils. Vois notre belle terre, elle peut nourrir trois familles, et le bon Dieu nous a pris tous nos enfants!

—Non, père, il vous en a laissé un, votre Jacquot qui a bon pied, bon bras, bon oeil...

—Et le méchant nous emmène en exil.

—Non mère, il vous garde, vous et le père, à tout ce que vous aimez; il vous donne sa vie, il vous sacrifie les *Etats*, il se fait *habitant!*

Le fils avait parlé très bas, dans l'émotion de son très réel sacrifice, car il avait goûté à l'existence de là-bas et l'avait aimée en dépit de tout.

Les vieillards étaient debout, trop troublés pour dire une parole. Seulement, leurs chers yeux agrandis de joie remerciaient le fils, et les bras attirèrent sur leur seul coeur l'enfant prodigue.

—Vois comme tout est beau, mon fils, fit Jacques, en embrassant l'horizon d'un large geste, et je te donne toute cette richesse.

—Et tu épouseras une belle et bonne fille du village, fit Françoise les yeux illuminés, comme si son amour de jeunesse lui rafraîchissait l'âme, — et je bercerai les petits...

—Je t'aiderai à la terre. Ah! je ne suis pas encore mort.

—Tu seras le plus beau de la place!

—Et le plus riche!

* * *

On frappait à la porte.

—Mame Françoise, vous ne commencez pas l'encan donc?

—Entrez, entrez, mes amis, dit le couple rajeuni, venez boire un coup à notre joie! Nous ne faisons pas d'encan, nous gardons nos nippes, nous gardons la terre!

—Pas possible!

—Mais oui, c'est possible, puisque Jacquot se refait *habitant!*

—T'as qu'à voir! s'exclama un vieux voisin, une bonne idée que tu as là, mon gâs, car vois-tu, quand on est fils d'habitant, il faut rester sur la terre. Les Etats, ça n'a rien de bon pour nos p'tits Canayens. Parlez-moi de labourer, de semer, de récolter, mais parlez-moi pas d'aller s'esquinter aux Etats, dans les *factries,* à manger de la poussière sans compter le reste. Tu fais bien mon garçon, et tu verras que tu seras ben heureux avec nous.

—Je le suis déjà, père Jean, fit Jacquot, profondément repris par la saine atmosphère du milieu où il était né.

—Trinquons! fit Françoise ragaillardie.

Et les petits verres où moussait le vin du pays se choquèrent gaiement pour fêter les impossibles départs.

GRISAILLE !

Le temps est gris, terne, déplorablement terne, il pleut du gris de partout, et mon âme reçoit, toujours sereine, l'averse qui tombe du ciel gris... O grisaille, comment pourrais-je m'émouvoir de ta visite, ne t'ai-je pas toujours connue? Tu enveloppas de ton ombre monotone ma venue dans la vie, et mon berceau s'environna de ta couleur, tout simplement comme si tu avais eu l'unique droit sur mon fragile petit être... Et depuis!

Ah! depuis, invincible tu as régné!

Je suis là, assise dans mon immuable fauteuil qu'inconsciemment j'ai capitonné à ton chiffre, ô implacable! Ce fauteuil s'est roulé de lui-même à la fenêtre, au-dessous de l'escalier qui monte sur ma tête pour me grisailler le ciel. Par ma fenêtre je vois une maison grise où rien ne vit... puis un clos de bois... puis la route toujours grise et désolée. Voilà mon horizon. Au-dedans, je vais vous expliquer: Devant ma chaise, une table toute rustique et si vieille que la peinture grisonne... Un peu en arrière, une vieille longue table, et plus en arrière un sofa vieillot que j'ai recouvert, dans mon besoin de grisailles, d'un de ces fameux ouvrages qui choquent l'oeil et que l'on a facilement appelés *crazy-work*. Sur ce canapé antique et peu solennel se prélasse un pauvre être que le sommeil rend absolument laid. Lui aussi il est gris d'années! Si ce vieux ne ronflait pas il pourrait, d'une fenêtre sise tout près, regarder notre merveilleux Saint-Laurent, mais il ronfle. A la tête du sofa où dort mon mari, un petit chiffonnier, plus loin une armoire pour la vaisselle, et puis, sur la faïence, regardez les dessins gris.

Encore plus loin, le brave poêle à *deux ponts* qui a su rester noir lui seul dans cette grisaille atroce.

Vous êtes dans la cuisine de Dame Olympe, une brave femme qui ne se plaint pas de sa vie grise.

Je n'ai jamais été malheureuse, vous savez, et bien des femmes auraient été heureuses à ma place ; moi, j'ai passé à travers les ans qui se drapaient de gris à mon bénéfice.

Toute petite, je ne fus déjà rien, les mots jolis des enfants de mon âge se perdaient, semble-t-il, avant d'être compris ; je ne fus ni grondée, ni choyée, c'était... comme si je n'y étais pas. Au pensionnat, où l'on m'envoya à mon tour, je continuai d'être le personnage incolore que l'on gratifie de bonnes notes. Un jour, faute de sujets, à la veille de la préparation d'une fête dramatique, la maîtresse s'avisa de me confier un bout de rôle. Une insipidité que je travaillai, travaillai avec tous mes enthousiasmes, j'étais sûre de mon succès et j'allais enfin sortir de l'ombre ! Grisaille me guettait ! Je devins très malade et l'on me remplaça.

Ce fut ainsi toujours. Je n'essayai même pas de lutter. A la maison, j'évitais d'élever la voix pour ne pas voir Papa et Maman me regarder avec une stupeur curieuse. Un jour, on m'annonça, avec une surprise pas du tout dissimulée, qu'un homme, vous entendez bien, un homme m'aimait... songeait à m'épouser.

Je ne fus ni charmée, ni contrariée.

Je le devinais.

Il ressemblait à une veille de pluie, et il n'a pas changé... Regardez-le, c'est lui qui dort calme et confiant dans tout ce *crazy-work*.

Mais sous cette grisaille bat un bon et cher coeur que j'aime sincèrement, comme peut et doit aimer une petite femme marquée au gris.

J'ouvrais les bras aux enfants... qui ne vinrent jamais. Et pour ce deuil je ne pris pas le noir, le gris m'avait suffi.

Et ce fut ainsi toujours: Grisaille! Grisaille!

La lecture me ravissait, et j'aimais à écrire. On s'amusa de mes essais, mon brave homme de mari me dit un jour: "Ma bonne Olympe, on s'inquiète de te voir rêvasser et écrire."

De ce jour je cessai, mais en ce moment-ci j'ai le coeur trop plein, ma pauvre vie monotone et terne se retrace blafarde, douloureuse, j'ai mal à tous mes sentiments, à toutes mes aspirations, j'ai le besoin de vivre ce que je suis, un instant, rien qu'un seul...

Mais à quoi bon? Tout ce qui m'entoure, tout ce qui fait mon existence ne me crie-t-il pas impérieusement de me taire?

Et je me tais.

O grisaille!

LA SAUVAGE

A madame Olivar Asselin.

D'où arrivait-elle? Les élèves ignoraient d'où venait cette compagne tombée dans leurs rangs un soir de novembre, pendant que la cloche de l'église du village tintait lentement, dans la sombreur d'un soir triste, la prière pour les morts. Pendant les *six pater,* les enfants se poussaient du coude, en regardant la *nouvelle* qui leur lançaient des regards farouches, tandis que sa bouche se plissait lamentablement dans la grimace qui retient les larmes. Les fillettes riaient en la voyant si laide, avec son teint jaune, sa peau huileuse et marquée de petits points noirs, ses cheveux séparés à la façon des vieilles puis plaqués sur les tempes, son nez épaté, ses lèvres grosses et tombantes, tout cela surmontant un corps disgracieux, fagoté dans une vilaine robe· O les méchantes qui riaient de la pauvre enfant tremblante! Oui, cela se sentait bien qu'elle avait peur, et dans leur implacable raillerie, les pensionnaires lui lançaient des regards ponctués de petits sourires d'ironie cruelle.

Après la prière, pendant que le silence se faisait plus silencieux, sans aucun de ces petits chuchotements des salles de pensionnat, la maîtresse lui adressa la parole. Elle répondit en un baragouin qui était du mauvais anglais mélangé avec du mauvais français. Toutes les élèves se mirent à rire, et ce fut cinglant comme un coup de fouet. La pauvre enfant baissa la tête et regarda ses mains, elles aussi étaient laides, affreusement brisées par la rudesse des dures besognes.

La maîtresse se retournait majestueuse:

—Mesdemoiselles!

Tout rentra dans l'ordre apparemment.

En montant au dortoir, une des moyennes souffla : "mais c'est une *sauvage*!" Le mot passa de rang en rang, les grandes rirent du masculin, mais la *nouvelle* était baptisée, et le nom lui resta : "la Sauvage."

Ce fut une existence insupportable qu'elle mena, la pauvre enfant ; les grandes riaient de ses manières frustes, les moyennes la repoussaient, et les petites s'amusaient follement à ses dépens. Son grand oeil suppliant aurait dû les attendrir pourtant ! Comment cela se fait-il que les enfants soient si impitoyables ?

Toujours seule ! ce fut le sort de la Sauvage. Pauvre fille venant de quelque part, ayant sans doute des amis, des parents, et qui, parmi la foule qui l'entourait, était aussi isolée qu'une recluse.

Elle se passionna pour l'étude, et elle eut vite fait de prendre la tête de la classe, ce qui n'était pas de nature à la rendre plus sympathique.

A la récréation, elle faisait la marche réglementaire, puis s'asseyant dans un coin, elle sortait un gros peloton de laine grise, et tricotait résolument une paire de bas. Oh ! des gros bas qui seraient bien rudes aux peaux fines des jolies fillettes qui se moquaient de la Sauvage.

Les petites s'amusaient à tirer sur sa laine et à l'emmêler. La pauvre réparait les dégats, jamais elle ne disait un mot ; on eut juré qu'elle trouvait tout naturel d'être maltraitée ainsi.

Un jour que la Sauvage rattrapait sa laine, d'un air navré qui faisait mal au coeur, une grande demoiselle, celle qui donnait le *ton* au pensionnat, saisit la plus espiègle des mutines :

—C'est laid ce que tu fais là, Ninette. Tu n'as pas honte de nuire ainsi à Mademoiselle ?

—Mais non, tout le monde lui fait cela. Hier, la moyenne, Charlotte, lui a volé son dessert, et au dortoir, tenez, la grande qui est toujours avec vous, lui avait caché son oreiller... Ah! ah! c'était bien drôle de la voir chercher... elle ne l'a pas trouvé!...

Et pendant que la mignonne parlait ainsi, énumérant les souffrances que l'on infligeait à la Sauvage, celle-ci, les yeux perdus, semblait regarder loin, bien loin, les horizons tout bleus. On chuchota beaucoup dans les cercles élégants du pensionnat, lorsque l'on vit la fière Thérèse s'asseoir près de la Sauvage, et lui parler tout le reste de la récréation. A quoi songeait la jeune fille en se commettant ainsi avec la première venue? Il y eut des exclamations indignées et des protestations sévères.

Thérèse ne parla plus à la Sauvage ,mais de loin elle veillait sur la tranquillité de la pauvre délaissée; d'ailleurs, depuis que l'on savait la malheureuse sous la protection de Thérèse, personne ne s'avisait plus de la maltraiter.

La Sauvage raconta-t-elle à la directrice du pensionnat la généreuse intervention de la jeune fille? Toujours est-il que peu de jours après, le lit de la Sauvage était placé près de celui de Thérèse, et leurs chiffonnettes étaient l'une près de l'autre. Le jour ou l'élégante pensionnaire babilla avec sa voisine d'étude, on remplaça celle-ci par la Sauvage; ce fut la même chose au réfectoire, puis finalement, une dernière dissipation lui valut le déplaisir de l'avoir pour compagne dans les rangs. Ce fut une explosion! La maîtresse en reçut quelques éclats, mais la bombe foudroya la pauvre martyre. Tous les bons sentiments de Thérèse s'en allèrent; ce qu'elle lui fit endurer à la douce enfant!

Elle affectait de ne pas lui parler, de ne pas la voir... Jamais la maltraitée n'eut à son adresse une seule impa-

tience. On eut juré qu'elle ne sentait rien, tant elle restait calme devant toutes les petites attaques.

Bientôt Thérèse s'aperçut de maintes attentions. Au dortoir, c'était son lit arrangé, son lavabo en ordre; au réfectoire, son couvert dressé; à l'étude, ses livres bien rangés. Thérèse aurait été touchée de ces attentions si les autres n'en avaient ri... Est-on bête un peu à cet âge! Et on lui criait: "La Sauvage est en admiration devant ton visage pâle!" et cela l'humiliait comme si c'eut été une déchéance d'être aimée par cette disgraciée.

Les mois passaient ainsi. On était à la veille de Pâques, et l'on songeait à l'envoi des oeufs, quand une pensionnaire avertit ses amies, en grand secret, que la Sauvage avait un amoureux dans son village. C'était certain! Elles ne voulaient pas le croire. Elle! cela leur semblait impossible... mais enfin...

Un oeuf enguirlandé fut vite choisi; les vers qu'il y avait au bas firent sourire ces enfants d'émotion! Avec des ruses d'une habileté remarquable, le précieux envoi parvint à la Sauvage, le matin de Pâques. Tout le jour, elle eut aux lèvres un sourire d'une incroyable douceur. Cela éclairait toute sa pauvre face, et la rendait moins laide.

Thérèse la regardait, secrètement prise par ce côté idéal de l'amour lointain. La Sauvage n'était plus la malheureuse dédaignée. Quelqu'un l'aimait, quelqu'un la trouvait jolie, quelqu'un rêvait d'elle, là-bas, par les soirs d'étoiles, quelqu'un confiait aux ondes bleues le nom de sa mie, — le nom de la Sauvage! — et elle sentait quelque chose de très attirant émaner de la pauvre, pendant que dans le coeur d'enfant bien neuf flottait tout un rêve imprécis: du rose, du chant, des fleurs!

La Sauvage était aimée; elle, ne l'était pas, et cette supériorité, la plus grande de toutes, la faisait s'incliner. Ce soir-là, en regagnant le dortoir, comme il faisait un peu sombre dans le corridor, Thérèse saisit la main de sa compagne dans un mouvement qui demandait pardon.

Elles étaient amies!

* * *

Toutes dormaient. Les gros soupirs qui s'échappaient du lit voisin tenaient Thérèse éveillée. Bientôt elle entendit des sanglots, oh! de tous petits, poussés bien bas, et qui tremblaient longuement leur râle étouffé. On pleurait là, tout près d'elle, et c'était la Sauvage qui savourait dans les larmes l'exquise surprise du matin. L'infinie joie tombant dans son âme en chassait toutes les tristesses, et elles s'exhalaient dans la nuit, lentement, lentement, désolées d'être ainsi mises hors leur domicile favori...

Thérèse tira doucement la couverture de sa voisine, et la pauvre face toute convulsée de la Sauvage lui apparut baignée de larmes.

—Pourquoi pleurez-vous?

—Je pleure... parce que je suis heureuse!

—Heureuse? — De quoi?

—De cela! fit la pauvre fille, en tirant de sous son oreiller le petit oeuf de Pâques.

—C'est quelqu'un que vous aimez qui vous l'envoie? fit Thérèse, jouant l'ignorance.

—Quelqu'un que j'aime!... Tenez, si je suis ici, si j'endure tous les mauvais traitements, si je ne me plains jamais, ...c'est que tout m'est indifférent, excepté lui!

La petite Thérèse se pencha plus près de la Sauvage afin de respirer tout le parfum de cet amour qui embau-

mait le dortoir silencieux. Elles parlaient tout bas dans un recueillement profond de leurs deux âmes.

—C'est la première fois que je pleure, il n'y a que la joie qui me donne des larmes... Voyez-vous, si je veux m'instruire, c'est afin d'être plus digne de lui, qui est savant...

—Savant, que fait-il?

—Il est employé au collège de Montcalm.

—Il enseigne?

—Non, il serait bien capable... Seulement les Pères lui confient toutes les commissions importantes.

—Ah! fit Thérêse, qui était la fille d'un érudit.

L'amour de la Sauvage était bien parfait. Ce doit être ainsi toujours l'amour vrai: une merveilleuse glace ne réflétant que la perfection de l'aimé.

—Et lui, il vous aime beaucoup? questionnait toujours l'enfant, avide de pénétrer un peu dans ce domaine enchanteur de l'amour jusque-là inconnu.

—Beaucoup! répondit simplement l'amoureuse.

C'était un tableau très doux que celui de cette jolie Thérèse dont la blonde tête émergeait toute fine, des délicates broderies, penchée sur cette pauvre fille que le hasard lui donnait pour voisine dans ce grand dortoir où tout dormait.

La veilleuse doucement éclairait cette scène, et parfois elle clignotait avec un petit crépitement pour jeter un peu de bruit dans le silence.

Ce que la nature avait donné à l'une, elle l'avait refusé à l'autre. La pauvre Sauvage était toujours laide, mais Thérèse la voyait jolie ce soir-là, parce que dans les yeux de la fillette il y avait du rêve...

—On vous a fait de la peine ici? énonça timidement Thérèse qui se sentait bien coupable envers la pauvre fille.

—C'est vrai, et souvent, dans mon lit, j'ai soupiré bien fort pour me soulager de toutes ces tristesses... sans cela j'aurais étouffé...

Ah! les mots, que Daudet, dans son immortel Jack, fait dire au petit roi du Dahomey, pauvre être martyrisé dans un pensionnat borgne de Paris, voilà que la Sauvage les répétait aussi, sans connaître celui qui a écrit:

"Si pauvre monde avait pas soupir, pauvre monde étouffer bien sûr."

Si la Sauvage n'avait pas soupiré, elle en serait morte, étouffée, elle aussi!

—Il est beau votre amoureux? demanda encore Thérèse.

—Beau! regardez.

La jeune fille attira à elle un petit sac de soie brune accroché à son cou et dans lequel était un portrait. Thérèse s'empara vivement de la photographie qui, depuis des mois, reposait sur un coeur fidèle. Elle représentait une figure naïve et bonne, mais laide et commune. L'enfant fut déçue; mais quand la Sauvage questionna:

—N'est-ce pas qu'il est beau?

Elle répondit résolument: oui!

La Sauvage reprit son trésor, et, de l'extase plein les yeux, elle le pressa longuement sur ses lèvres. Puis le mettant près de l'oeuf de Pâques, elle les contempla avec admiration, sans plus rien dire. Elle s'endormit ainsi, bercée par la magie d'amour, entendant, dans son rêve, les accents aimés, revoyant la grève de chez elle où le flot venait battre les gros rochers en disant sa mélodie fière et mélancolique.

La Sauvage vivait son bonheur dans des songes enchantés, et Thérèse, la fée consolatrice, sentait, dans cette nuit pascale, les jolis lys de son coeur s'épanouir...

LETTRE DE FEMME

Madame,

Je vous écris, le devrais-je? En tout cas ma démarche me semble à moi-même si téméraire, si hors les convenances, que je vous pardonne déjà le mouvement qui va vous faire réduire en miettes cette page de mon âme...

Vous ne croirez peut-être pas à ce pardon, vous qui êtes jeune et fêtée, vous qui n'avez peut-être jamais eu à oublier une injure. Mes cheveux blancs sont habitués à l'indulgence, Madame, et tout ce qu'il y a de juste en mon coeur combat, depuis quelque temps, un sourd besoin de vous haïr. Je sens que vous êtes droite et pure, que vous êtes innocente du mal dont j'agonise, que vous êtes irresponsable de votre beauté, de votre grâce, de votre coquetterie même, car pour ne pas atteindre à votre charme, pour ne pas altérer l'éclat de votre sourire, pour ne pas nuire au rayon d'or de vos yeux on vous laisse passer dans la vie sans un reproche, comme si votre bonheur était nécessaire à la joie générale. Pourtant, Madame, combien de fois, fée rieuse et inconsciente, avez-vous piétiné de pauvres coeurs de femmes incapables de lutter contre la souveraine que vous êtes.

Votre cortège d'adorateurs se compose de pauvres êtres épris dont vous n'avez cure, mais que vous regardez avec le sourire satisfait d'une vraie mondaine. Vous aimez qu'on vous admire, qu'on vous le prouve, sinon par des mots du moins par cette attitude admirative qui atteste mieux la passion chez l'homme, que les déclarations enflammées. Je comprends que vous aimiez tout cela jusqu'au point de ne pouvoir vivre en dehors de cette atmosphère d'hommages...

Je le comprends, Madame, et je vous plains au moment de vous implorer.

Vos jolis sourcils se froncent de ma malhabile politique, n'est-ce pas, mais vous avez du coeur, vous aimez les pauvres, je le sais, une de mes protégées chante vos louanges en des accents pénétrés. Et voilà jusqu'où s'étend votre pouvoir, Madame, jusqu'à rendre votre don plus aimable à recevoir. Vous avez du soleil et des fleurs, et l'on vous aime pour cette chaleur et ces parfums. Soyez heureuse de votre beauté et de votre charme, mais ne cessez pas d'être indulgente et tendre aux pauvres humaines qui ont froid et faim.

Je suis une pauvre, moi-même, la plus dénuée peut-être demain, si vous ne m'écoutez. J'avais un cher bonheur que je croyais pourtant édifié à *chaux et à sable,* un de ces bonheurs tranquilles et doux que l'on se fait avec de l'amour, du dévouement, quelquefois des larmes. Je le gardais sans jalousie, et j'oubliais même de veiller à sa sécurité, tant j'avais foi en lui. Et voilà que je sens qu'il m'échappe... que demain je l'appellerai en vain, si vous ne m'êtes secourable, Madame!

Vos yeux s'agrandissent d'étonnement... Vous n'auriez jamais cru, n'est-ce pas, que ce *vieil homme* vous vouait un culte fou, vous ne compreniez pas les ravages causés par votre beauté, vous n'entendiez pas le tumulte qui grondait dans cette âme affolée?

Non, je crois que vous n'avez rien deviné, puisque moi-même, voyez-vous, je n'ai rien, rien compris, jusqu'à ce moment terrible où le voile m'est tombé des veux.

Je n'en suis pas morte parce que j'aime trop encore pour me détacher de mon amour, pour abandonner celui qui aura besoin de ma discrète consolation. Ne dites pas que je suis une héroïne, Madame, je ne suis qu'une pauvre femme

formée au sacrifice, peut-être aussi, qu'une amoureuse... Se connait-on jamais? Mais je suis à l'âge où l'on achève sa vie, où on ne la recommence pas. Je n'ai ni le temps, ni les moyen de lutter. Vous êtes belle, je suis flétrie; vous êtes jeune, mes cheveux sont blancs; vous avez des enfants, je n'en ai plus! Vous voyez qu'il ne m'est pas permis d'espérer, hors votre bonté, et je lui confie mon sort. Sans qu'il vous en coûte, Madame, car vous êtes honnête et droite, vous écarterez de votre chemin mon pauvre égaré, et cela sans lui faire mal, je vous prie. C'est un grand enfant qui se trompe, mais c'est un coeur sensible qu'il ne faut pas blesser de votre dédain.

Et je suis si sûre de vous, Madame, que j'ai déjà prié mes jolis anges du Ciel de veiller sur les têtes blondes de vos chérubins à vous, tant et si bien que vous n'aurez jamais à pleurer sur eux!

C'est le seul merci que je puisse vous offrir, Madame, et je l'ai payé bien cher: de toute ma détresse maternelle!

NI BERCEAU ... NI TOMBE ...

Elle n'avait pas eu de berceau. Il y a des êtres qui n'ont pas droit à cette douceur berçante, peut-être bien, puisqu'elle n'en eut pas!

Elle n'avait pas eu de mère. Il y a des enfants qui se passent des genoux pour s'asseoir, des bras qui enlacent, des poitrines qui gardent les petites têtes, des chansons qui font naître les rêves, des baisers qui donnent le paradis... elle n'avait pas eu de mère!

Elle n'avait pas eu d'amour, il y a des coeurs où l'amour ne fleurit pas! Jamais on ne lui sourit, elle ne put donc devenir jolie ; elle resta laide, avec ses yeux tristes, sa bouche creuse, ses joues hâves; laide avec sa taille informe, ses épaules hautes, son cou décharné, ses bras longs, ses cheveux fades; laide avec ses misérables robes qui l'enveloppaient sans l'habiller, ses chapeaux disgracieux qui l'enlaidissaient encore; toute laide enfin!

Pauvre elle!

Elle regardait partout, espérant voir quelque chose sourire pour elle; dans la nature tout lui grimaçait! Un jour, elle recueillit un moineau, pour aimer quelque chose; elle passa de longues heures près de la cage rustique à contempler cette *petitesse* riante; elle lui disait mille riens, heureuse de parler sans trop savoir ce qu'elle disait; c'était le tendre de son âme qui allait à l'oiseau... Lui non plus ne comprit pas... le moineau s'est enfui... elle ne songea plus aux oiseaux.

Elle planta un rosier pour respirer le parfum des belles fleurs; elle donna à la plante: rosée, soleil et caresses, le rosier ne fleurit jamais, il s'étiola et mourut. La pauvre as-

sista à l'agonie et pleura les roses jamais venues et le rosier ingrat.

Elle descendit alors vers la grève silencieuse, elle écouta la chanson plaintive des eaux calmes et le rugissement des ondes déchaînées; elle se para d'algues marines, et les perles humides des plantes tombaient sur son cou maigre, lui donnant l'illusion d'une caresse... c'était une douceur inconnue qui l'enivra.

Elle s'endormit sur la rive déserte, et pendant que la pauvre rêvait au paradis d'amour, la vague la prit dans sa froide étreinte et l'emporta.

Un pêcheur la recueillit, telle une épave que l'on saisit au passage; il la coucha dans sa barque malpropre, insouciant de savoir si cette masse inerte remuerait encore. Elle était si laide avec ses cheveux collés aux tempes, ses lèvres bleuies et ses traits tirés; laide à n'en plus faire pitié, et l'homme rude, qui ne connaissait pourtant guère le délicat et le beau, restait insensible devant la misérable inanimée.

A l'hôpital on la soigna; la pauvre se plaignit si tristement qu'un médecin attendri voulu anéantir sa douleur. Il lui inocula la grande *calmante;* alors elle dormit et rêva de si belles choses, songes d'amour idéalement berceurs; tout ce qu'elle n'avait su imaginer se réalisa, elle fut si heureuse qu'elle en guérit. La vie lui refusa tout, le sommeil lui donna l'illusion apaisante d'un bonheur incroyable.

Alors on vit la misérable peiner dur pour obtenir la joie endormante; tout ce qui vivait de force et d'intelligence en elle avait ce seul but: gagner l'enivrement des nuits. On la rudoyait, on lui criait: morphinomane! Ce mot injurieux lui était doux, puisqu'il résumait sa joie: joie factice, mais la

seule que la pauvre eut jamais connue. La fatale passion la courbait atrocement; ses membres se tordaient, sa pauvre face s'horrifiait, ses yeux fous avaient des lueurs terribles, mais elle n'était pas méchante. Jamais elle ne frappa les enfants qui l'insultaient; jamais elle ne proféra une injure ou un reproche; indifférente à tout, elle ne demandait plus rien à qui lui avait tout refusé.

Elle mourut bientôt, sans révolte, sans agonie, minée par le poison cruel; elle mourut dans son rêve, pauvre victime de la vie qu'une tendresse aurait faite grande, mais qui n'en eut jamais,.

On la mit dans une boîte brute, que le prêtre, miséricordieusement aspergea d'eau sainte, et, dans le coin le plus triste du cimetière on ensevelit la pauvre femme.

Elle n'avait pas eu de berceau, elle n'eut pas de tombe!

PIERRETTE

Mademoiselle Pierrette, vingt ans, des yeux magnifiques, un teint éblouissant, a la mine soudain rêveuse, la lèvre désabusée, pour proclamer du ton des grands désenchantements :

—Et pourquoi vivre?

Ses jeunes amies la regardent avec une sorte d'enthousiasme, admirant cette belle jeune fille qui prêche ainsi le désintéressement suprême, le détachement de cette vie qui ne vaut peut-être pas la peine d'être vécue, mais à laquelle tout de même, elles ne renonceraient pas avec une telle désinvolture. Etonnante cette Pierrette, tout de même! s'avouent-elles intérieurement. Et, parce qu'elle n'a plus ni leur goût pour la vie, ni leur attachement aux choses terrestres, les amies de Pierrette se mettent tout bêtement à la considérer comme un être supérieur, et à lui faire une réputation d'intelligence extraordinaire.

Et je vous affirme, pourtant, que Pierrette est une bonne petite perruche souverainement éprise de la vie, non pour les exquises sensations intellectuelles que son esprit borné ne connaîtra jamais, mais pour les mille et mille joies que procurent un bal réussi, une toilette très chic, une coiffure seyante. Car de la vie, Pierrette, élevée pourtant à une école plutôt sérieuse, n'a pu retenir que ces choses : se faire belle, élégante, être la petite carte de mode, la poupée bien mise qui fait se pâmer d'aise ou de dépit, être le mannequin compliqué et savant qui donne le ton, et fait s'écrier : "Vous savez que ces affreux chapeaux sont très beaux, Mademoiselle Pierrette en porte un monstrueux!" L'article est classé,

puisque Mademoiselle Pierrette pose une de ces horreurs immenses sur les cascades d'or qui auréolent sa jolie tête.

Et ces succès suffisent à Pierrette qui n'a d'esprit et de coeur que pour les chiffons, qui emploie tout ce que la nature lui a dispensé d'intellect à combiner une robe presque savante, qui dispose de toutes ses ruses pour dérouter les soupçons curieux de ses amies; tout cela remplit jusqu'au bord l'existence de cette petite fille qui n'a d'autre souci sur terre que d'être bien habillée. Lire l'énerve et l'excède, cependant elle dévore les revues de mode; elle, dont la mémoire est nulle, possède au plus haut point le talent des mots barbares qui distinguent les nouvelles teintes. Pour être juste, il faut que j'ajoute que là ne se borne pas son ambition. Vous comprenez que Pierrette ne se pare pas ainsi uniquement pour son miroir; elle a la passion des soirées, du théâtre, des réceptions, et elle se trottine d'une place à l'autre, éternellement souriante, contente du coup d'oeil malin que lui jettent au passage des amies moins heureuses dans l'art de combiner une toilette.

Cependant Pierrette, l'heureuse enfant que la fortune comble, que la société gâte, que la mode grise, Pierrette s'est écrié d'un ton lugubre:

—Et pourquoi vivre?

Elle a perdu son entrain, ma petite amie Pierrette, — car j'ai la faiblesse d'avoir de l'amitié pour ce petit bibelot de femme, et je me demande si l'avoir aimée toujours est une raison suffisante pour excuser le sentiment que je pourrais mieux placer, il me semble, — enfin je ne renie pas Pierrette, si nulle, si prétentieuse soit-elle, et je suis sûre qu'elle m'aime autant que son petit coeur d'oiseau peut aimer; et cette affection m'a valu le mot de la profonde déses-

pérance qui agite toute l'existence de Pierrette. Je vous le livre avec un sourire : les petites manches !

Oui, ces fourreaux qui nous enserrent les bras, enlèvent toute grâce au mouvement, gênent tous les gestes, les petites manches désespèrent pauvre Pierrette qui vous a deux horreurs de petits bras maigres, maigres.

—Songez donc, n'est-ce pas assez pour me rendre malheureuse ! avoue la petite monstre, avec une mine d'enterrement.

Et dire qu'à côté de ces sottes personnes il y a tant et tant de femmes exquises qui luttent, souffrent et meurent, fidèles à leur apostolat d'amour et de dévouement, prêtes au martyre pour la cause chère à leur foi et à leur coeur, des femmes grandes et nobles qui passent souvent incomprises, dédaignées ; et, tandis que les Pierrettes sont adorées et choyées, elles s'en vont au sacrifice qui chaque instant recommence.

Pourtant, sur les lèvres de ces femmes vous ne trouverez jamais l'implacable interrogation :

Et pourquoi vivre ?

Celles-là savent bien !

LES NOMS BAROQUES

—Madame, je m'appelle Pétronus, que voulez-vous que je fasse avec un nom pareil? articule le pauvre jeune homme d'un ton las infiniment. Et comme je le regardais d'un air sympathique, touchée de sa détresse et ne trouvant pas un mot de consolation à lui offir, il eut confiance et poursuivit:

—A quoi mon père et ma mère ont-ils pensé en me baptisant de ce nom ridicule, je n'en sais rien, mais comment n'ont-ils pas eu l'intuition qu'ils attachaient à toute ma vie un boulet monstrueux? Et ce boulet, tout enfant, je le traînai. Un tout petit frère qui zézayait m'appela bientôt *Nunus,* à la grande hilarité de ma famille, puis cela devint *Tit Nus* et que sais-je encore, sans que mes parents aient conçu le moindre remords de leur acte arbitraire. Arbitraire, j'ai bien dit, car hélas, en m'affublant d'un tel nom, ils empiétaient injustement sur mon avenir.

—A l'école, je devins vite le patira des grands comme des petits et pourtant je n'étais ni plus bête, ni plus laid, ni moins bon que tous ces enfants-là, mais je m'appelais: Pétronus, alias Nunus qui devint bientôt le surnom favori de tout mon entourage. Combien de fois, rageusement, j'ai pleuré, en pleine révolte contre mon destin, et alors j'ai nourri de la colère, puis de la rancune, et peut-être même de la haine contre ceux qui m'avaient donné ce nom idiot.

—Au collège, où je me croyais tout à fait inconnu, je m'inscrivis bravement sous le nom de Philippe. Mais quand le directeur me présenta aux élèves réunis dans la salle d'étude, un rire fou éclata dans le grand silence, un

rire insolent et cruel, et l'élève sommé d'expliquer cette impertinence, avoua "qu'elle était bien bonne celle-là, que je ne m'appelais pas Philippe, mais Pétronus, Nunus, et toute la salle éclata d'un rire moqueur.

—Silence! tonna le directeur qui se maitrisait pour ne pas éclater, lui aussi. Et se tournant vers moi, il m'admonesta avec sévérité, disant que l'on devait toujours être fier de son nom, que le mien était d'origine romaine..... Fier de son nom! Ce que je m'en souciais de son origine romaine, et combien j'aurais voulu m'appeler Pierre, François, Louis. Et l'existence de douleur recommença, plus terrible encore qu'à l'école, parce que mes tyrans, plus grands, plus robustes connaissaient le secret des supplices raffinés.

—J'essayai de lutter, mais ce fut en vain. Il valait autant renoncer à me battre, et j'eus à subir les méchancetés de tous ces petits hommes, féroces souvent, dans leurs taquineries. J'espérais que ma patience me vaudrait quelques sympathies; je passai pour un lâche et un imbécile. Et pourtant, j'aurais noirci bien des yeux, rougi bien des joues, piétiné bien des fiertés, si je n'avais eu la conviction que mes camarades avaient presque le droit de maltraiter en moi ce nom sot et prétentieux: *Pétronus*.

—Je sortis du collège, assez instruit, car je m'étais jeté dans l'étude avec ardeur, trouvant dans mes bouquins une distraction qui me sauva sûrement de la folie, mais j'étais hébété moralement, et si sûr de l'insuccès que je n'osai même pas tenter fortune. Je renonçai à la carrière d'avocat, qui seule, m'attirait, parce que je ne voulais pas traîner jusque-là mon fatal nom, et j'aboutis à cette place de petit employé d'une grande industrie. Et

j'existe, gardant au coeur la rage froide d'avoir manqué ma vie à cause de ce prénom odieux.

—Mais cependant, hasardai-je, je connais des hommes aussi mal nommés que vous qui ont atteint les plus beaux succès.

—Ceux-là, madame, étaient des forts, ils ont pu vaincre, et peut-être dans leur orgueil trouvaient-ils beau et bien sonnant ce nom pas banal ; mais songez que moi, j'ai eu immédiatement conscience que ce grotesque mot m'affublait de ridicule pour toute la vie. J'ai tout de suite eu l'horreur de m'appeler Pétronus, et ce sentiment, rien ne pouvait le vaincre, et vraiment j'acceptai les moqueries comme justes, les humiliations comme méritées...

—Et le jour où j'aimai, madame, de toutes les forces et de toutes les sensibilités de mon être, j'eus l'inexprimable honte d'entendre l'adorée, à qui j'allais, dans quelques minutes, offrir ma vie, se moquer, alors qu'elle me croyait loin : "*Pétronus,* quel nom épouvantable et grotesque —non, on n'a pas le droit de s'appeler comme ça." Elle riait, madame, d'un rire ironique qui me brisa le coeur.

—Depuis cette minute néfaste j'ai renoncé à l'amour, au bonheur si doux d'avoir un foyer, une femme, des enfants.

—O ce nom !

Il s'en alla, parce que j'étais émue, et que lui, il avait peur de pleurer.

* * *

Je dédie ces confidences aux parents naïfs et inconséquents qui se croient permis d'imposer un nom à leurs enfants, un nom qui leur sera une charge et quelquefois un opprobre. Le faire part des naissances nous apprend

parfois qu'un pauvret, une pauvrette, seront forcés de traîner dans la vie des noms baroques qui sont un outrage au bon sens, des noms qui feront rire les autres, et pleurer les uns.

LA TRISTESSE D'UN PETIT HOMME

Tous ces petits bonshommes de cinq à huit ans sont rangés en bataille, et, graves et silencieux, ils attendent le jugement qui sera prononcé tout à l'heure. Quelques-uns ont une attitude absolument désintéressée, l'air déjà de ceux qui ne comptent plus sur un bonheur ; a côté, les autres, les confiants, ont une flamme d'espoir dans leurs yeux candides.

La maîtresse rigide surveille son petit troupeau, sans qu'un sourire monte à ses lèvres devant tant de naïve grâce. Longue, sèche, elle semble inspirer à ces jeunes êtres une médiocre sympathie, sympathie dont elle n'a cure sans doute. Et pourtant qui sait le besoin d'être aimé qui sommeille au fond d'un coeur raccorni...

Pas un chuchotement, seulement, comme l'*événement* attendu est lent à venir, les petits corps se fatiguent, une oscillation se produit de droite à gauche, et le bataillon se balance doucement, gracieusement dans un remous de têtes blondes et brunes.

—Voilà M. le Président de la Saint-Jean-Baptiste!

Un frisson parcourt le groupe des petits, des cous curieux se tendent, on entend un long murmure vite réprimé par un "chut" impératif de la sèche Mademoiselle.

Dans un silence impressionnant, M. le Président s'avance. Il a l'air tout à fait bon homme, ce personnage gras et rose, sous ses cheveux blancs ; il sourit à toute cette marmaille qui volontiers se jetterait dans les bras du vieux monsieur si aimable. Mais la classe des petits a de la tenue, et elle sait déjà réprimer ses enthousiasmes. Pas un ne bouge,

mais M. le Président est mangé tout rond par les yeux francs de tous ces chéris.

—Oh! les beaux enfants, les beaux enfants... marmotte-t-il, gêné par tout ce silence, tandis que Mademoiselle plisse ses minces lèvres. Evidemment cela ne rentre pas dans son programme de flatter ainsi les marmots sur leur belle mine.

Le débonnaire président continue:

—Tous ces bambins-là feraient un bien joli petit *Saint-Jean-Baptiste.* Quel dommage de ne pouvoir en choisir qu'un seul... Voyons, Mademoiselle, regardons bien.

Et Monsieur le Président inspecte le petit régiment solide au poste, puis il avise dans le rang un blondin frisé, beau de santé et de candeur, qui lui sourit comme pour dire: "Voyez, Monsieur, comme je ferais un joli petit Saint-Jean, avec mes cheveux dorés... et j'aurais si bien soin du petit mouton!"

M. le Président fut conquis du coup. "Voilà!" fit-il simplement en tirant l'oreille du petit homme.

—Oh! M. le Président, fit Mademoiselle suffoquée, vous n'y pensez pas!... Tenez, voici le petit Emile, le fils du docteur Lefrançois. Ne croyez-vous pas qu'il vous ferait un charmant Saint-Jean?

—Hu-u-um, fit le vieux monsieur, en se resaisissant. Il regarde le bambin désigné... Certes il n'a pas la beauté de l'autre, mais cela conviendra mieux sans doute... le joli blond ne doit pas être un enfant de bonne famille, et il vaut mieux ne pas offusquer l'aristocratie de la petite ville.

—Oui, vous avez raison, approuve-t-il, en passant sa large main sur la tête d'Emile, voilà notre Saint-Jean-Baptiste!

Puis il se retourna brusquement, mais pas assez vite néanmoins, et il vit de grosses larmes dans les yeux bleus du petit rejeté, et comme M. le Président avait bon coeur, cela lui fit mal vraiment. Il alla, de nouveau, vers le mignon, et affectueusement il glissa une piécette blanche dans le poing fermé du pauvret :

—Tiens pour t'acheter des bonbons... et surtout ne pleure pas !

En s'en allant il questionna Mademoiselle de plus en plus offusquée :

—Quel est ce bel enfant ?

—Le fils d'une pauvre femme qui vient faire le lavage de mes classes... Vous concevez, M. le Président, que je ne pouvais guère vous laisser choisir ce petit... cela aurait créé des mécontentements...

—Sans doute, sans doute, appuyait le digne homme, mais c'est tout de même honteux ce que nous avons fait là, car enfin ça lui appartenait à ce bébé... Le jour de la Saint-Jean-Baptiste il ne devrait pas y avoir de ces sottes distinctions...

—Mais les critiques, M. le Président, fit obséquieusement Mademoiselle.

—Les critiques, fit en bougonnant le vieillard, — tenez, qu'on me fiche la paix !

Et Mademoiselle scandalisée, horrifiée, le regarda partir en disant de son ton le plus pincé : est-il ridicule et mal élevé ce vieux-là !

* * *

Dans la classe des mioches, Bébé Emile exultait, mais en bon prince il avait le triomphe modeste. Puis quand il vit le pauvre petit pleurer tout seul dans son coin, accablé

par les sarcasmes des enfants mauvais, il lui dit gentiment: "Va, ne pleure pas, je dirai à ma Maman de te donner un beau gâteau."

Mais la promesse de l'enfant riche ne consola pas l'enfant pauvre.

—Vois-tu, M. le Président ne pouvait te choisir parce que tu n'as pas de beaux habits et de fins souliers.

—Qu'est-ce que ça fait, sanglote le mignon, puisque le petit Saint-Jean y est habillé avec une peau de mouton, et puis qu'y est nu pieds!

* * *

Le long de la route qui menait au logis maternel le petit blond s'en alla seul, poursuivi par les quolibets cruels de ses camarades:

—Voyez-vous ce petit quéteux qui braille parce qu'on ne l'a pas choisi pour faire le petit Saint-Jean-Baptiste!

—T'as pas honte de pleurer comme ça! Penses-tu qu'avant de prendre un déguenillé comme toi, on ne m'aurait pas choisi moi!

—Et moi! Et moi! Et moi!

—Méchants! Méchants! ripostait le mignon en crispant ses frêles poings. Puis il se mit à courir si vite qu'il n'entendit bientôt plus les huées de ses camarades.

Sur le pas de la porte, sa mère l'attendait:

—Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? questionna-t-elle en épongeant le front ruisselant du chéri. Il sanglota à plein coeur son gros chagrin.

—Dis, Maman, le petit Saint-Jean-Baptiste était-il riche?

—Dans ces temps-là, explique la mère songeuse, ce n'était pas comme aujourd'hui...

L'enfant se serra plus près d'elle, et soudain consolé, dans un grand élan il lui tendit l'argent du vieux monsieur, un modeste 50 sous.

—Tiens Maman, pour t'acheter une belle robe! En voyant le sourire maternel, le petit ne songea plus à ses larmes. La joie de l'aimée remplit toute l'âme du petit homme d'où la tristesse dut s'en aller.

L'ENGLOUTISSEUSE !

La barque de Louison suit doucement le courant ; l'onde est comme un miroir ; sur les rives nul bruit, si ce n'est la berceuse des feuilles qui chantent pour endormir les petits oiseaux... Et dans ce silence fait de subtiles douceurs, Louison rêve à sa *blonde* qui l'attend là-bas, sur leur gros rocher ouaté de belle mousse neuve, écoutant le clapotis de l'eau qui lui dira tantôt : Il revient !

Louison ferme les yeux pour retenir toute, en son âme, la vision blanche de l'aimée qui l'attend sur la rive gaspésienne.

La barque file presque seule, elle connaît sa route, et lorsqu'elle revient au port après une belle pêche, son allure est si triomphante que Marthe, du haut de son fier rocher, crie alors bien vite à Louison :

—Votre barque a fait bonne pêche !

Louison est un des fameux parmi les pêcheurs ; il connaît sa mer comme pas un ; il navigue comme un vieux loup, et son bâtiment est solide. Les filles du village, alors qu'il pêche tout près de terre, vont souvent voir le fier gâs tirer ses filets. De la côte, elles lui crient maintes amabilités auxquelles il répond gaiement, tout fier d'être ainsi admiré par ces bonnes et belles filles.

Il avait eu déjà plusieurs *blondes,* c'était un volage reconnu, et les fillettes, tout en l'aimant fort, redoutaient toujours les infidélités de ce bon garçon qui changeait d'amoureuse à chaque lune. Aussi avait-il conté fleurette à toutes ses payses, lorsqu'un jour, arriva dans son village la nouvelle maîtresse d'école.

Ce fut tout un événement dans la place. Tout le monde voulait voir cette petite Marthe que l'on avait bien connue enfant.

—Seigneur, disait la mère Jacquot, une langue qui se dépensait, sans s'user, depuis 60 ans passés, — c'te Marthe, c'est pas un' demoiselle. Son père a péri en essayant de sauver un faignant de la ville qui passait l'été par icitte. Y se sont noyés tous les deux. C'était de valeur pour la p'tite femme qui restait tout' seule avec c'te enfant sur les bras. Elle est morte bien vite aussi de misère, et c'est le curé de Gaspé qu'y a fait éduquer la p'tite Marthe.

—Un bon garçon, ce curé-là, — prononça Louison qui écoutait.

La mère Jacquot opina lentement:

—Oui, pas méchant, mais n'empêche pas qu'y avait ses préférences...

—C'était son affaire ça, interrompit le père Jacquot d'un ton sévère.

La vieille qui craignait son mari comme le feu se tut immédiatement.

Dans le groupe, on jasait ferme de la nouvelle venue. Des jeunes filles affirmaient l'avoir vue: elle était laide, mal habillée. Fait étrange, aucun garçon ne l'avait aperçue.

—Faudra la voir pour savoir si elle est aussi laide que vous le dites, avança Louison.

—Tiens, fit la Françoise, une des dernières délaissées du beau gâs, v'là Louison qui pense à faire les yeux doux à la maîtresse d'école. Mais tu vas perdre ton temps, mon p'tit, les filles élevées dans les couvents, c'est pas pour des garçons comme toi...

Et tous les autres de rire pendant que Louison, le vainqueur, sentait que le coeur pourrait bien lui faire mal...

* * *

Jolie, elle l'était bien sûr, la grande Marthe, avec ses beaux yeux gris pleins de poésie et son auréole de grâce blonde. Sa démarche gracieuse et sa taille ondulante faisaient rêver tous les amoureux que son élégance et sa distinction avaient charmés chez ce peuple de rustres. Pour eux, elle était une poupée merveilleuse, infiniment belle, et ils l'adoraient. Aucun n'osait l'approcher, elle était la demoiselle du canton; on la respectait et on l'aimait... de loin. Maintenant, les filles du village ne pouvaient plus dire du mal de Marthe, les hommes la défendaient trop vivement; il valait mieux ne pas s'exposer à des rebuffades.

Comment la jeune institutrice vint-elle à aimer Louison? Est-ce que ces choses s'expliquent? La loyauté et la bonté du jeune pêcheur lui conquirent cette tendresse à laquelle il rêvait le soir, dans sa barque, comme on rêve à des beautés impossibles sous la clarté d'une nuit d'étoiles. Marthe comprit tout ce qu'il y avait de noble sous cette vareuse de pêcheur, elle voulut conquérir le coeur de ce grand garçon qui avait tant d'amour inexprimé dans le regard. Un soir, sur la grève, quand l'embarcation de Louison accosta, Marthe était sur la grosse pierre où il descendit. Il ne la vit pas tout d'abord, mais il sentit bien au tumulte de son coeur que quelque chose d'heureux était tombé pour lui sur la rive... Les yeux gris lui sourirent divinement. Alors, tout doucement, ils se mirent à causer du temps, de la pêche, de l'école, effleurant tous les sujets à la hâte, pressés de dire ce qui leur faisait battre le coeur si fort à tous les deux.

—J'aime l'eau, disait Marthe, tant et tant que je lui pardonne de m'avoir pris mon père. Cependant, ce deuil plane toujours sur mon âme, et l'onde, pour moi, pleure sans cesse...

Louison l'écoutait, charmé de ce langage nouveau pour lui, et se sentant petit, petit, près d'elle qui grandissait, grandissait... Toute la poésie latente dans le coeur du jeune homme s'éveillait sous le charme magique de la fée, et Marthe était ravie de ce qu'elle découvrait d'intelligence et de délicatesse chez cet être rude qui était né poète.

Toutes les stations sur la grève furent employées à développer chez l'inculte une grande intelligence. Aujourd'hui, grâce à sa douce *blonde,* Louison peut épouser Marthe; ils s'aiment et sont dignes l'un de l'autre.....

.....

Pendant que la barque de Louison suit doucement le courant, le pêcheur songe à son aveu d'amour si difficile à formuler.

Soudain, une voix fraîche retentit dans la nuit: "Bonne pêche, ami Louison?" Il saute près de l'adorée qui est là, toute blonde, dans la clarté douce de la lune. Ce soir il la trouve un peu songeuse, un peu triste, et veut savoir...

—C'est vrai que j'ai du chagrin, avoue Marthe; oh! un chagrin d'enfant. Aujourd'hui, j'ai donné un concours d'histoire du Canada à mes enfants, je leur ai expliqué combien il fallait aimer la patrie; c'était plaisir de voir l'enthousiasme de tous ces chéris qui répétaient les airs nationaux que je leur ai appris. J'aurais voulu leur montrer un drapeau aux trois couleurs, et leur dire que ce tricolore français est aussi le leur, et qu'ils doivent bien l'aimer... Mais point... Et mon modeste traitement m'interdit de pavoiser

mon école pour la Saint-Jean-Baptiste. J'aurais été si contente de mettre des drapeaux, comme au couvent, c'était si beau!

Et rêveuse, Marthe revoit dans le lointain bien clair, les fêtes anciennes. Louison songe à ce drapeau qu'il ne connait pas, et vers lequel son âme patriote s'en va toute. Oh! il n'est pas nécessaire d'avoir un drapeau à baiser pour aimer ces trois couleurs dont l'amour est mis dans notre berceau canadien!

Tantôt, il a reconduit Marthe, et dans le silence de sa chambre, de sa plus belle écriture il adresse une lettre qui partira demain pour Québec. Et sur ses doigts, Louison compte les jours.

—Très bien, tout arrivera à temps. Dors, jolie Marthe, dit-il en envoyant un gros baiser vers la maison d'école d'où une petite lumière lui sourit, dors, ma douce *blonde,* ton tricolore va venir.

* * *

C'est le soir du 23 juin. Une grosse boîte est arrivée chez Louison, le matin même.

La brunante venue, Louison descend à la grève, ses paquets sous le bras. Il s'en va vers son rocher, sur la mousse fraîchement née il drape fièrement le drapeau de France, puis il se cache pour attendre Marthe.

Elle arrive bientôt, croyant son ami parti en mer; elle interroge l'horizon lentement, ensuite elle monte à sa roche, distraite par la pensée de l'absent. Soudain sa petite main effleure le drapeau. Surprise elle regarde:

—Le tricolore!

Et la jolie tête de Marthe s'enfouit dans les trois couleurs, toute pleurante de joie, d'amour.

Louison est à ses pieds ; il lui dit sa tendresse grande, infinie comme l'Océan qui s'aperçoit là-bas. Et quand il parle de son infériorité, Marthe lui ferme la bouche.

—Inférieur, vous!... allons donc!... Je vous aime ainsi, dit-elle gravement, et je serai fière d'être votre femme.

—Mais il me semble que ce serait un vol. Vous, si belle, si bonne, si instruite, si demoiselle, je vous volerais à un autre mari, à un monsieur... comme vous!

La charmante tête de Marthe disait non aux paroles du grand garçon qui lui avait pris tout son coeur.

Ils se fiancèrent, ce soir-là, sur la grosse roche qui regardait fièrement l'Atlantique tout loin.

Marthe avait jeté sur ses épaules le morceau d'étoffe, et c'est ainsi parée des couleurs de France que la vierge canadienne promit d'aimer toute la vie.

Le grand drapeau, Marthe veut le mettre ce soir même sur la barque de Louison. Ensemble, ils le hissent, et bientôt il claque dans l'air parfumé de salin la première caresse de ses plis glorieux.

—C'est ma toilette de fiançailles, dit Marthe en montrant le drapeau.

—Et je n'aurai pas d'autre linceul, murmure Louison prophétique, regardant la mer qui sous son calme sourire semblait cacher une perverse pensée.

—Taisez-vous! fit Marthe frissonneuse.

—Pour un pêcheur, c'est la plus belle mort, amie. La mer nous prend tout doucement, et ce doit être une joie pour nous qui l'aimons tant, de mourir dans ses bras... Dans tous les cas, ma belle blonde, j'espère bien que l'heure de boire un coup d'eau salée de trop est encore très loin.

Rassérénés, ils s'en vont décorer la maison d'école ; ils garnissent la grande classe de tous les petits drapeaux donnés par Louison. Les amoureux, en attachant les trois couleurs, forment des projets d'avenir. On se marierait en octobre. Louison était sûr du consentement de sa mère, c'était toute sa famille à lui, cette belle vieille vénérée dans le canton, parce qu'elle avait toujours fait du bien à tous. Quant à Marthe, elle savait que son bon curé viendrait lui-même bénir son mariage. Ils faisaient tous ces beaux projets gaiement, insoucieux de la curiosité très prise de la vieille femme que Marthe gardait avec elle, et qui silencieusement aidait à la décoration, songeant à par elle, aux expansions d'antan, où un Louison lui avait dit : Aimons-nous ! Et ses pauvres mains sèches se promenaient sur les petits drapeaux dont elle ignorait le puissant symbole.

Quand tout fut fini, Marthe dit simplement à Louison :

—Merci !

Mais dans ce mot-là, il y avait le don complet d'une vie.

* * *

Depuis trois mois les petits élèves de Marthe connaissaient les trois couleurs ; la jeune institutrice revivait ses belles heures d'amour assise sur son rocher, un soir d'automne que la mer déchaînée hurlait abominablement. Cette rage angoissait la pauvre enfant ; Louison était en mer, les barques rentraient et la sienne ne revenait pas. Sur la grève tourmentée par les vagues maudissantes, le défilé des mères, des femmes et des fiancées diminuait... Les hommes étaient revenus, et l'on s'en retournait vers le logis, heureux après les heures d'inexprimable crainte.

Bientôt Marthe resta seule sur la rive désolée. Elle jeta à la mer ses plus suppliants appels, elle cria dans la nuit le nom du bien-aimé, mais l'écho ironique seul répondit. Elle pleura, la voix hurlante de la mer couvrait ses sanglots; affaissée, meurtrie, Marthe répétait: non, non, mon Dieu, pas cela... non... non... Louison! Et sa tête frappait la roche, moins barbare que la mer engloutisseuse de tant de rêves.

Soudain, près de la fiancée, on marcha. Marthe eut un grand cri: Louison!

C'était la mère, la pauvre vieille, enveloppée dans son châle de veuve, qui venait sur la rive demander son fils à la Mauvaise. Son fils, son seul amour! Mais la Marâtre n'écoute pas plus la prière des mères que la supplication des fiancées...

Enlacées, les deux désolées confondirent leur douleurs.

La nouvelle de la disparition du beau Louison courut le village; on descendit à la grève, on consola les deux femmes.

—Espérez donc, dit un gâs solide, je vais aller vous le qu'ri, moé, vot' Louison. Ca t'y du bon sens de voir des créatures pleurer de même...

Et le bon garçon s'embarqua avec deux camarades aussi braves que lui. Longtemps on les attendit sur la grève où tous les gens du village étaient rassemblés. Les jeunes filles qui avaient, hier encore, jalousé Marthe, pleuraient maintenant avec elle.

On entendit enfin, vers la minuit, un battement de rames; les hommes élevèrent leurs lanternes, et l'on vit distinctement la petite barque se débattant contre le flot enragé. Ils abordent enfin, tristes et pâles, les trois généreux pê-

cheurs. Ah! la pêche a été terrible! Une vague moins insensible que les autres leur a rendu le corps du beau Louison.

—Avertissez la mère et Marthe, du malheur, — souffle l'un des marins à l'oreille de l'homme qui aidait à l'abordage.

Mais un grand cri fit trembler toute l'assistance:

—Louison, Louison!

C'est la pauvre petite amoureuse qui a tout compris.

—Donnez-le moi, donnez-le moi, sanglota-t-elle.

Lorsqu'on coucha le mort sur la grève, elle dit à la mère:

—Prenez sa tête sur vos genoux!

La pauvre vieille, comme autrefois la Vierge, reçoit sur son sein le fils, dernière tendresse. Elle ne dit rien, affolée par cette douleur qui broie tout ce qu'elle avait d'amour, mais doucement elle caresse la tête restée belle de l'enfant chéri.

Marthe, autour du bras de l'aimé reconnaît le drapeau soigneusement enroulé. Le dernier adieu du pauvre parti!

"Et je n'aurai pas d'autre linceul!" répète Marthe qui se souvient de la prophétie des fiançailles.

Alors sa douleur éclate si horrible que tous pleurent autour d'elle. On l'arrache du cadavre, par pitié pour la pauvre mère qui souffre tant. Et lorsque le corps de Louison s'en va, Marthe prend sa place sur les genoux de la mère, et montrant l'eau:

—Allons, nous aussi, trouver la Mauvaise, puisqu'il ne nous reste plus rien!

—Il nous reste Dieu, ma fille, prononce gravement l'humble femme, en regardant le Ciel.....

.....

Louison dort à jamais dans le tricolore.

* * *

Soeur Louise était adorée au pensionnat. Lorsqu'elle rentrait à l'étude, toutes les élèves guettaient son sourire, puis lorsque le regard de la belle religieuse avait passé sur toutes, chacune se remettait à l'ouvrage, contente d'étudier. Les plus paresseuses ne résistaient pas à ce stimulant-là. A la récréation, sa présence était une fête. On s'amusait mieux quand soeur Louise, du haut de sa grande chaise, dirigeait les jeux. Pourtant elle n'était pas gaie cette femme, sa bouche avait le pli mélancolique des grandes souffrances, et il planait toujours une ombre douloureuse dans les yeux gris de la chère sainte.

Les grandes élèves s'étonnaient toujours de voir cette belle figure sous la cornette, et plus d'une fois on avait dit:

—Comment se fait-il, mère, que vous soyiez religieuse?

—Mais parce que le bon Dieu l'a voulu, répondait-elle simplement.

—C'est égal, protestait-on, vous n'étiez pas *faite pour faire* une soeur!

Alors soeur Louise ne souriait plus. La crainte de la chagriner nous faisait taire. Mais toutes nous pensions que la douce religieuse avait eu une grosse peine de coeur. C'est étonnant comme les fillettes ont la prescience de l'amour. Avant d'aimer, elle donnent leur tendresse à celles qui ont aimé, qui ont souffert d'amour.

C'était cette mystérieuse attirance qui donnait à cette maîtresse un charme particulier qui opérait merveilleusement sur les petites pensionnaires de mon couvent.

A côté du pensionnat, dans une aile de la bâtisse, il y avait un hospice où nombre de vieilles femmes étaient réunies. Parmi celles-là, soeur Louise avait une amie, une chère invalide dont l'esprit s'assombrissait depuis quelque temps. Quelques curieuses, à deux ou trois reprises, ayant suivi soeur Louise à l'hospice, avaient entendu la vieille lui demander :

—Dites donc, Marthe, pourquoi avez-vous enseveli Louison dans ce grand drapeau à trois couleurs ?

Pour toute réponse, la belle religieuse tendait sa croix à baiser à la pauvre infirme qui se mettait alors à sourire.

Plus tard, une élève venue de là-bas nous raconta toute la triste histoire.

Ce souvenir me revient toutes les fois que je regarde les trois couleurs que j'ai aimées d'abord par le coeur de soeur Louise ; voilà pourquoi je les aime si bien !

Ma petite religieuse est morte, encore toute jeune et belle. Dans son cercueil de bois brut, elle souriait vraiment, le pli triste était effacé : Soeur Louise ne souffrait plus.

Le Dieu d'amour a dû réunir Marthe et Louison au paradis !

EMILE NELLIGAN

Le volume (1) tant attendu vient de m'arriver avec l'image du cher poète qui s'est assoupi parmi toutes les fleurs que, jardinier d'amour, il avait tendrement fait éclore. Elle est fine, douce et gracieuse l'oeuvre d'Emile Nelligan, parfumée des senteurs du pays des roses où son âme s'en allait errer, heureuse de se débarrasser des vaines entraves terrestres pour monter là, où tout, mélancoliquement, sourit. Il en revenait l'esprit plein de merveilles, et c'est alors qu'il écrivait de ces délicates choses pénétrantes, inspirées par ces génies que les poètes vénèrent et que les profanes ignorent. Emile Nelligan avait le feu sacré, il était né poète, et il en est mort. Le souffle le plus ardemment poétique anime toutes les piécettes, où de fines perles sont enchassées dans des ciselures merveilleuses. On pourrait reprocher à notre poète de grandes inégalités, très expliquables d'ailleurs, lorsque l'on sait l'âge de l'auteur qui fêtait ses 18 printemps en se grisant de rimes ! Si jeune, il était triste comme s'il avait eu le pressentiment du lourd sommeil qui guettait son talent.

Voyez certains vers du *Vaisseau d'or* et de *Devant mon berceau,* si ce ne sont pas les cris d'une âme qui se noie. Pauvre Emile Nelligan ! il n'avait pas encore vingt ans lorsque la vie se ferma pour lui, impitoyable et méchante ; elle lui laissa l'existence et se sauva après avoir volé le plus clair du bien de ce petit poète confiant dans le succès, et qui ne saura peut-être jamais que des mains pieuses, celles de la mère et des amis, ont ramassé le trésor dont la gerbe s'épanouit maintenant à tous les yeux. Personne ne

(1) 1903.

lira l'oeuvre d'Emile Nelligan sans subir le charme de tous ces chants modulés, semble-t-il, à mi-voix, sous des cieux qui enchantent, dans la poésie des beaux soirs de lune.

Voici comment Louis Dantin, dans la préface de "Emile Nelligan et son oeuvre", après avoir tracé le portrait du poète, esquisse la physionomie de son oeuvre:

"Et d'abord quelle idée l'inspire et la domine? Quelle "philosophie s'en dégage? Y a-t-il dans ces deux ou trois "mille vers de thèmes et d'allures si variés, un but poursuivi, "une pensée maîtresse, une théorie quelconque sur l'âme, sur "la vie, sur la société, sur l'art? Personne n'eut été plus em-"barrassé de le dire que Nelligan lui-même. En fait, l'art "n'eut jamais pour lui aucun dessous: il fit de la poésie "comme le rossignol fait des trilles, sans y entendre plus de "malice. Et comme la poésie est un peu partout, il y a dans "cette poésie un peu de tout. Il y a de la foi et du doute, de "l'adoration et du blasphème, de l'amour et de la révolte, de "la pitié et du mépris. C'est une mosaïque d'idées dont la "marqueterie bizarre admet tous les contrastes, un réseau "qui s'emmêle en labyrinthe, un corps chimique dont les "atômes, violemment appariés, se heurtent et s'excluent.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

"Bien malin qui tirera de là une doctrine et qui fera un "bloc de cette poussière d'idées. Mais aussi comme l'idée "importe peu quand la fantaisie s'envole avec cette subtilité, "cette grâce et ce rythme en aussi délicates sonorités. Nous "avons ici, c'est clair, de la musique pure: c'est comme la "transcription en notes prosodiques d'une romance sans pa-"roles de Mendelssohn et tout notre poète est là. Cette

"lacune énorme, l'absence d'idées, devient chez lui presque "du génie. L'idée absente laisse toute la place aux effluves "du sentiment et aux richesses de la ciselure. Si l'oeuvre "d'art n'est pas un bas-relief où l'histoire se grave en traits "définis et fermes, c'est un camée où Benvenuto, de la fine "pointe du stylet trace un enroulement de chimères."

Le préfacier déplore, tout comme nous le regrettons, qu'Emile Nelligan n'ait pas donné à son oeuvre un cachet canadien, et il écrit les jolies lignes suivantes: "Après tout, "nous ne décrirons pas l'Orient, mieux que Loti; ni l'Inde "mieux que Leconte de Lisle; mais nous pouvons enchâsser "dans des vers flambant neuf, le frisson de nos glaces, le "calme de nos lacs immenses, la gaieté blanche de nos "foyers; et l'absence même de prédécesseurs et de modèles, "nous forcera d'être nous-mêmes. Et l'âme canadienne tout "en étant moins compliquée que d'autres, n'a-t-elle pas aussi "ses mystères, ses amours, ses mélancolies, ses désespérances? Je ne prêche pas ici le patriotisme; je parle au point "de vue purement littéraire, et je crois qu'en négligeant les "sources d'inspiration nationale, nos auteurs se ferment le "chemin de l'originalité vraie et complète".

Le coeur vieillit plus vite que l'esprit, et celui d'Emile Nelligan a modulé sa chanson suivant les modes divers reçus des maîtres. Plus tard sa pensée se serait personnalisée. Il aurait regardé au-delà de ses livres, et nul doute que cet artiste eût été séduit par la grandeur de la nature canadienne. Il aurait été remué par nos souvenirs épiques, et il avait bien la voix qui chante la vraie beauté et qui immortalise les héros! Mais le silence s'est fait avant que le poète ait eu le temps de sortir de sa chambrette d'étudiant et d'interroger les étendues splendides qui l'auraient inspiré. Il n'a-

vait pas vu son pays et n'avait pas eu le temps de connaître les siens, mais le jour où il aurait étudié l'âme même de sa race, Emile Nelligan serait devenu peut-être le barde canadien.

M. Louis Dantin, un écrivain brillant, a admirablement analysé Nelligan et son oeuvre dans sa remarquable étude dont chaque phrase mérite d'être lue, pour la pensée qu'elle exprime et pour le charme qui s'en dégage.

Il consacre au succès de l'oeuvre d'Emile Nelligan tout son talent et toute son amitié. C'est lui, aidé de quelques amis, qui a retracé l'oeuvre éparse du jeune poète, et l'a réunie en un volume qui fixe à jamais la figure de cet artiste dans notre littérature. Charles Gill, que sa haute valeur place au premier rang de la phalange de nos jeunes écrivains, est aussi l'un des fidèles qui ont le plus vaillamment contribué à la reconstitution de l'oeuvre du pauvre amant des vers que la poésie a trop bercé....

Il me fait plaisir de noter en passant la délicatesse de ces amitiés qui sont venues offrir à la mère triste de ressusciter d'inoubliable façon la pensée du pauvre cher absent. Ces dévouements-là sont rares; sachons leur rendre hommage.

* * *

L'oeuvre d'Emile Nelligan se divise ainsi: *L'âme du poète, Le Jardin de l'Enfance, Amours d'Elite, Les Pieds sur les Chenêts, Virgiliennes, Eaux-fortes funéraires, Petite Chapelle, Pastels et Porcelaines, Vêpres Tragiques, Tristia.* Cette dernière partie se termine par *La Romance du vin* qui est bien l'une des plus belles pièces du petit poète. Les deux derniers vers nous meurent dans la gorge comme le sanglot qu'il craignait de crier:

Je suis si gai, si gai dans mon rire sonore,
Oh! si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots!

Ces deux vers-là résument, à mon sens, toute l'oeuvre, car c'est un lourd sanglot qui gémit toujours, même dans la gaieté folle des rimes. On sent que le poète avait au coeur la peine qui jamais ne se lasse de torturer. De quoi souffrait-il ce tout jeune homme? Il souffrait tout simplement de ses rêves, de sa pensée trop lourde peut-être pour son coeur; il souffrait de l'idéal non atteint, de l'irréalisation de rêves trop beaux; il souffrait de vivre une vie banale, et certains contacts faisaient frémir en lui toutes les répulsions. Il aimait le beau et le sublime, et il n'aimait que cela; Le laid et le vulgaire soulevaient en son âme des rancoeurs implacables. Je me rappelle qu'un jour, il disait ses ennuis sur un ton désolé. Il était à l'heure où la vie pratique s'imposait, on lui avait trouvé une place de teneur de livres quelque part, il frémissait rien qu'à cette pensée de passer des jours monotones à aligner des chiffres:

—Là, jamais! je ne pourrais pas, — affirmait-il avec énergie, — jamais, jamais, je vous le dis! Songez donc, passer toutes mes heures avec ces livres bêtes, j'aimerais mieux mourir tout de suite...

J'essayai de le consoler:

—Que voulez-vous, mon ami, il faut bien *gagner* sa vie.

—O ma vie, je veux bien la *gagner*, mais pas comme ça!

Il aurait voulu, le cher poète, vivre de son talent, de son talent seul, il aurait désiré tout le jour, comme le rossignol, chanter. Mais, hélas! sous notre ciel, si la pâture est

donnée aux enfants des oiseaux, elle est refusée aux petits des humains quand ces petits-là n'ont pour la payer que la chanson de leur âme, cette chanson qui dit :

Oh ! la fatalité d'être une âme candide
En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,
D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers
Que jamais ne souilla la volupté sordide !
D'avoir l'âme pareille à de la mousseline
Que manie une soeur novice de couvent,
Ou comme un luth empli des musiques du vent
Qui chante et qui frémit le soir sur la colline !
D'avoir une âme douce et mystiquement tendre
Et cependant, toujours de tous les maux souffrir
Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre.

La mousseline de l'âme douce et mystiquement tendre s'est déchirée brutalement, et aujourd'hui le poète immobilisé contemple l'horizon muet en murmurant peut-être dans sa folie poétique :

Vous êtes morte tristement
Ma muse des choses dorées,
Et c'est de vous qu'est mon tourment.

Si Emile Nelligan fut né plus tard, dans un siècle plus vieux, il eût réalisé son rêve sans faire sourire les *gens pratiques,* car elle viendra aussi chez nous l'époque où les vers ne seront plus dédaignés comme une inutile marchandise. Seulement notre poète est venu au monde trop tôt, et il s'en est retourné bien vite, là où il ne souffre plus.

Emile Nelligan a écrit pour sa mère des choses charmantes, lisez plutôt combien il sait l'aimer :

Quelquefois, sur ma tête elle met ses mains pures
Blanches, ainsi que des frissons blancs de guipure.
Elle me baise au front, me parle tendrement,
D'une voix au son d'or mélancoliquement.
Elle a les yeux couleur de ma vague chimère,
O toute poésie, ô toute extase, ô Mère !
A l'autel de ses pieds, je l'honore en pleurant,
Je suis toujours petit pour elle, quoique grand.

Plus loin il chante le berceau de sa muse :

De mon berceau d'enfant, j'ai fait l'autre berceau
Où ma muse s'endort dans des trilles d'oiseaux,
Ma muse en robe blanche, ô ma toute maîtresse !
Oyez nos baisers d'or aux grands soirs familiers
Mais chut ! j'entends déjà la mégère Détresse
A notre seuil faisant craquer ses noirs souliers.

Toujours ce pressentiment de la *fin* qui le hante et lui fait mal.

Il est mort disions-nous, parce que la nuit s'est faite en son âme, mais la lumière peut renaître et de sous la cendre chaude jaillira peut-être encore une flamme généreuse et puissante.

Il fait bon d'espérer encore en un tel talent.

LUCIOLE

—Vous savez, mes bons, toutes ces beautés de village ne sont pas farouches, et nos brillants uniformes feront florès de jolis coeurs !

—Tais-toi donc, Landriol, ne vois-tu pas Ducharme qui fronce les sourcils ?

—Oh ! si, si, je le vois très bien, mais notre Caton perdra de sa sagesse en excursionnant un peu dans les alentours boisés du camp, là, où les oiseaux chantent divinement, fit-il en enflant comiquement la voix, où les fleurs se pâment d'aise, là où l'on entend tous les murmures, où vibre enfin toute une humanité heureuse, où...

—Tu es insupportable, Landrol, avec ton lyrisme frisant sans cesse le commérage, et je gage que dans cinq secondes tu auras dit du mal d'une femme.

—Tu ne perdras pas ta gageure, car je vais médire incontinent d'une petite frimousse de femme que l'on appelle, de par le bourg, *La Luciole,* sans doute à cause de ses yeux éclairant d'une lumière si intense qu'il semble qu'on ait fondu ces prunelles-là dans des atômes de soleil...

—O poésie ! murmura un lieutenant, en s'allongeant sur l'herbe tendre.

—Oui, poésie en effet, reprend Landriol lancé, que cette petite créature portant dans son regard un brasier ardent qui consumerait tous nos coeurs réunis...

—Ainsi, tu l'aimes ? questionna un officier curieux.

—Peut-on aimer l'ignoré, le problématique, le mystérieux ? La Luciole m'est tout cela ; je ne comprends pas la pensée qui se tait au coin de sa minuscule bouche, et je ne

devine pas le sphinx qui se dérobe avec un sourire, un de ces sourires qui vous brûlent tout l'être.

—Et son nom?

—Ne le dis pas, Landriol, invoqua Ducharme chevaleresque.

—Pour qu'on me la vole, merci bien, fit l'officier rieur. Cherchez... et vous ne trouverez pas!

—Et dire que le *camp* va finir, et que l'on ne saura pas. C'est vexant tout de même, objecte un imberbe qui a la rage de se faire passer pour un Don Juan.

—Tais-toi donc, ami, fit Ducharme, en tapant sur l'épaule du petit soldat, et va-t-en dormir et rêver à la belle qui t'attend...

—Pas au pays breton, pour sûr, souffle le blond soldat.

—Au village canadien.

—J'aime mieux ça!

.....

.....

A petits pas, Ducharme s'en va, la cigarette entre les dents, il rêve à d'imprécises choses, trouvant l'air très bon; il est heureux de fouler l'herbe odorante et de respirer la nature par tout son être.

Oh! qu'il fait bon de vivre sous la douceur d'argent de la lune qui monte indolente et belle...

Là-bas, l'eau l'appelle en chantant, langoureuse, et à pas charmés il la rejoint, voulant comprendre l'âpre sensation des galets noyés dans l'étreinte vigoureuse de la mer. Et il dégringole les rochers dans sa hâte de rejoindre l'eau et d'avoir avec elle un de ces colloques heureux qui dévoilent d'inconnues poésies...

Et la mer l'appelle, l'appelle, pour un rêve!

Le jeune officier foule les granits en cherchant les ombres immenses ; il va donc, et sous sa botte rude les petites eaux éparses parmi les pierres frémissent, et il va, comme dans un songe, devant des féeries imprécises, rêvant des âmes qui s'éprennent subitement et des coeurs qui se donnent fatalement... rêvant du bonheur voulu par Landriol, du bonheur réalisé purement sous les regards de Madame la Lune.

Las, il s'ensevelit dans une anfractuosité profonde comme l'immensité de son rêve, et il s'abandonne à la fiévreuse ardeur d'une nuit ensorcelée.

Auprès de lui un soupir s'éleva frêle et timide comme un espoir candide. Et la mer discrète roula plus silencieuse pour que le soldat entendit mieux le rythme doux et pieux de ce souffle confiant.

Là, tout près, une petite femme s'était endormie purement.

Et le jeune homme admirait cette gracieuse chose humaine tombée dans sa nuit, enchantant la rive.

Il ne bougea pas, subjugué par cette fragilité chaste.

Elle ouvrit bientôt les yeux, appelée par la voix secrète qui réveille les âmes, et dans ses yeux dorés la lune s'en vint rire, conquise par les prunelles de flamme.

Le coeur de l'officier fut tout éclairé par cette lumière douce.

La jeune fille se releva sans confusion ni honte, elle ramassa d'un geste lent un large chapeau de paille, puis toute droite, elle regarda la mer comme si elle voulait s'emplir l'âme de tout cet infini limpide.

Là-bas, de l'autre côté, les rives sombres semblaient des monstres noirs accroupis pour le sommeil, et parmi ces

géantes étendues, de temps à autre une lumière scintillait en jouant à cache-cache.

L'officier ne voyait rien que les yeux luisants de l'exquise créature, yeux qui brillaient dans la nuit, plus lumineux que les étoiles!

Elle s'en alla, sautant de rocher en rocher avec l'agilité d'une enfant de la grève, inconsciente du trouble qu'elle venait de jeter dans une âme.

Avant de disparaître elle se retourna vers l'officier immobile, et en adieu, elle lui lança un regard qui entra en lui comme deux flèches enflammées.

Le capitaine fit le salut militaire à l'apparition exquise, puis dans le soir devenu plus sombre il s'abima, le coeur pris, tandis que ses lèvres bruissaient les syllabes très douces de "Luciole"!

La nuit était pure, la mer souriait, et la belle avait des yeux éclairants... Le capitaine pouvait-il ne pas aimer?

* * *

Deux femmes matinales baignaient leurs pieds dans la rivière.

—Ainsi vous dites que la Luciole est bien mal?

—Je crois bien qu'elle est malade, la pauvre petite créature, et si malade aussi qu'elle en réchappera pas cette fois...

—Seigneur Dieu, que c'est donc de valeur! Une si fine demoiselle, si bonne, pas fière au pauvre monde. Pour sûr qu'elle l'a gagné son paradis celle-là... Mais comment que ça se fait donc, moi qui l'ai vue hier soir encore, elle descendait justement à la grève, puis elle m'a saluée gentiment au passage...

—Elle s'est endormie sur la grève, et le serein l'a mordue, le traître! Sa consomption a été aggravée, vous comprenez bien. Son père, en venant chercher maman, à une heure cette nuit, pleurait comme un fou en disant qu'elle était finie. Il paraît qu'elle a les poumons étranglés!

—Pauvre demoiselle!

—Et le père donc!

—Lui qui n'avait que cette fille-là! Jour de ma vie, il pleure à fendre l'âme... Un si bon monsieur...

—Dites ce que vous voudrez Madame Marie, ceux qui restent sont bien plus à plaindre que ceux qui partent.

La cloche de l'église sonnait l'heure de la messe, et les femmes se dirent:

—Allons prier pour la bonne demoiselle Luciole.

Meurtri par son rêve agonisant, le capitaine Ducharme suivit les deux femmes à la messe, et naïvement, il dit au bon Dieu:

"Mon Dieu, ne la faites pas mourir, je l'aimerai tant!"

* * *

Le soir même, le bon Dieu l'avait fait mourir.

Les officiers voulurent revoir la jeune morte qui avait les yeux faits de morceaux de soleil, les beaux yeux éteints, hélas!

Ils trouvèrent leur camarade Ducharme agenouillé près du lit de la petite défunte, et si triste que pas un n'osa lui parler.

Le lieutenant Landriol avait le coeur ému, et un remords très vif lui venait de ses paroles un peu osées de la veille: une telle pureté émanait de cette blancheur dans laquelle la Vierge dormait!

* * *

Tous les feux étaient éteints, on dormait sous les tentes, et le voisin du capitaine entendit un gros soupir, un sanglot, puis ce fut tout.

"Comme il l'aimait!" pensa-t-il.

* * *

Le lendemain, on se disait, *au camp,* que le capitaine Ducharme ne se consolerait jamais de cet amour détruit, tandis que curieusement on interrogeait:

—Où donc l'a-t-il connue, aimée?

Et personne ne sut jamais en quelle douceur cette tendresse s'était éclose, mais on la comprit très puissante puisque le capitaine disait souvent:

—Je n'ai rencontré mon *idéal* qu'une fois, et j'ai peur de ne plus le retrouver.

FIN DE JOUR

Je rentre d'une longue promenade, j'ai respiré le printemps à pleins poumons, j'ai vu la joie des grands et des petits cueillant, au hasard des vitrines mirifiques, de merveilleux oeufs de Pâques, j'ai vu tant de visages heureux me sourire, j'ai tant pensé à la joie des mignons que mes modestes emplettes rendraient heureux, j'ai savouré intensément le plaisir qu'éprouverait ma petite aimée d'une délicieuse trouvaille faite au fond d'un nid pascal ; et je rentre, très heureuse du bonheur de la nature en fête et de l'humanité en liesse. Pâques joyeuses, Pâques fleuries, votre venue fait la vie toute jolie, toute vibrante, et les coeurs des humbles, comme les coeurs des puissants, vous bénissent et vous aiment.

Mon petit *vivoir* déborde de cartons roses, bleus, blancs ; il parfume toutes les effluves printanières ; dans un coin s'entassent les *postales* d'amies ; ceux qui m'aiment sont venus avec le printemps, laisser leur bonjour affectueux... et je trouve bon, infiniment, toute cette affection ; et ma pensée très tendre enveloppe, dans une infinie gratitude, toutes ces amitiés très chères et très vives. Merci, joli printemps, qui me vaut cette manifestation de sensibilité et de bonté !

Douillettement, je m'installe, pour mieux penser à toutes ces gâteries charmantes. Un léger toc-toc m'éveille en plein rêve, et Claudine entre de son pas léger, son pas qui glisse. Claudine est une petite amie de vingt ans, jolie à croquer, futée comme pas une, maligne comme un.·. disons un petit singe qui a beaucoup d'esprit, et capricieuse ! Clau-

dine a des défauts qu'elle reconnaît d'ailleurs, qu'elle réclame presque, tant elle a la fierté de son *moi,* mais telle qu'elle j'aime Claudinette parce qu'elle est jeune et enthousiaste, parce qu'elle est bonne et sincère, parce que, si elle est capable d'une folie, elle peut aussi s'élever jusqu'au sublime. En tout cas Claudine me plaît absolument, et jusque dans ses défauts, ses emportements, je lui découvre une qualité, une grâce, et je lui pardonnerais tout... si ce n'est d'aimer un bellâtre. Et sans que je puisse me l'expliquer, Claudine, ma belle et fière et intelligente petite amie, est éperdument éprise d'un imbécile. Et le pis est, c'est à ne pas y croire, elle se rend exactement compte de l'intelligence, — à un degré négatif, — et de la prétention, — à un degré absolu, — du *type.* Mais cela n'empêche qu'elle l'aime! C'est idiot, mais c'est comme ça. Pourvu que sa bêtise l'empêche d'apprécier les rares qualités de ma petite amie, souhaitai-je tous les jours, avec une belle ardeur.

Et Claudine, après avoir fait toc-toc, s'effondre dans un fauteuil, et se met à pleurer sans plus de cérémonie. Je la regarde, abasourdie, devinant bien la cause de ce désespoir, et ne trouvant pas un mot pour l'atténuer, le consoler. En dedans une voix chante: Alleluia! Alleluia!

Claudine pleure à attendrir les roches et je pense, inflexible: Vaut mieux pleurer aujourd'hui, que plus tard, et toujours.

—Ma grande amie, si vous saviez comme je souffre fit-elle.

Je ne trouve rien, rien à répondre, et rien encore tandis qu'elle sanglote:

—Plaise à Dieu que votre mignonne ne souffre jamais ce que j'endure!

J'ai un grand geste, et de mes deux mains jointes je conjure l'horrifiante perspective.

—Petite Claudine, taisez-vous de grâce, et ne pleurez plus. Surtout ne m'en voulez pas de sourire à votre détresse, car je suis contente qu'il s'en aille loin de vous cet être vulgaire et inintelligent, indigne de votre délicatesse et de votre intellectualité. J'ai tant redouté votre union avec un homme qui vous aurait été trop inférieur pour ne pas vous causer un jour les déceptions les plus déprimantes, celles qui, non seulement tuent l'amour, mais l'empoisonnent...

Claudine me regarde avec des yeux que je ne lui connaissais pas, et se relevant, fâchée, rageuse, elle lance: "Vous non plus, pas même vous, ne me comprenez! Il est inutile que vous en disiez davantage, je m'en vais et je ne vous ennuierai plus jamais du spectacle d'une douleur que vous ne voulez pas comprendre."

Cette petite que j'aime comme une soeurette, cette enfant fine, droite, vaillante, cette jeune fille gracieuse et belle me quite, sans comprendre que la raison seule parle par ma voix. Peut-être plus jamais je ne retrouverai l'enthousiasme de cette affection rafraîchissante et douce que me donnait Claudine, et dans la fin du jour qui se meurt, sans déploiement d'ors et de clartés, je me sens lasse de toute la détesse dont sanglote la fine petite créature de lumière et de beauté qui a nom Claudine.

Et je pleurerais peut-être à mon tour, si deux bras caressants n'encerclaient mon cou, tandis qu'une voix chérie

murmure: "le petit Jésus de Pâques va tantôt venir, petite mère; les cloches chantent, écoute la belle chanson qu'elles ont apprise, les cloches de *Saint-Jacques,* pendant leur grand voyage"

Je ne vois plus rien au-delà du sourire de l'enfant extasiée qui écoute sonner Matines.

LE PETIT MOUCHOIR

—Tu te maries Philippe?

—Qui t'a dit?

Elle le regarda, très franche:

—Tout le monde.

—Comment tout le monde? Est-ce que, par hasard, mes affaires intimes feraient le sujet de tous les potins? Et d'ailleurs que t'importe mon mariage, petite cousine? Est-ce que vraiment tu ferais à ton cousin l'honneur de t'occuper de son avenir, alors tu aurais bien changé depuis cinq mois.

Il s'arrêta pour la regarder, et comme distraite, elle semblait à peine l'entendre, il reprit, blessé:

—D'ailleurs, dans le moment, pourrais-tu même te souvenir de ta question? Non, n'est-ce pas; tu m'as demandé cela, comme tu aurais fait pour le premier venu, mais au fond tu te soucies de cet événement tout aussi bien que de l'an quarante. Un cousin mais qu'est-ce que c'est que cela? Quand la fillette est capricieuse, elle l'emploie tyranniquement à la servir, et lui n'ose refuser, imbu du respect que l'on doit à la femme, et ne pouvant se prévaloir, auprès de la cousine, du sans-gêne que l'on emploie avec les soeurs trop exigeantes, il se met bêtement aux petits soins avec ce joli monstre qui lui mange le coeur. Il rage positivement, mais il ne dit rien quand Mademoiselle le charge de doux messages pour quelque godelureau de ses amis; il consent même à lui présenter des rivaux; il les amène à ses pieds, là, oui à ses pieds, enchaînés avec les éloges qu'il a faits d'elle. Et puis, il surveille le fluide magnétique des beaux grands yeux; il le voit opérer son splendide effet. De ce jour, il

devient confident; des deux côtés on lui souffle des secrets qui le font passer du ciel en enfer, et vice versa, avec une rapidité foudroyante. Il exulte quand la cousine a trouvé l'amoureux déplorablement stupide, il agonise de chagrin quand elle lui narre les propos tendres... de cet imbécile. Car tu sais, ma chère, que nos plus spirituels amis deviennent de francs idiots lorsqu'ils se mettent sur la route où passe notre idole. J'ai dit *idole,* car vois-tu, ces extravagantes créatures, nés *cousins,* ont parfois la manie ultra-ridicule d'aimer une cousinette qui rit à leur barbe de la plus ravissante façon, et profite de la grande passion des pauvres hères pour les instituer fournisseurs d'amoureux... Situation charmante, en vérité, que j'ai consciencieusement remplie depuis quatre ans, en recevant, pour tout salaire, un *bec* du jour de l'an.

Noémi releva sa tête blonde, ses yeux bleus flambaient la joie, Philippe en reçut comme un éblouissement, mais les paupières vite se baissèrent, et l'obscurité se fit de nouveau. Elle questionna d'un accent légèrement moqueur:

—Vraiment, Philippe, tu m'as aimée autrement qu'en cousin?

—Autrement qu'en cousin! Ah, les voilà bien les femmes! On les adore secrètement, silencieusement, heureux de leur donner un dévouement d'esclave; elles acceptent tout avec leur sourire de sphinx, faisant mine de croire à de l'amitié quand elles savent bien que nous mourons d'amour pour elles. Et le jour où nous ouvrons un peu notre coeur, elles nous lancent ironiquement: "autrement qu'en cousin!" Eh bien oui, autrement qu'en cousin je t'ai aimée. J'avais rêvé de t'amener là-bas dans cette maison où si souvent j'ai

pleuré... pour toi. C'est bête, un homme qui pleure, pas vrai?... Veux-tu me permettre de fumer une cigarette?

Noémi déposa vivement sur la petite table le tricot qu'elle tourmentait depuis le début de l'entretien, et tendit à son cousin le cendrier et les allumettes.

—La fumée ne t'ennuie pas?

—Voyons, pourquoi toutes ces cérémonies avec moi, Philippe, ne suis-je pas habituée à ta cigarette?

—Et à celle de Jacques! répliqua-t-il brusquement.

Noémi, qui s'était rassise dans le grand fauteuil, appuya son front éclairé d'or pâle sur sa petite main blanche, ses yeux pensifs envoyèrent un muet reproche au cousin.

—Pardon, marmotta-t-il, de t'ennuyer encore avec ce Jacques, mais il m'a tant fatigué jadis... J'ai si bien cru que tu l'aimais...

—Tu te trompais, voilà tout, répliqua doucement la blonde jeune fille.

—Et Robert? et tous les autres? erreur aussi je suppose?

—Erreur, répondit-elle lentement.

—Ainsi tu n'as jamais aimé?

—Si, beaucoup.

—Quelqu'idéal inconnu, alors?

Elle haussa ses fines épaules.

—Quelque beau chevalier en qui tu aurais reconnu le héros d'un fameux roman? Oui, les femmes vous êtes toutes ainsi, vous revêtez un être quelconque, — parfois le plus grossier, — de toutes les qualités connues, vous vous mettez à l'aimer après l'avoir follement poétisé. Ris de moi si tu veux, Noémi, mais aujourd'hui que je ne t'aime plus, — de cela je suis bien certain, — j'éprouve le besoin de te dire

combien je t'ai aimée jadis. Cela me paye toutes mes rages silencieuses.

—D'ailleurs, nous étions cousins, insinua la jeune fille dont le regard se faisait très vague, comme pour voiler la pensée qui dormait dans son coeur. Sa main, comme par distraction, se porta vers la lampe posée tout près, la flamme se baissa, et dans le salon plana une demi ombre rêveuse.

—J'ai mal à la tête, expliqua Noémi, en mettant son mignon visage tout-à-fait dans l'obscurité.

—Alors je m'en vais?

—Non pas, non pas. Père sera ici dans quelques minutes, il désire te voir, je le sais.

—Alors j'attends, quitte à charger d'ennui ton joli front. Tu dormiras mieux ensuite, cousine. Cousine? Mais tu l'es bien peu, tu sais, nos pères étaient petits cousins, notre cousinage a été conservé grâce à nos noms identiques.

—Le regrettes-tu?

—Oh! non, malgré que cela m'ait fait terriblement souffrir...

—Cela va passer maintenant, et tu seras bien heureux. Je voulais te dire Philippe, combien je te souhaitais du bonheur...

Il se leva vivement, et très brusque:

—Je te remercie, mais je ne veux pas de tes souhaits.

—Philippe!

Avant qu'il eut répondu à cette exclamation navrée, la porte s'était ouverte, donnant passage au père.

—Bonsoir mes enfants, vous avez passé une bonne soirée? Mais qu'as-tu donc fillette?

Il avait pris, entre ses mains robustes, la tête de son enfant, et considérait la jeune figure toute pâlie et marbrée de rouge près des yeux.

—Est-ce que?... Il regardait Philippe, puis sa fille qui lui souriait.

—Tiens, nous allons te laisser seule, j'emmène Philippe dans mon cabinet afin de discuter une grande affaire avec lui, et nous te rejoindrons tantôt.

* * *

—Philippe, j'ai peur pour Noémi...

—Peur? pourquoi donc?

—Pour sa vie. Tu ne vois donc pas qu'elle dépérit tous les jours; elle ne mange pas, elle dort à peine, et son rire, jusqu'à son rire frais qui a parfois des notes cassées. Mais je ne veux pas la perdre ma petite; je ne veux pas me dessaisir de mon unique trésor! s'exclama le père désespéré.

Philippe était aussi pâle que lui.

—Savez-vous de quoi elle souffre?

—Ecoute, Philippe, j'avais toujours pensé que tu aimais ma petite, et j'étais prêt à te la donner. Il me semblait que Noémi en aurait été heureuse. Oh! ne proteste pas, c'est vrai qu'elle t'a parfois fait enrager avec ses coquetteries. Mais c'était son petit moyen à elle d'attiser le feu. La pauvre mignonne a bien vu son erreur lorsque le mois dernier, une de ses amies lui annonça ton prochain mariage. Elle a été très malade... Je n'ai rien voulu te dire, car j'étais furieux contre toi. Que veux-tu, je ne pouvais admettre que ma chérie ait eu un tort. Mais aujourd'hui que le médecin hausse les épaules, et que je tremble pour ma petite, je viens tout bonnement te prier de me la sauver s'il en est temps encore...

—S'il en est temps! Mais oui, il en est temps, cousin, et combien nous allons être heureux!

—Et ton mariage?

—Mon mariage, ah oui, c'est vrai, mon mariage! Et il se mit à rire.

—Tu ris, cela ne me paraît pas très drôle à moi.

—Fumisterie, cousin, pure fumisterie dont Madame X..., ma prétendue future, a bien voulu se faire la complice. Ce mariage était mon dernier atout. Je voulais savoir si la nouvelle causerait de l'émotion dans le petit coeur de ma jolie et adorée cousine.

—Madame X, la plus exquise des veuves et la plus fine des amies, connaissant mon culte pour Noémi, a monté toute la petite affaire. Est-ce assez diplomate une femme! C'est elle qui m'a envoyé, ce soir, constater l'effet de notre complot.

—Superbe l'effet! applaudit le père qui était aux anges.

—Oui, mais, il y a quelque chose qui m'embarrasse, objecta soudain Philippe. Tantôt exaspéré du calme de Noémi, je lui ai affirmé, d'un beau ton tranquille, que je ne l'aimais plus. Si elle allait ne pas me croire maintenant?

—Ah, tu doutes encore, pauvre aveugle qui, sans moi, passais tout à côté du bonheur sans le ramasser. Il faut donc que je te le mette dans la main. Ah! va, si je n'avais pas vu combien ma mignonne en souffrirait, je t'aurais bel et bien laissé à ton sort. Car enfin, il n'est pas permis lorsque l'on est joli et intelligent garçon, d'ignorer qu'un petit coeur de fillette bat vivement pour nos fières moustaches. Qu'importe ce que tu as rabâché d'impertinences tout à l'heure, froissé stupidement parce que ma mignonne ne te jetait pas un aveu à la face. Mais penses-tu, en bonne vérité,

que ces créatures de délicatesses déchirent ainsi le voile qui couvre pudiquement les doux secrets? Non, ces sensitives pleurent dans le silence, elles implorent le Ciel, espérant que la grâce d'être aimées descendra vers elles, et si tout reste sourd à leurs invocations elles s'inclinent lentement vers la terre dans un immense besoin du sommeil qui tuera la souffrance .. Combien de pauvres fleurs sont ainsi fauchées dans tout leur éclat! Heureusement qu'il se trouve parfois des jardiniers prudents qui sauvent les tendres fleurettes de la mort.

—Quel jardinier d'amour vous faites! C'est égal, je suis si peu habitué au bonheur, qu'en dépit de vos belles paroles je tremble.

—Viens donc ici peureux.

En entrant dans le salon ils perçurent un frou-frou de jupons, la petite amoureuse se sauvait. Mais près de la portière qui venait de retomber, le père aperçut un chiffon blanc. Il le tendit à Philippe.

—Tiens voilà l'aveu que je ramasse pour toi, veinard!

Et sur le pauvre petit mouchoir de dentelle, Philippe mit le baiser des fiançailles pour la jolie blonde qui avait tantôt pleuré, cachant ses yeux dans le chiffonnet blanc.

Le cher messager porteur des larmes d'amour avait dit l'aveu que les lèvres de Noémi ne voulaient pas donner.

Les petits mouchoirs parlent parfois mieux que les petites filles.

* * *

"Petite Noémi, je t'adore, bien vrai, et je n'ai jamais "aimé que tes grands yeux, ta blonde chevelure et ta bouche "fine. Je n'ai jamais rêvé à une autre que toi.

"Ton père me dit d'espérer, ton petit mouchoir me "dit d'aimer. O le bienheureux joli qui est venu, baigné de "ta tendresse, me donner la grande joie! Petite Noémi, "nous rêverons à deux dans la jolie maison que tu connais.

"Voici la réponse au cher petit mouchoir de dentelle, "tombé providentiellement dans le coeur de Cousin."

LE FORT DE CHAMBLY

J'ai vu le vieux fort, fière ruine de l'époque antique où il y avait des héros. J'ai pénétré dans l'enceinte où tant de braves surent mourir, et là, parmi ces vestiges de temps épiques, j'ai trouvé le noble vieillard qui a consacré sa vie à la conservation de cette relique historique qu'est le fort de Chambly.

Un jour la forteresse fut menacée ; on songea à démolir cette construction guerrière que la paix rendait fort inutile ; un gouvernement ultra-prudent voulait économiser cette dépense superflue, comme si ce n'était pas dans les souvenir oubliés sur les routes que le peuple apprend le meilleur de son histoire. Mais il y eut un homme qui se battit pour empêcher cette profanation ; il lutta par des discours et des articles contre un tel attentat, il multiplia les démarches, il fit tant et tant qu'on se rendit à ses raisons, et l'on ne toucha pas au vieux fort que M. Dion s'engageait à garder et à entretenir. Il fit cette promesse, tout simplement, heureux de donner sa vie à un souvenir.

Oui, honneur à l'homme enthousiaste et fier qui sut s'attacher à de vieilles pierres, parce que ces pierres-là étaient de l'histoire. Je suis sûre que pour lui elles ont un langage ; et qui sait, si elles ne lui ont pas raconté les faits ignorés de tous les Français qui moururent là, en défendant leur Nouvelle France. Qui sait, si chaque meurtrière ne lui a pas dit le nombre d'assiégeants qui, par elle, avaient reçu la mort. Le vieux fort ne doit avoir aucun secret pour son sauveur et son gardien...

Nous entrons dans la petite maison qui s'abrite sous le fort, et où grimpe la vigne sur les volets peints de gris ; pe-

tite maison où vit, dans la solitude, avec ses reliques, véritables trésors, le conservateur du fort de Chambly. Il nous en fait les honneurs avec cette grâce affable, ces manières courtoises et si parfaites des gentilshommes d'antan dont le type se perd, hélas! Il est heureux de nous montrer la fleur-de-lys sur champ bleu de ciel qui plane au-dessus de toutes ces choses du passé, les éclairant.

Nous sommes là comme en un musée, d'un regard je veux tous les embrasser ces souvenirs précieux qui nous traduisent l'histoire de si éloquente manière: Dans un coin, des bouquins et des bouquins, à la hâte, M. Dion en feuilleta quelques-uns, afin d'en faire apprécier la valeur et la beauté. J'y trouve un article du *Spectateur* du 25 novembre1813, avec une poésie dédiée au Héros de Chateauguay. Et combien aussi de lignes oubliées qu'il ferait bon de relire, un jour que le modeste savant du fort de Chambly voudrait bien nous ouvrir sa bibliothèque.

—Je reviendrai, je reviendrai! ne cessais-je de dire, tandis que le soleil descendait rapidement et que l'heure du départ s'en venait trop vite. Oui j'y retournerai bientôt vers le vieux fort hospitalier où j'ai trouvé, outre des souvenirs glorieux, un homme au caractère antique, pur de toute idée ambitieuse ou égoïste, un homme qui incarne le véritable désintéressement et le dévouement qui s'ignore jusqu'au point même de ne pas soupçonner sa grandeur. Il m'a semblé être reportée vers un autre âge, bien différent de notre siècle, où les hommes savaient se sacrifier à une idée, et j'ai remporté de ma visite à Chambly, mieux que la joie d'avoir lu de l'histoire écrite sur de vieux murs, mais la satisfaction encore supérieure d'avoir connu un homme qui ne vit que pour ce qui fut beau, héroïque, sublime, sans

demander à ce temps-ci ce qu'il serait peut-être fort incapable de lui donner. Et je garde de ces impressions hâtives, mais combien profondes, un bonheur qui m'attendrit et me réconcillierait, il me semble, avec l'humanité, le jour où je pourrais avoir toutes les raisons de la haïr.

Nous sortons du fort, et, de la hauteur où nous sommes, nous admirons le splendide panorama qu'offre le bassin autour duquel s'étage, dans un fouillis de verdure, le coquet village de Chambly.

Sur chaque pierre de la porte du vieux fort des noms se détachent, rappelant des faits héroïques. Et sur l'une d'elles je lis ce seul mot: *France,* ce mot qui est pour nous un symbole d'amour, de vaillance et d'honneur! Ce travail est l'oeuvre de M. Dion.

Nous partions lorsque la tête blanche du noble Canadien se penchant tout près de la tête blonde de ma fillette, j'écoutai avec une indicible émotion ces paroles si douces: "Ma petite, aime ta maman comme elle t'aime,—toujours!" Et il me sembla alors qu'une bénédiction descendait en mon âme maternelle.

—

Nous repartons, heureux, réconfortés par notre visite; les mamans, de la joie plein les yeux et plein le coeur, les pères, émus et fiers... Un dernier salut à notre hôte distingué et nous passons à travers Chambly, que je prends, tant je le trouve joli, pour un coin oublié du paradis terrestre. Nous apercevons soudain la statue du grand héros canadien, de Salaberry, et tandis que nous nous inclinons, je songe avec une joie orgueilleuse aux amis que j'aime et qui sont les petits enfants de ce preux. Il fait bon de savoir que ces races-là ne sont pas éteintes, que toute cette bravoure

n'est pas couchée au tombeau, et qu'il reste et du sang et de l'âme du grand Salaberry!

* * *

A M. Dion.

Me permettez-vous de vous dédier ce modeste article où j'ai tenté de mettre les sentiments éclos en mon coeur de Canadienne, lorsque vous me fites les honneurs du vieux fort dont vous avez fait votre demeure.

Vous me le permettez, parce que vous savez que j'aime mon pays et ma race, et que ce sentiment-là ne vous trouvera jamais indifférent.

Je vous l'offre en gratitude pour l'heure vraiment belle vécue l'autre jour, en la maison dont vous avez fait un sanctuaire, où la pensée s'élargit, où le coeur s'attendrit, où le caractère se retrempe et se fortifie.

Je vous l'offre cet humble petit bouquet cueilli dans vos ruines et vos sentiers, ne le refusez pas.

L'ETERNEL AMOUR !

—René, à quoi pensez-vous?

—Mais à rien, à rien, mon amie...

—Oh, si, on n'est pas aussi distrait pour rien, voyons...

—Eh bien, je pensais à vous!

—Faute de rien alors!

Et la voix de Rosanne vibra douloureuse.

—Allons, ma chère, ne vous fâchez pas pour une misérable distraction. Que voulez-vous, je suis ainsi fait, je ne puis m'empêcher d'être distrait. Il faut permettre à un pauvre diable de journaliste de rêvasser un peu, perdu dans la brume de sa cigarette. Ces cigarettes, vous ne savez pas comme c'est délicieux. En voulez-vous une?

—Merci, je ne fume pas,... je laisse cela à Mademoiselle Laurette Beaumont....

René eut un geste d'impatience.

—Qui vous a dit que Mademoiselle Beaumont fumait? Et d'ailleurs, si elle fume la cigarette, c'est bien son droit, je pense.

—Oh, ça...

—Et puis quelle mouche vous pique de me lancer ainsi Mademoiselle Beaumont à la figure. Deviendriez-vous jalouse par hasard?

—Et si je l'étais?

—Ce serait ridicule. Mais pourquoi enfin le seriez-vous, Rosanne, ne suis-je pas un bon fiancé?

—Vous l'étiez.

—Et?

—Vous ne l'êtes plus.

—Ah, je ne le suis plus. Tout cela parce que j'ai dansé trois fois avec Mademoiselle Beaumont, au bal de Madame Ladrière. Mais je ne vois pas pourquoi vous vous montez la tête pour si peu?

—Vous ne voyez pas, murmura Rosanne, non, je sais que vous ne voyez pas. Elle renvoya la tête en arrière dans un mouvement brusque et ferma les yeux, puis lentement, les lèvres crispées, elle répéta amèrement:

—Vous ne voyez pas. Et tout cela parce que vous avez dansé avec Mademoiselle Beaumont, mon ami.

Comme René secouait la tête énergiquement:

—Ne protestez pas, je vous prie, ce serait inutile. Je sais que vous m'aimez plus comme auparavant, depuis l'heure où vous avez admiré les yeux ardents, les lèvres spirituelles, les beaux cheveux bruns de Laurette. Tout cela vous est monté à la tête et vous a grisé à un tel point que vous ne distinguez plus. Vous êtes ivre, mon pauvre René... Laissez-moi vous guider, comme j'aurais toujours été si contente de le faire... tout doucement...

—Taisez-vous Rosanne, ne parlez plus. Je n'aime que vous, vous entendez, vous avec votre grâce blonde.

—Fade... C'est cela que vous pensez, René, lorsque ma blondeur pâle soutient certaine comparaison.

—Jamais de la vie! Rosanne, pourquoi me traitez-vous ainsi? Si j'avais su vous faire de la peine, je...

—Chut, vous ne m'avez pas fait de la peine. Nous avions rêvé, cher, un beau rêve, n'est-ce pas, où il y avait des fleurs, des sourires, de l'amour. Nous avions oublié les hivers, René, les hivers précoces dont mon coeur est déjà enneigé... Je me croyais encore en juin, et voilà janvier!

—Nous ferons du feu, mie, un beau feu d'amour qui vous réchauffera.

—Nous n'avons plus de bois, et vous voilà trop pauvre pour en acheter. Allons, cessons nos enfantillages, et causons sérieusement. Je n'aurais jamais cru que cette minute atroce viendrait, elle est tout de même arrivée, vivons-là. Vous ne m'aimez plus... oh! je sais bien que vous seriez prêt à tous les sacrifices pour aider à mon bonheur; et si je vous demandais de ne plus revoir Laurette, vous me le promettriez sincèrement, mais tiendriez-vous cette parole? Je ne mets pas en doute votre loyauté, mais je connais le coeur humain plus que vous, et je sais qu'il ne faut pas enchaîner tout un avenir dans une minute d'enthousiasme.

—Je vous aime...

—Là, vous dites vrai, vous m'aimez comme autrefois, comme au temps où tout cela était si bon... vous êtes pris complètement par la peur de me faire de la peine, à moi qui vous parle si doucement. Cela se serait passé tout autrement si j'avais pu être rude pour vous, me fâcher enfin, faire tout le tapage en usage dans les circonstances, mais je ne sais pas faire les scènes.

—Rosanne...

—Tout à l'heure vous disiez: je vous aime, maintenant, vous dites Rosanne, tantôt vous direz...

—Pardon...

—Voilà que le mot de ma pensée tombe naturellement de vos lèvres. Oui, ami, c'est bien fini, allez, c'est le *miserere* de notre amour.

—Je ne veux pas! murmura René, éperdu.

—Vous ne voulez pas ce que vous voudrez demain...

Laissez-moi fermer les yeux à notre amour défunt, c'est le devoir de la femme d'ensevelir ces pauvres restes-là.

—Je ne veux pas! Et, lui, l'homme fort, pleura.

—Allons René, vous voyez bien que vous ne m'aimez plus, si votre amour vivait encore vous ne pleureriez pas ainsi... C'est sur sa tombe que vous sanglotez.

—Ah, Rosanne, Rosanne...

—Rosanne ne vous en veut pas, ami très cher. Ce qui arrive n'est pas votre faute; on ne commande pas à son coeur.

—Mais, je vous aime, là, très sincèrement, et vous me désespérez en me parlant ainsi. Je ne veux pas vous perdre petite Rosanne. Que ferais-je sans vous? Il y a si longtemps que nous nous aimons. Depuis quand, dites, m'aimez-vous?

—Depuis, oh, depuis que je vous ai vu la première fois...

—C'était aussi chez Madame Ladrière, à une réception...

Et Rosanne, en évoquant ce souvenir, se sentait infiniment lasse, elle ne voulait plus entendre de nouvelles paroles qui lui feraient ensuite de nouvelles souffrances. Mais comment interrompre le loyal ami qui s'enfonçait dans le passé clair, se raccrochant aux doux souvenirs, croyant qu'il trouverait là les éléments dont est fait l'avenir. La jeune fille écouta longtemps son fiancé, buvant ses paroles, voulant les croire dans un besoin de se reprendre un peu à l'espoir. "René paraissait avoir très fortement subi le charme de Mademoiselle Beaumont, mais tout cela était passé, bien fini. Il n'y penserait jamais plus."

Combien, combien, elle aurait voulu le croire!

Pourquoi ne serait-il pas sincère?

—Ainsi vous ne penserez plus à tout cela, Rose, et nous serons bien heureux ensemble. Dites, si nous fixions la date du mariage?

La jeune fille regarda longuement René:

—Comme vous êtes bon, ami. Mais je veux réfléchir, regarder en moi un peu... et je vous écrirai, oui, demain.

* * *

Seule, Rosanne tira de son corsage une lettre froissée:

"Ma chérie, tu sais combien je t'aime et avec quelle "ardeur je désire te voir heureuse comme je le suis moi-"même. Tu m'as déjà fait le reproche de ne pas aimer "René que j'ai toujours trouvé trop enthousiaste, trop in-"certain, trop impulsif. Il me semblait que ton bonheur "subirait des fluctuations désastreuses parfois, et connais-"sant ta sensibilité extrême et ton penchant à la mélancolie, "je tremblais pour ton avenir. Et tu faillis bien, ma chérie, "aimer moins la vieille Loulou qui te parlait ainsi. Je suis "une petite femme très pratique, c'est ce qui corrige l'in-"souciance de mon Gustave; il est doux, ce qui tempère mon "impétuosité; nous nous adorons par dessus le marché, ce "qui rend tout à fait agréables les pardons que nos imper-"fections réciproques nous obligent à donner mutuellement "plus d'une fois par jour. Et c'est très amusant. Gustave "est la discrétion même, seulement il est trop insouciant pour "déchirer les lettres qu'il reçoit de ses amis; moi, je suis trop "indiscrète pour ne pas les lire. Il y en a qui sont très "amusantes tu sais...

"Je surveille fort attentivement la correspondance de "l'ami de coeur de Gustave, de ton René, et elles sont char-"mantes ses deux dernières lettres! Il y parle tout le temps

"de Laurette Beaumont, pas un mot de toi, tu sais, pas un "mot! Si, pourtant, un post scriptum: "Tu me demandes "quand je me marie? Je ne sais pas."

"Avoue qu'il te ménage ses faveurs, Monsieur René. "Oh! le monstre. J'étais tellement furieuse que j'ai fait une "scène à Gustave. J'avais besoin de taper sur les hommes "et il a payé pour l'espèce. Pauvre chéri, il était abasourdi, "tu sais. J'ai eu bien du regret de l'avoir molesté, mais c'é-"tait fait. Je l'ai dédommagé en lui préparant une petite "salade au poulet, dont il raffolle; quand Gustave mange de "cette salade, il pardonne tout. Tu vois l'influence du culi-"naire! Mon bon mari a voulu que je fasse la promesse so-"lennelle de ne pas te souffler un mot de tout cela... J'ai "juré que je t'en parlerais, voilà. Comment moi, ta meil-"leure amie, je laisserais un monsieur qui doit t'épouser se "conduire ainsi. Non pas, lave-lui la tête de la bonne façon, "—ça lui fera du bien!

"Crois-moi, ma chère, tu es trop sentimentale pour être "longtemps heureuse avec René; ces hommes-là sont faits "pour les petites créatures énergiques comme moi; toi, il te "faut un coeur stable en qui tu pourras mettre toutes tes "confiances; tu n'es pas faite pour la lutte.

"Je te cause bien du chagrin en te parlant ainsi, n'est-"ce pas? Pardonne à ta Lou qui t'aime et te veut heureuse.

"Ecris-moi tout ce qui arrivera, et compte à jamais sur "ma tendresse."

* * *

Rosanne ne pleura pas, elle pensa longtemps, long-temps, puis elle écrivit:

"Mon cher René,

"Je vous ai dit: demain; me voilà. Me voilà avec mon "meilleur sourire et ma tendre parole... d'amitié. Je sais "que j'en aurai beaucoup pour vous de cette douce chose du "coeur qui se donne aux privilégiés. Nous avons bien causé "hier, j'ai réfléchi ensuite, et voilà que quelque chose en moi "cesse de vibrer; notre pauvre amour ne chante plus dans "mon âme; hier il a donné ses dernières notes,... *requiescat "in pace.*

"Je ne suis pas jalouse mon ami, ne le croyez pas, et si "quelque chose vous attire ailleurs, marchez vers votre "destin; je sourirai à vos bonheurs.

"Nous avons été bien heureux l'un par l'autre; je vous "remercie des joies que vous avez mises dans ma vie. René, "ce que je fais aujourd'hui vous fera pleurer, car vous ne "savez pas, vous ne pouvez savoir que si je cédais à vos "instances vous me blâmeriez plus tard de vous avoir gardé.

"Vous me taxeriez d'égoïsme, vous me détesteriez "peut-être. Je ne veux pas que tout cela arrive, mon ami, "aussi je vous renvoie tout doucement, tout tendrement, tout "inflexiblement. Voyez-vous, ami, ce qui est mort ne ressus-"cite pas, et notre amour n'a plus le souffle. Vous avez pris "son cadavre dans vos bras, vous l'avez réchauffé de vos ca-"resses et de vos larmes, si bien que vous avez cru à une "nouvelle vie...

"Il était bien mort! Et si vous refusez en ce moment de "le croire, vous verrez bientôt que je disais vrai.

"Adieu donc, René, des miettes de notre amour fai-"sons une bonne amitié. Ce sera toujours très bon!

* * *

Quinze jours plus tard.

"Ma Lou chérie,

"C'est fait, le sacrifice est consommé, j'ai été très rai-
"sonnable, et si j'ai pleuré tu es la seule à le savoir. Au-
"jourd'hui je ne le regrette pas et je souris vraiment, car sur
"la blessure le fer rouge a passé. Oh! que cela a fait mal!
"Ils sont réunis! Je pressentais que cela arriverait fatale-
"ment, mais si vite, non, je ne le croyais pas. J'avais la fai-
"blesse de m'illusionner sur la durée des regrets. Hier, au
"Théâtre, on jouait "Hamlet"; j'arrivai avec maman comme
"le premier acte commençait. Rendue à mon siège, je recon-
"nus très vite, là, devant moi, une tête bien connue, et à
"côté, oui, ma chère... Maman prit ma main dans la sienne
"pour me consoler; elle me souffla: "Veux-tu que nous par-
"tions?" J'eus la force de faire "non" avec un sourire, mais
"c'est effrayant comme j'avais mal. A l'entr'acte, René se
"tourna et rougit prodigieusement, Maman et moi le saluâ-
"mes du plus beau sourire, cela le rassénéra; il faut si peu
"pour rassénérer certaines âmes. On chuchotait autour de
"nous; toutes ces curiosités me brûlaient; j'eus une mauvaise
"pensée à l'adresse de Laurette, — je l'aurais voulu laide,
"— elle était extrêmement jolie et n'avait nullement l'air
"insolent; je lui ai su gré de son attitude.

"Tout de même nous étions très mal à l'aise, tous les
"quatre, quand cousin Jean vint s'emparer du siège voisin
"qui était resté vacant. Il était gai, et il a bien fallu rire.
"Il paraissait si heureux que cela me rappela quelque chose
"que tu m'avais dit un jour. Et là, je crus vraiment que tu
"avais eu raison, et que peut-être... Tu ne t'étais pas trom-
"pée, il me l'a dit dans la voiture devant maman, — oui
"depuis longtemps il m'aime. Moi, pas encore, je suis trop
"endolorie pour aimer, mais si je guéris, je ne dis pas...

"Est-ce assez bête la vie, tant se désoler pour des choses "qui s'oublient si vite. Tu vois que le fer rouge a fait son "oeuvre et que pour un peu je philosophierais sur mon mal-"heur.

"Quinze jours, quinze jours... ce n'est pas long, qu'en "dit-tu? Enfin, c'est ça l'éternel amour. O ironie!

* * *

Rosanne se rappelle soudain ces paroles de Mme de Staël: "En abandonnant noblement ce qui nous quitte, on se fait voir au-dessus de ce qu'on perd." La fierté de l'action efface les dernières ombres du sacrifice; elle jette en arrière un regard légèrement dédaigneux sur celui qu'elle perd... puis Rosanne pense à Jean... Mais elle ne le dira pas maintenant, même à Louise.

SIMPLE HISTOIRE

A Madame Louvigny de Montigny.

"Ma chère petite amie,

"Nous vous attendons pour Noël, et nous comptons bien "que vous nous consacrerez toutes vos vacances. Il vous "sera bon de vous retrouver quelques jours au pays de votre "enfance où les amitiés les plus fidèles vous attendent et "vous espèrent. Venez donc, ma chère petite, votre place "est prête à notre foyer; nous causerons du passé qui nous "fut si cher, et mon mari et moi nous évoquerons les doux "souvenirs qui vous parleront de vos aimés.

"Vous n'aurez pas peur de notre maison solitaire, n'est-"ce pas, et vous nous ferez l'aumône de votre jeunesse et de "votre grâce? J'attends anxieusement une réponse qui fera "bien des heureux au village où la petite Hélène n'est pas "oubliée. Et mademoiselle Lemartin, qui prépare toujours "le chant pour la messe de minuit, me charge de vous pré-"venir qu'elle compte sur votre belle voix pieuse pour dire "les vieux Noëls.

"A bientôt donc, petite, car vous viendrez, n'est-ce pas? "Mon mari et moi nous vous embrassons tendrement. Votre "vieille amie, qui fut aussi celle de votre mère,

"MARIE MIREBOIS."

Dans la petite chambre où elle nichait, au dernier étage de sa modeste pension, Hélène Renaudin lut et relut la lettre de la vieille dame avec une émotion indicible. Elle, c'était elle qui l'invitait aujourd'hui en ces termes si tendres sans une allusion au passé, elle, cette femme qui, un jour, froide-

ment, lui avait brisé son jeune coeur. Hélène toute frémissante revivait ces tristes moments : son père venait de mourir, frappé en pleine santé par un mal terrible ; elle le revoyait, son pauvre papa tant aimé, mort en lui souriant, en tendant les bras vers sa petite adorée... Alors elle était restée seule, sa maman depuis longtemps était partie pour les cieux. Elle se rappelait l'empressement de M. et Madame Mirebois, leur sollicitude, leur tendresse pendant ces durs moments. Et dans son coeur elle retrouve aussi un autre souvenir, douloureux, déchirant, plus cruel encore que la mort... Celui qu'elle aimait, Maurice Mirebois, l'ami d'enfance, le compagnon de sa jeunesse, le seul aimé, celui qui lui avait pris tout son coeur... il passait, ombre douloureuse, et Hélène pleurait sans fierté sa pauvre vie détruite.

Lorsque la succession de son père fut irrévocablement close, M. Mirebois avait déclaré à Hélène interdite, que les comptes payés, il ne resterait rien... De malheureuses spéculations avaient anéanti la fortune de M. Renaudin et il était à présumer que des revers violents avaient provoqué l'accident fatal.

Madame Mirebois, très calme, assistait à l'entretien, Hélène se tourna vers elle, prête à se jeter dans les bras qu'on lui tendrait. Mais la vieille dame ne voulut pas voir ce mouvement, et froide, la voix presque dure, elle parla à la jeune fille d'un avenir créé dans le travail. Et le nom de Maurice, qu'on lui disait souvent comme celui du fiancé bien cher, ne fut même pas prononcé.

Hélène comprit tout de suite que si Mademoiselle Renaudin riche avait eu l'honneur d'être recherchée par le fils unique de ce vieux couple ambitieux, Hélène Renaudin pauvre n'avait qu'à oublier son beau rêve. Et sans une

plainte, sans un reproche, courageuse et intelligente, elle s'en alla sans que personne ne put soupçonner la souffrance et l'amertume qu'elle emportait dans son jeune coeur déçu.

Depuis six ans qu'elle avait quitté Saint-Claude, Hélène avait voulu tout ignorer de sa vie ancienne. Jamais elle n'avait fait un geste pour se rappeler au souvenir de ceux qui l'avaient si affreusement blessée. Seulement, par hasard, elle avait appris que Maurice, après avoir longuement hésité, avait enfin épousé la femme choisie par sa mère, une héritière que l'on disait jolie et charmante. Le jeune couple, avait-on ajouté, vivait dans une petite ville américaine où Maurice exerçait la profession médicale. Ce fut tout, mais ce fut assez. Le coeur d'Hélène Renaudin se ferma, et, jeune et belle, elle refusa désormais l'amour et le bonheur qui s'offraient à elle. Elle se donna toute au travail, y trouvant ses uniques joies. Elle vivait, l'âme sereine et le coeur reposé, lorsque cette lettre vint remuer tout son passé douloureux. Non, elle n'irait pas. A quoi bon retourner vers son bonheur détruit, n'avait-elle pas assez pleuré?... Elle n'irait pas. Mais là-bas elle avait laissé des tombes où jamais personne, sans doute, n'avait prié, et cet abandon lui pesait comme un remords. Certes. il lui serait cruel de revoir ceux qui avaient brisé son coeur, de rentrer indifférente et étrangère dans la maison où elle avait cru à l'amour, mais ne devait-elle pas ce sacrifice à ses absents aimés? Oui, elle irait, et qui sait, tant est fragile et faible notre pauvre coeur, si Hélène ne céda pas au besoin de *savoir*.

* * *

"Chère Madame,

"Votre lettre affectueuse m'a remuée profondément "parce qu'elle me parlait de mes pauvres disparus. Merci,

"chère Madame, de rappeler vers vous la petite amie qui "depuis six ans a ignoré l'affection, et ne l'a pas cherchée "Je passerai Noël avec vous, Noël seulement, car la tâche "que je me suis imposée pour gagner ma vie ne me permet "pas de plus longues vacances.

"Dites à Mademoiselle Lemartin que depuis six ans je "n'ai pas chanté, mais je ne refuserai pas de dire, dans ma "chère vieille église, les airs de Noël, si toutefois elle trouve "toujours que ma voix en est digne.

"Lorsque j'aurai prié sur mes tombes, chère Madame, "lorsque je vous aurai remercié, de votre bon souvenir, je "reviendrai à mon labeur, plus forte, plus vaillante..."

* * *

Hélène revoit, à travers le brouillard de ses larmes, le petit village où elle a vraiment vécu, et elle entend à peine les chaudes paroles de bienvenue que lui adresse M. Mirebois.

Maintenant elle est rendue dans la maison de ses vieux amis, et elle écoute, toute gênée, les protestations affectueuses de Madame Mirebois. La vieille femme la regarde fixement comme si elle voulait lire derrière les prunelles qui se dérobent le mystère du coeur qu'elle a autrefois sacrifié. Elle installe la jeune fille dans une coquette chambre, lui rend mille petits soins, l'interroge discrètement sur sa vie, son travail... Elle veut savoir, sans doute, si Hélène s'est consolée... mais incapable de feindre et trop fière pour laisser lire dans son âme, la jeune fille se tait .

Soudain la vieille femme l'attire sur son coeur, elle prend dans ses mains qui tremblent la tête de la petite amie, et les yeux dans les yeux d'Hélène, elle avoue:

—Ma pauvre petite, j'ai été bien cruelle, jadis je vous ai séparée de mon fils dont vous étiez tout l'amour... Je croyais qu'à votre âge l'oubli était facile, il n'en était rien... J'ai bien souffert, moi aussi, petite, bien regretté... et souvent j'ai pleuré sur mes folles ambitions. Ne me parlez pas encore Hélène, ne me regardez plus avec des yeux implacables, un jour peut-être, vous pardonnerez à la mère qui n'a pas su créer du bonheur à son enfant.

Puis, effleurant le front de la jeune fille d'un baiser, la vieille femme s'ensauva sans ajouter un mot.

—Mon Dieu, mon Dieu, soupira Hélène, que je vais donc souffrir. Pourquoi suis-je venue?

La jeune fille dîna entre les deux vieillards prévenants et tendres. Ils semblaient heureux, les pauvres, de réparer en une fois les années d'indifférence, et Hélène était trop délicate et trop douce pour ne pas discerner leurs naïfs remords dans leurs avances affectueuses. Puis elle sentait s'amollir sa rancune dans cette atmosphère du *chez-soi* qu'elle respirait avec délices. En ce moment elle oubliait sa souffrance dans la douceur des choses reconquises. Elle fut heureuse de se retrouver dans le petit salon où les deux vieux s'installèrent comme autrefois dans leurs fauteuils, chaque côté de la table; elle joua pour eux sur le piano ancien dont l'ivoire avait encore jauni, puis elle écouta sa voix monter dans le silence de la pièce familière, s'étonnant de l'émotion intense qui faisait trembler sa main et battre son coeur.

—Grâce à toi, petite, nous passons une belle soirée de Noël... Ah! il y avait longtemps...

Et l'excellent M. Mirebois finit sa phrase d'un gros soupir.

—Tandis que nous allons réciter les *mille ave* tous les deux, dans notre chambre, demande la vieille dame, vous jouerez, Hélène, vous chanterez encore, le voulez-vous?

Puis ils s'en vont tous les deux, la laissant seule dans la jolie pièce qu'elle explore maintenant de ses yeux avides... Ce qu'elle cherche, mon Dieu, elle le peut bien sans mal faire, c'est le souvenir de l'absent, et c'est aussi *l'autre,* celle qui lui a pris son bonheur! Soudain, elle les voit dans un cadre, souriants tous deux, et pourtant... il lui semble que les yeux de Maurice sont tristes et creusés. Elle est vraiment jolie cette jeune femme, et en regardant la tête fine de sa rivale, Hélène n'a même plus l'illusion d'avoir été regrettée. Elle se détourne, ne voulant plus songer, car elle sent encore la rancune d'autrefois lui remonter au coeur plus amère que jamais, et pourtant elle veut tout oublier, tout pardonner...

"Chantez", lui a dit tout à l'heure Madame Mirebois. Elle se remet au piano, et à voix contenue et douloureuse, elle dit les vieux *Noëls* chers à son coeur de chrétienne, et la douceur de ces chants la console et l'apaise. Et ses doigts blancs voltigent sur les notes tandis que, les yeux levés vers là-haut, Hélène chante la venue du Bel Enfant. Soudain elle frémit toute à un appel murmuré tout bas, là, près d'elle: "Hélène!"

Elle ne se retourne pas... elle ne veut ni voir, ni entendre.

—Hélène, c'est moi, reprend la voix anxieuse, moi, Maurice, ne voulez-vous pas me regarder?

La jeune fille fait signe que non. Non, elle ne veut pas le voir, et inconsciemment ses yeux se ferment, et sa

tête se détourne. "Mon Dieu" répète-t-elle encore intérieurement, pourquoi suis-je venue!

—Hélène, Hélène, ne vous détournez pas ainsi. Si vous avez souffert par nous, j'ai bien souffert par vous, si vous saviez!... Je vous ai tant aimée!... Je vous aime tant encore!

La jeune fille bondit sous l'outrage:

—Monsieur, on délaisse une femme pauvre, on ne l'insulte pas!

Et elle veut passer, mais il lui barre résolument la route.

—Hélène, je vous en prie, écoutez-moi, ne prolongeons pas le malentendu de notre vie. Il y a six ans, si j'avais été ici, vous ne seriez pas partie et je n'aurais pas cru à votre infidélité...

—Qu'importe ce que vous avez cru jadis, Maurice, aujourd'hui il est trop tard pour des explications qui me blessent et me diminuent. Laissez-moi passer!

—Non, petite amie, vous ne passerez pas, parce que je vous aime et que j'ai encore le droit de vous le dire.

Hélène, pâle à mourir, montre d'un geste la photographie de la jeune femme.

—Hélène, croyez-vous que je serais ici?...

—Alors, fit la jeune fille défaillante, elle est...

Maurice incline gravement la tête.

—Oui, elle est partie, la pauvre enfant, presque heureuse de mourir, et ses derniers mots ont été pour nous Hélène...

—Pour nous?

—Elle savait tout; qui lui avait raconté notre vie? Je n'en ai rien su. Mais c'est elle qui m'a tout dit: votre conduite, le rôle joué par ma mère... tout enfin. Et avant de

s'en aller, le sourire aux lèvres, elle disait encore: "Va vers elle!"

—Et je suis venu, Hélène, parce que je vous aime encore plus qu'avant. Dites, me repousserez-vous, devrai-je m'en retourner tout seul là-bas, et ne plus songer au bonheur? Pourtant petite amie, depuis un an qu'elle est partie la pauvre enfant, j'ai bien questionné mon coeur, allez, et je n'y ai trouvé que vous et les souvenirs éclairés par votre sourire. Venez avec moi, Hélène, ne me renvoyez pas... je vous aime tant, si vous saviez. Donnez-moi la chère petite main qui me guidera désormais, oublions que six ans ont passé sur nous, retrouvons-nous jeunes, heureux. Oui, heureux, Hélène, l'un par l'autre! Laissez-moi lire, dans vos chers yeux l'aveu que vos lèvres me refusent encore; ne dites rien très chère adorée, restez silencieuse là, tout près de moi, et savourons receueillis l'ivresse de cette minute où nos âmes se reprennent pour toujours.

Vers le fauteuil de la vieille mère, Hélène se penche, anéantie par l'émotion. Maurice est là à ses genoux, les lèvres sur ses petites mains enfin reconquises.

—Oh! chérie, chérie, nous serons si heureux!

Et comme les yeux d'Hélène instinctivement cherchent la photographie de la morte, Maurice gravement proteste:

—Il ne faut pas troubler le repos des morts de nos vaines jalousies. Vous penserez à celle-là, comme à l'amie qui vous désire heureuse, et sa mémoire vous deviendra douce, presque chère...

—Vous ne m'avez pas encore dit que vous m'aimiez, Hélène, et voilà que les cloches de Noël commencent à chanter la joie universelle. Ne me le direz-vous pas ce mot que j'espère, ce mot qui doit sceller notre avenir, notre bonheur?

—Si je vous aime, Maurice! Est-il besoin que je vous le dise? Ouvrez mon coeur, ami, vous n'y trouverez qu'un nom, qu'une pensée, qu'un souvenir. Et pour ne pas vous revoir, ô mon bien-aimé, j'avais fermé ma vie à toute espérance, je vivais seule, loin de toute joie, comme une vieille femme que le malheur aurait brisée.

—Je te rendrai ta jeunesse, ô mon aimée! Je te la rendrai si radieuse et si belle que tu oublieras ce qui ne fut pas notre amour.

—Et me pardonnerez-vous, Hélène, demande la vieille mère, en s'approchant.

—O maman! sanglote la jeune fille qui pleure bienheureusement sur l'épaule de son fiancé.

* * *

Et les cloches chantent dans la nuit étoilée, légères et douces, l'immortel cantique de la joie et de l'espoir. Sur sa couche de paille, l'Enfant-Dieu sourit au pardon, à l'amour!

DANS LA SOLITUDE DES BOIS

—Il est extraordinaire cet enfant-là, s'écriaient les voisines en regardant le mioche à la mère Josephte, qui, assis sur le plancher, tirait des sons très justes d'une de ces petites choses musicales que nous appelons *musique-à-bouche.*

—Ecoutez, disait Josephte avec complaisance, il va vous jouer *Ave Marie Stella.*

L'excellente fermière se penchait vers son bambin en fredonnant l'air pieux que le musicien répétait sur son instrument docile.

Et les bonnes femmes émerveillées de crier au miracle.

—Dites-moi donc, émettait une voisine intriguée, ous'qu'à ben pu prendre c'talent-là, vot' p'tit, mère Josephte?

La brave Josephte se rengorgeait alors pour citer un de ses oncles qui était le premier *violoneux* de son village; un cousin qui chantait que c'était merveilleux, on venait jusque de la ville pour l'entendre; et puis il y avait bien aussi un oncle du Papa qui avait fait sa marque en *inventant des airs de danse* sur son accordéon. Après cela la naïve Josephte ne trouvait rien d'étonnant aux aptitudes de petit Pierre, et elle était bien sûre qu'il irait loin celui-là. Sa fierté de paysanne se réjouissait du don de son petit gâs.

Toutes ses compagnes opinaient chaleureusement de leurs blancs bonnets.

Dans cette atmosphère d'admiration le petit Pierre se développa en maintenant toujours bien haut sa réputation de prodige.

A huit ans l'enfant avait tiré merveille de tous les instruments de musique, d'un mode bien rustique, connus dans

son obscur hameau. Il jouissait d'une énorme faveur parmi cette population de gens paisibles qui avaient le respect du talent. C'était à qui le gâterait le plus, sa place était à toutes les tables, on lui servait les meilleurs morceaux ; il payait cette bonne hospitalité en enchantant ses hôtes avec des airs tout à fait quelconques.

Ses parents ne s'avisèrent pas de le mettre au travail, on leur aurait fait un crime de contraindre petit Pierre à de pénibles ouvrages. Il fréquenta à peine l'école, où il ne s'amusa guère, en dépit des égards que lui prodiguaient ses petits camarades. Le pauvret étouffait dans cette salle d'études, et la chanson du ba, be, bi, bo, bu n'eût aucune harmonie à son oreille. Il abandonna le chemin de l'école pour prendre celui de la forêt qui abritait son petit village ; là, il écouta le chant des oiseaux, la romance des brises, la berceuse des feuilles, et toute cette musique lui entra dans l'âme, profondément. Un ami généreux lui donna, un jour, un méchant violon que Pierre se mit à râcler avec ferveur. Perdu dans le touffu des bosquets, il écoutait longuement les chansons de la nature, puis dans une sorte de griserie, il jouait, pris du besoin d'imiter l'intraduisible musique qu'harmonisent les bois.

Lorsque les *habitants* passaient près du bocage enchanté par Pierre, ils écoutaient joyeusement le petit à la Josephte. Puis ils souriaient, vraiment fiers de cet enfant qui était bien un peu l'enfant de tout ce brave monde.

Pauvre petit Pierre, il était trop heureux, lui aussi devait mettre sa lèvre à la coupe désenchanteresse !

Pourquoi fallut-il que par une erreur douloureuse, son *don* fut connu au loin ?

Un jour toute la population de X fut mise en émoi par la lecture d'un de nos immense journaux qui donnait des détails précis sur petit Pierre. On disait les étonnantes dispositions artistiques de l'enfant, on racontait les moindres incidents de sa vie, et l'on tirait les plus brillantes conjectures des plus simples faits; l'écrivain terminait en faisant appel à la générosité des amis de l'art, qui avaient le devoir de doter le ciel artistique de cette nouvelle étoile de première grandeur, en sortant de l'ombre où il végétait, cet enfant artiste. Ai-je besoin d'ajouter que le portrait de Pierre figurait au milieu des antiques clichés?

Petit Pierre qui avait toujours vécu simplement, sans pensée orgueilleuse, s'éveilla soudain devant cette prodigalité d'éloges, et rêva à cet avenir qu'on lui prédisait glorieux. Pauvre petit homme, il se sentit tout de suite misérable au milieu des siens; maintenant il aspirait au succès, et l'ombre où il vivait pesait lourdement sur ses épaules d'enfant. Les gens qui l'entouraient lui semblèrent petits, vulgaires; sa mère même, la pauvre dévouée Josephte rapetissa dans le coeur de Pierrot, et devint une chose quasi-dédaignée dans cette vie qu'elle avait créée. Pauvre maman Josephte, elle ne soupçonna pas le dégoût des choses et des êtres qui montait dans le coeur de son petit artiste, mais elle se désolait de le voir pâle et maigre, errer toujours triste par les sentes désertes, le dos courbé comme s'il avait porté une hotte bien lourde. Elle était très pesante, en effet, la hotte où pauvre Pierre ensevelissait ses illusions meurtries.

Enfin, un jour, Pierre s'en alla vers la ville; il marchait le coeur joyeux, croyant qu'il allait enfin posséder le bonheur, la gloire et la fortune que le journal avait prédits.

Il portait, soigneusement plié dans son scapulaire, le fameux article qui avait changé toute sa vie. Pauvre petit Pierre!

En route, pris d'un orgueil naïf, il avait des tentations d'exhiber le cher papier et de le faire lire à ses voisins. Il imaginait leur surprise, et jouissait, en imagination, de la douce joie de leur admiration supposée. Pauvre petit homme!

Quelques mois plus tard, Pierre revenait au village, les traits plus tirés, le dos plus courbé, la démarche plus lourde, portant encore un papier, mais combien peu semblable au premier. Celui-là, Pierre n'eut aucune tentation de le montrer à ses compagnons de route, et ce fut avec un sanglot qu'il le remit à Josephte.

"Madame,

"Sur la foi d'un article publié dans un journal, j'avais "bien voulu me charger de l'éducation musicale de votre fils "Pierre, et ce, par simple amour de l'art, mais après avoir "constaté que votre enfant n'a nullement les qualités artis-"tiques mentionnées dans l'article cité plus haut, et que, de "plus, il est absolument réfractaire à toute étude musicale "sérieuse, je juge inutile de pousser plus loin mon sacrifice.

"Pierre peut jouer agréablement des airs de danse, et "composer même certaine musique imitative, sans posséder "les qualités qui font les artistes.

"Croyez, Madame, que je regrette vraiment, etc. etc."

* * *

Pauvre petit Pierre, son rêve est évanoui, et son prestige est éteint.

Il lui faudra vivre comme les siens, de la même vie besoigneuse et rude de nos cultivateurs. Il devra mettre les boeufs à la charrue, charger les grosses charrettes, et lier les blés...

Sera-t-il heureux de cette existence sous le grand ciel, avec la belle nature, ou bien s'il ne se consolera jamais de cette illusion mensongère qui a leurré sa pauvre âme espérante?

Puissent les oiseaux, qui chantent bien doucement dans la solitude des bois, calmer les mélancolies et les regrets de pauvre petit Pierre, et lui faire aimer encore les amours d'autrefois.

LE PETIT BAS DE JEANNETTE

Jeannette s'est attardée dans la rue à écouter les propos de deux jolies petites filles emmitoufflées de fourrures blanches, et elle est rentrée dans sa méchante cave avec un rayon d'espoir dans son coeur naïf. Elle avait bien entendu que le petit Jésus descendait, ce soir-là, par toutes les cheminées, pour déposer de belles étrennes dans les bas des petits enfants, et Jeannette était ravie. Pour sûr que le petit Jésus lui apporterait une poupée, une toute petite s'il voulait, mais une poupée qui serait sa fille, son amie, sa confidente, à qui elle dirait les mots tendres dont à personne elle n'avait pu jusque-là faire l'aveu brûlant; une amie qui lui sourirait aux heures d'angoisse et d'abandon, alors qu'elle lui verserait toute l'amertume de son petit coeur déjà fatigué.

Il faisait froid dans la cave sordide où Jeannette vivait, seule avec son père, et quel père hélas! Elle restait seule de longues nuits, grelottante de peur, tressaillant au moindre bruit, sachant bien que l'homme qui rentrerait tantôt, ivre et brutal, ne respectait guère son repos, et ses imprécations honteuses, et souvent aussi ses coups terribles, la faisaient tressaillir de douleur sous les mauvaises couvertures où elle se cachait.

Cependant, ce soir de Noël, Jeannette ne tremble pas. Ce n'est pas le père ivrogne et grondeur qu'elle attend... C'est le petit Jésus tout blanc et rose, avec des cheveux blonds et frisés, qui va venir. Jeannette sent son coeur qui frappe de grands coups, et joignant ses petites mains, elle prie: "P'tit Jésus, tu n'es jamais venu chez nous, parce que je ne t'avais pas invité, ben sûr. Mais vois-tu,

je ne savais pas, moi, que tu descendais comme cela par les cheminées, la nuit de Noël, mais tout à l'heure j'ai entendu des belles petites filles qui parlaient de Toi, et qui paraissaient bien certaines que tu leur apporterais de belles choses. P'tit Jésus, je t'en prie, donne-moi une poupée, rien qu'une poupée si tu veux, et je serai si contente! Vois-tu, quand papa rentrera tard la nuit, je ne serai plus toute seule, et je n'aurai plus peur."

Puis un sourire de confiance aux lèvres, Jeannette se releva, et gravement se mit en devoir de préparer le bas où Jésus devait glisser son offrande. Pour tout bien elle en possédait une paire; elle se déchaussa avec un gros soupir, se demandant si le Divin Visiteur ne dédaignerait pas une misérable chaussette toute trouée... Mais non, Lui qui était né dans une étable ne devait pas être fier avec le pauvre monde. Jeannette passa ses petits doigts à travers les gros trous de son méchant bas et elle devint perplexe. Ce détail l'humiliait dans sa fierté native, et elle ne voulait pas que le petit Jésus eut, en voyant cela, une pensée de mépris. Elle songea un moment, chercha dans un coin quelques guénilles dont elle se servit avec adresse pour combler les vides de sa chaussure, puis contente et rassurée, elle accrocha le chausson ainsi réparé au poteau branlant de sa couchette, tout en pensant: "puisqu'il fera noir, le petit Jésus ne verra pas que j'ai raccommodé mon bas avec des guénilles."

Elle s'endormit confiante, en répétant: Tit Jésus... n'oubliez pas... poupée, poupée!...

* * *

Les cloches de minuit sonnent joyeuses à tous les échos, et Jeannette ne les entend pas toute au beau rêve

qui l'a transportée en paradis. Elle est là-haut, plus haut que les étoiles blanches, dans un palais d'or, de pierreries et de lumières, aux pieds de Madame la Vierge si belle et si douce dans son éblouissante parure. Puis elle voit s'avancer, les bras tendus, une toute petite sainte, si jolie, si jolie, le coeur de Jeannette s'élance dans un grand cri: "Maman!"

—Veux-tu bien te taire! crie une voix rude qui l'éveille brutalement. Et Jeannette croit mourir de douleur et d'effroi en se retrouvant dans son petit lit pauvre, au fond de cette cave empestée et humide. Elle pleure, la pauvrette, son beau rêve brisé; elle pleure la petite maman si frêle et si tendre restée là-haut sous les parvis célestes, et dont elle a à peine reçu le baiser. Elle songe que, maintenant que le père est rentré, Jésus ne viendra pas... Mais s'il venait quand même, le père sûrement lui dirait des mots durs qui le feraient s'enfuir... Non, tout est fini pour elle, et son chagrin grandit, grandit, éclate bien haut en sanglots et en cris!

Le père écoute cette douleur qui monte, monte du petit lit de son enfant; il n'ose ni injurier, ni maudire ce désespoir qui enfin atteint ses fibres paternelles. Il sent que lui aussi va pleurer, et le remords de tout le mal qu'il a fait l'atteint en plein coeur. Il se lève de son grabat et lourdement se dirige vers le petit lit, mais Jeannette en révolte, clame:

—Ne m'approche pas, ne me frappe pas! Je veux mourir, je veux aller retrouver ma petite Maman, là-bas... au ciel... Maman! Maman!...

Et lui qui a tant de fois frappé ce frêle corps d'enfant, lui le colosse qui a été un lâche et un bourreau, les cris et les reproches de l'enfant lui font mal, et, d'une voix

que l'émotion assourdit, il murmure avec une infinie tendresse:

—Ma petite, ma petite, ne pleure pas, c'est moi, c'est ton papa... je ne te battrai pas, je ne te battrai plus jamais... Je t'en prie, ne te détourne pas, ne pleure plus ainsi, ma chérie, regarde-moi... laisse-moi te prendre dans mes bras... t'embrasser... Veux-tu que je te berce comme faisait ta maman autrefois... et veux-tu que je te parle d'elle, que je te dise combien elle était douce, tendre et belle?

Et le père, avec des attentions délicates a recueilli dans ses robustes bras le corps brisé de l'enfant; il l'a serré tout contre son coeur, dans un besoin soudain d'aimer et de caresser cette petite chose qui était à lui si complètement, et qu'il avait eu l'odieuse barbarie de martyriser. Comment avait-il pu se montrer aussi cruel? Il ne s'expliquait pas le passé, non plus qu'il comprenait le doux mystère qui venait d'éveiller de nouveau en lui de l'amour si pur.

—Dorénavant, lui murmure-t-il, comme s'il disait une chanson, il n'irait plus jamais au cabaret, il travaillerait courageusement, Jeannette aurait des sous, beaucoup de sous pour tenir le ménage, acheter du pain, de la viande, du lait, et quelquefois des sucreries. Et puis, on irait habiter des petites chambres bien propres. où les fenêtres auraient des rideaux et où il ferait très chaud l'hiver.

Jeannette écoutait ravie, elle avait passé ses petits bras autour du cou de Papa, et elle buvait, avide, ces paroles nouvelles, et combien bonnes. Puis doucement elle se mit à verser des larmes qui coulaient lentement sur ses joues amaigries.

—Ne pleure plus, je ne veux plus, ma petite.... pourquoi pleures-tu maintenant?

Et l'enfant de répondre en portant la main à son coeur:

—Oh! Papa, j'ai mal de joie... là!

—Mais pourquoi ce bas suspendu au pied de ton lit? Et Jeannette raconte son espoir, sa prière à Jésus, son attente, sa déception.

—Ces petites filles habitent un quartier différent du tien, explique le père ému, trouvant ce pieux mensonge, voilà pourquoi elles recevront, cette nuit, leurs cadeaux du petit Jésus. Mais il ne descendra pas dans notre cheminée à nous, que dans huit jours, au jour de l'an.

Et l'enfant s'endort en rêvant que le petit Jésus apporte un magnifique bébé blond, et qu'au pied de son lit, un beau bas tout neuf reçoit le cadeau du Ciel.

Dors, petite fille, dors doucement, la joie enfin est descendue en ta vie, et sur ton petit visage, rose d'émotion, les lèvres de ton père mettent tout l'arriéré des caresses.

* * *

A ma fille.

J'ai écrit pour toi, cette toute simple histoire, ma fille chérie, afin que la tristesse des enfants que Noël oublie t'inspire le besoin de te pencher vers la détresse des petits qui, à ton âge, ont déjà appris à souffrir, faute de pain, faute de tendresse. Et puisse l'histoire de Jeannette mettre en ton coeur cette impression profonde qui te rendra pitoyable à toute douleur, généreuse à toute misère.

Voilà ce que Maman glisse dans ton bas, humble cadeau de son coeur, tandis que dans la grâce de ton sommeil d'enfant tu vois les rideaux de ton lit s'entr'ouvrir pour recevoir les merveilles auxquelles tu souris, en rêvant au petit Jésus et aux jolis anges de Noël, ô mon cher amour!

DERNIER HOMMAGE

Faire l'article, là, à la dernière minute, trouver les mots qu'il faut dire, les faits qu'il faut citer, quand on a le coeur déchiré, — mais faire quand même l'article, parce que le journal attend et que le public doit être servi....

En regardant mes confrères affairés autour de la table de fer, où les caractères de plomb s'alignaient pour annoncer au pays que l'un de ses plus grands serviteurs venait de mourir, en les voyant attentifs à leur devoir, oubliant leur douleur pour obéir aux exigences de leur rude métier, je me rappelais la page navrante, où, sous le titre *Faire l'article* Sarcey raconte comment, la nuit où mourut son ami de coeur le très spirituel About, il fut pris, lui aussi par la cruauté de ce mot du journaliste: faire l'article, et la gorge pleine de sanglots, ne sentant dans sa tête "qu'un tournoiement vide et douloureux", il se mit cependant à écrire en "machine impassible et impeccable".

"Aussitôt que j'eus trempé ma plume dans l'enclier, raconte-t-il, il me sembla qu'elle courait d'elle-même sur le papier, et que les phrases s'en échappaient sans que j'y fusse pour rien!"

Il a fallu de l'énergie, de la force intellectuelle et une plume bien docile, au confrère qui dût retracer en quelques heures la vie si remplie de M. Tarte. Sans compter que celui-là ne pouvait écrire sans une pénible émotion, à la place même où l'éminent journaliste qui mourait, s'arrêta tant et tant de fois à exprimer des choses senties, des vérités émues lorsqu'une carrière intéressante se brisait. D'ailleurs, ceux qui ont vécu au journal, près de lui, bénéficié de ses

conseils, recueilli ses exemples, ceux-là le connaissaient trop bien pour n'avoir pas aimé l'homme très-bon dans ce lutteur redoutable et tant admiré qui a tenu, pendant quarante ans, le pays curieux de ses moindres gestes, sans que la critique la plus rigoureuse ait pu lui reprocher une défaillance envers sa race! Voilà certes le plus bel hommage dont l'on puisse saluer une tombe!

Oui, M. Tarte était fier d'être Canadien-français, et sa fierté il ne se bornait pas à la proclamer en phrases pompeuses, mais il la pouvait par des actes. Il prêchait sans cesse à notre jeunesse de s'instruire, de s'*outiller,* suivant son mot favori qu'il ne craignait pas de redire souvent, sachant qu'il y a des convictions qui ne s'imposent qu'à force de les répéter. Avait-on besoin de son concours pour une oeuvre d'éducation, qu'il y apportait toute son attention, désireux extrêmement de favoriser les intérêts de la race et du pays. Durant son passage au département des Travaux Publics il fit sortir de l'ombre bien des talents canadiens qui, sans lui, végéteraient encore. Quand il reconnaissait des capacités à quelqu'un, rien ne l'empêchait de s'intéresser à sa fortune et de favoriser ses progrès.

Je me rappelle son retour définitif à la *Patrie,* la joie de reprendre son fauteuil directorial était bien sincère! Il était journaliste par tempérament et par goût, là était sa véritable vocation, aussi était-il tout naturel qu'il se sentit bien heureux de rentrer *chez lui.*

Je le vis revenir avec une crainte inavouée... En effet cet homme dont le talent était si puissant, qui avait le secret de dire en deux mots ce que d'autres n'exprimeraient pas dans un long article, dont les petites phrases renfermaient

des arguments merveilleux, ce polémiste qui avait raison des plus rudes adversaires, ce journaliste qui avait fait toutes les luttes avec succès, allait-il nous obliger à posséder un peu de son talent? Mais l'affabilité, la courtoisie, la bienveillance de notre directeur eurent bientôt fait de me rassurer, et je compris très vite que celui-là était trop intelligent pour exiger des autres la souplesse intellectuelle qui faisait de lui un être de force et de combativité. J'eus ma part de ces bontés discrètes que je n'oublie pas; elles me permirent de juger le coeur de l'homme.

Le coeur de M. Tarte était à la hauteur de son esprit, susceptible de générosités parfaites. Il défendit toujours d'ailleurs la cause des malheureux, des parias; il ne perdit aucune occasion de s'inscrire au service d'une belle oeuvre.

La presse a unanimement loué la carrière brillante du journaliste qui vient de s'éteindre, et l'appréciation du rôle considérable qu'il a joué dans la politique canadienne est sympathique. Voilà que l'homme que l'on a le plus attaqué reçoit à sa mort un universel hommage! Le fait n'a rien qui doive surprendre, car maintenant que l'on ne craint plus que son influence fasse pencher l'opinion du côté contraire, ses adversaires même n'ont aucune raison pour refuser au mort le tribut d'admiration que leur inspirait le vivant!

Et si, devant la tombe, il ne reste plus que des respects et des admirations, n'est-ce pas par une suprême justice? Celui-là qui accorda à ses ennemis le droit de l'accuser chez lui, celui qui ne craignait pas, au lendemain d'une assemblée mémorable où on l'avait attaqué avec une extrême violence, de faire publier, dans son journal, le discours *in extenso* qui le critiquait vertement, et qui proclamait que l'auteur du discours *était un homme de grand talent,* certes celui-là méritait

bien qu'autour de sa tombe il n'y eut qu'un groupement de tous les Canadiens, sans distinction de partis, venant rendre les derniers devoirs à l'homme d'action et de coeur que fut l'honorable Joseph Israël Tarte, et apporter par leur sympathie spontanée, un adoucissement à la douleur si profonde et si légitime de ceux qui le pleurent, ceux pour lesquels sa sollicitude fut touchante.

M. Tarte était une personnalité tellement vivante, tellement familière, qu'il s'écoulera un long temps avant que l'on s'habitue à ne plus le voir, à ne plus l'entendre, à ne plus le lire.

"Ses fils, disait hier le *Nationaliste*, restent derrière lui pour commémorer honorablement son nom". En effet, l'honorable M. Tarte a transmis à ses successeurs son amour du travail, son esprit de tolérance et d'initiative; il a fait des siens, des hommes qui savent lutter et vaincre. Il n'est donc pas mort tout entier le grand Canadien-Français, mais la lourde succession du journaliste sera-t-elle recueillie?

28 décembre 1907.

"'MAVOURNEEN"

A mademoiselle Helen Guerin.

On parlait tout bas dans la chambre d'agonie où la pauvre petite mère irlandaise achevait de mourir, tuée par le climat de l'exil. Elle s'en allait doucement, sans révolte, sans plainte, par une matinée de printemps où tout chantait l'allégresse de sa fête nationale. Oh! que cela était navrant de mourir à l'heure de la joie, alors que tout riait au ciel et sur terre, et, de ce complet renouveau, pas une miette de vie nouvelle ne venait à la jeunesse expirante. Et pourtant il aurait fallu si peu de chose pour ranimer les grands yeux verts que la douleur rendait profonds et inquiets comme des abîmes immenses, pour colorer les joues de satin blanc d'où le rose venait à peine de s'en aller, pour redonner le sourire aux lèvres pâlies et attristées. Il aurait fallu si peu de chose... quelques gouttes de sang chaud auraient vite fait un miracle en s'inoculant dans les veines vibrantes d'ardeur et de jeunesse.

Mais l'on comptait déjà les minutes que la pauvre jeune mère avait à vivre, et les voix baissaient dans l'émotion solennelle de l'heure dernière.

Soudain, la pièce s'éclaira d'un rayon blond, et une voix douce et plaintive monta dans le lourd silence d'agonie:

—Maman!

Et de petites mains nerveuses se tendirent vers la tête affaissée de la mourante.

Celle qui ne semblait plus rien entendre se réveilla à ce soudain appel, et son regard s'emplit d'amour.

—*Mavourneen* ! murmura-t-elle dans un souffle: *Mavourneen!*

—Qu'on lui donne sa petite, dit la grosse voix du médecin.

La chevelure d'or de l'enfant s'épandit sur l'oreiller, à côté des beaux cheveux bruns de la mère, joue contre joue elle restèrent.

—Petite mère, priait l'innocente, la procession va passer, et nous irons regarder par la fenêtre comme l'an dernier... tu te rappelles... ces beaux drapeaux verts... puis le grand Saint-Patrice... et la belle musique, petite mère, cet air que tu aimes, tu sais, tu le chantais tandis que la musique passait dans la rue...

La pauvrette se met à fredonner: *Comme back to Erin,* et un sourire infini passa sur les lèvres de la mourante.

—*Mavourneen*! murmura-t-elle bien bas, en collant ses lèvres aux fils d'or de la tête adorée.

—Mais on a oublié de te mettre un *shamrock* reprenait l'enfant. Tiens, je vais te donner le mien.

Dans un geste de piété nationale, la petite mit ses lèvres sur la branchette verte, la fit baiser ensuite à sa mère, et sur le coeur qui battait ses derniers coups, le cher emblème d'Irlande reposa!

Soudain, une musique mélancolique monta de la rue, une musique douce et triste qui semblait faite pour bercer une agonie. Chanson douloureuse et fière où vibre toute l'âme d'Irlande, âme douloureuse, âme héroïque des preux, âme des femmes aux yeux d'émeraude, âme d'espoir enfin!

Les mains de la mourante se joignirent convulsivement, tout son être se galvanisa sous une puissante émo-

tion, et dans la nuit que la mort faisait autour d'elle, son regard chercha avidement la vision chérie de la patrie lointaine.

—Le Ciel! murmura-t-elle ravie, le Ciel! Ses beaux yeux se fermèrent bien vite sur les choses terrestres, et elle devait être déjà au Paradis lorsque dans son suprême baiser de mère on perçut encore le mot d'amour revenant de son coeur, en cette langue si tendre et si mélodieuse de l'Erin, *Mavourneen*!

C'ETAIT UN BEAU REVE....

Revoir la plage brillante où il avant tant aimé, où fou de jeunesse et d'amour il avait rêvé d'un bonheur irréalisé, devint l'obsession de Paul, et il n'eût de trêve avec l'exigence de ses souvenirs que lorsqu'il admira de nouveau le paysage merveilleux de Tadoussac qu'il n'avait pas revu depuis huit ans. Huit ans! Il avait alors vingt-cinq ans, comme il était jeune!

Le village dormait, encore baigné de lumière rose, et Paul, aspirant l'air pur que le vent du nord apportait à pleine brise, cherchait partout les souvenirs de son bonheur flétri. Il oubliait, dans l'enivrement du passé revécu, que tout cela était vieux, usé, perdu, que sa vie avait été déçue, et qu'il portait dans son âme le deuil de ses illusions brisées. Il allait comme un fou, revoyant la petite maison blanche et la haie d'aubépine dont les feuilles maintenant sèches et jaunies crépitaient sous la bise automnale. Paul arracha fièvreusement quelques feuillettes puis s'enfuit comme un voleur en écrasant de baisers les pauvres petites mortes, nées au seuil de la maison blanche qui avait abrité ses jeunes espoirs. La grève l'attirait, il avait hâte de revoir le gros rocher où, si souvent, il s'était perdu dans sa vision d'amour, croyant en l'éternelle fidélité.

Paul écouta avec une joie amère la complainte triste de la vague qui meurtrissait de son étreinte le rocher insensible. Il écoutait cette plainte monotone de colère et de haine, tandis que tremblait en lui tout un passé de douceurs déçues.

Pourquoi était-il revenu, après huit années, sur cette rive qu'il avait pourtant détestée, oui, pourquoi revenait-il, si ce n'était pour y trouver la guérison du mal qui s'était acharné à lui, interdisant l'oubli qui aurait été si bon pourtant. Pourquoi était-il condamné à ce souvenir toujours, et à ne plus aimer; à vivre solitaire et perdu; le bonheur ne passerait-il plus ? Il souhaita ardemment, alors, de recommencer sa vie; et, fatigué de son isolement et de son scepticisme, il appela d'un désir ardent la fée bonne et jolie qui saurait guérir son incroyance en la loyauté féminine, et pour la première fois il fut las de la pensée de cette femme qui lui avait ravi sa foi et son coeur dans un jeu cruel de tromperie, de déloyauté. Il pensa, avec mépris, qu'un peu d'argent l'aurait sauvé, et il se mit à rire, plein de dédain pour elle, de sourde pitié pour lui. Valait-elle d'être huit années regrettée et pleurée? Folie que tout cela.

Il ferma les yeux, ne voulant plus regarder qu'en lui-même, ennuyé du spectacle de cette rive qui évoquait de dangereux enthousiasmes. Il sentit soudain une petite main frôler la sienne, tandis qu'une voix d'enfant murmurait: "Dis, Monsieur, si tu dors?"

L'enfant était toute rose avec un regard magnifique. Il eut en l'apercevant un éblouissement.

—Dis comment t'appelles-tu? fit-il, presque fou, devant la miniature adorable.

—Yvonne, comme maman, répondit fièrement la mignonne.

Il eut un geste brutal pour l'éloigner, mais en regardant encore la petite, si jolie, si tendre, il fit un grand mouvement pour l'attirer dans ses bras. L'enfant se laissa caresser, et, heureuse de cette affection subite, elle se prit à

bavarder, se racontant toute à son nouvel ami. "Elle avait six ans depuis hier, Papa l'avait comblée de cadeaux magnifiques, et Maman lui avait permis de jouer dans sa chambre... Elle ne veut pas toujours, Maman, car Yvonne joue trop fort, dérange les petits pots qui sentent bon, fourrage les dentelles et les rubans, maman Yvonne alors gronde si fort... Mais Yvonnette aime tant toutes ces jolies choses qui embaument... Papa lui, ne gronde jamais, il reste souvent à surveiller les jeux et le dodo d'Yvonnette, alors que petite mère se promène et s'amuse avec les belles madames et les aimables messieurs."

Le jeune homme comprend que toute l'admiration de la fillette va vers la maman gâtée et adulée, que ses instincts de petite femme sont flattés de tout ce luxe que la mère incarne, mais ce qu'il y a de sain, de tendre, de loyal en l'enfant, se donne au père.

—Et Maman? questionne Paul, avide d'approfondir l'âme de cette femme tant pleurée, et Maman, te prend-t'elle sur ses genoux? te serre-t-elle bien fort?

Yvonne, alors regarde de ses grands yeux étonnés le monsieur, qui, tout ému, la questionne ainsi, et gravement elle agite sa tête blonde: "Non, vous savez, maman est toujours trop belle pour me tenir ainsi, c'est la bonne qui me berce comme ça, et puis papa. Ah, papa, lui..."

Et petite Yvonne serre ses lèvres très fort, comme pour mieux marquer ce que ce *lui* recèle d'adorables tendresses, d'incessants dévouements.

Une voix pointue appelle: "Yvonne". La petite quitte vivement les bras de Paul, en balbutiant épeurée: "C'est mère", et elle s'enfuit, gracieuse et fine, sautillant de ro-

cher en rocher, jusqu'à l'apparition blanche que Paul, sans que son coeur tressaille, a tout de suite reconnue. Et quand il voit la menotte d'Yvonne saisie par une main volontaire qui la secoue rudement, il murmure: "Guéri, enfin!"

Tandis qu'il embrasse d'un regard reconnaissant toute la plage infiniment belle dans la splendeur de cette journée de septembre, sa pensée émue se pose tour à tour sur *celui* qui, involontairement, lui vola son rêve de jeunesse, puis sur la jolie petite condamnée à l'ignorance des joies exquises que, seules, les mères font naître; et, comme il n'était ni brutal ni injuste, la tristesse de cette vie d'homme et de cette vie d'enfant qu'*elle* gaspillait lui fit mal, et il s'en alla guéri, oui, mais incroyablement brisé!

Songez que depuis huit ans il pleurait un beau rêve.

PETITE PHEBIE

> "De fait, qui songe à la personnalité chétive, à la manière d'être de tant de passants et de passantes qui vont par les rues comme des ombres, et qui vivent leur existence cachée dans l'une de ces innombrables chaumières creusées en alvéole dans le massif des maisons."

Elle était une de ces passantes en qui rien ne séduit, rien ne distrait, rien n'attire, et elle s'en allait de par la vie, seule, sans le regret d'une affection perdue, sans la soif d'une amitié nouvelle, seule, sans même comprendre tout ce que ce mot disait de navrant.

Elle passait par la même route, matin et soir, allant et revenant du travail, indifférente aux bruits de la foule, aux gaités de la rue, le coeur inerte, l'esprit dormeur, heureuse ainsi, parce que rien n'avait encore altéré l'impassibilité de ce petit être surgi d'un ruisseau, un soir d'orage, et qu'un ivrogne avait ramassé pour le confier à l'être de dureté et d'infamie qui était sa compagne. Elle grandit, la pauvrette que l'on appelait Phébie, au milieu de la fange; elle assista à des scènes ignobles, elle reçut des injures, des horions, elle fut le patira de ce bouge d'où on ne la rejetait pas à cause des services qu'elle rendait. Elle vécut là-dedans jusqu'au jour où ses ignobles protecteurs, expulsés de leur hameau, la laissèrent seule, sans abri et sans pain. Et Phébie marcha jusqu'à la ville pour y commencer une vie de labeur et de tranquillité. Elle gagnait juste de quoi se loger et se nourrir, et elle était contente ainsi, sans ambition et sans désir, ne souhaitant rien en dehors de la désolante monotonie de cette existence où pas un sourire ne passait, où pas un

sentiment ne glissait. Phébie restée saine et droite dans la tourmente de ses premières années vivait, honnête et pure, sa jeunesse robuste et belle.

Car à cet être sans pensée et sans tendresse, la nature avait donné un visage gracieux qu'embellissaient des yeux sombres, magnifiques d'expression. En Phébie, les yeux seuls encore parlaient, tandis que toute l'âme désespérément se taisait.

Par un dimanche qu'éclairait un doux soleil de juin, Phébie s'en vint à l'église, machinale et distraite... Soudain, près du grand bénitier, elle aperçut un jeune homme qui la regardait s'avancer.

Quand elle fut tout près de lui il plongea vivement ses deux doigts dans l'eau sainte, puis les allongea vers la main de Phébie qui les toucha légèrement, et se signa en fixant ses yeux splendides sur le beau jeune homme qui lui souriait. Et la fillette s'agenouilla dans un coin sombre du temple, et pour la première fois de sa vie elle sentit que quelque chose en elle, d'immense et de magnifique, s'agitait. Désespérément heureuse de ce nouveau et de ce tendre qui naissait dans son coeur, elle apprit à prier en un langage ému, suppliant qu'un peu de tendresse lui soit enfin donné à elle, la paria qui n'avait jamais rien espéré, rien reçu, et elle pria longuement, dévotement, tandis qu'autour d'elle on s'étonnait de voir cette pauvre petite chose humaine prostrée au fond du grand banc, d'où montait parfois un sanglot qui n'avait rien de douloureux pourtant. Phébie pleurait de tout son coeur sa joie de naître à l'émotion, à l'amour. Le premier sourire lui avait pris son âme!

Pauvrette, quand elle repassa près du grand bénitier où la si douce apparition l'avait grisée, tout s'était évanoui, hélas! de ce cher rêve. Le beau jeune homme n'était plus là, et Phébie sitôt née à la douceur d'aimer, eut mieux fait peut-être de refermer tout de suite son coeur dès son premier désenchantement. Mais elle sut accepter l'épreuve avec le bonheur, et elle releva son front pâle, tandis que dans ses yeux que la douleur subitement cernait une flamme d'espoir passa... Phébie vivra vraiment, et l'enfant, tirée du ruisseau un soir de tempête par un ivrogne sordide, cette enfant indomptée et indifférente a soudain compris la douceur d'aimer, à la révélation des yeux tendres qui lui ont souri admiratifs, et se sont ensuite éclipsés oublieux, inconsciemment féroces.

Celui-là, qui s'est attaché à la personnalité chétive de cette pauvrette qui passait sans souci et sans espérance, se doute-t-il seulement que son sourire a forcé l'indifférence de cette petite âme où la vie est entrée à flots maintenant pour y semer la joie, oui, mais aussi la douleur...

LA BOSSUE

A Madame Georges Marcil.

Elle eut une bien navrante histoire la pauvre petite que l'on vient d'enterrer dans un lointain cimetière de campagne, alors que les bourgeons sourient au premier appel du printemps.

La mort lui fut douce, infiniment plus douce que la vie, et elle n'eut aucun regret de la terre où elle n'avait vécu que de l'indifférence et du mépris.

Pourquoi aussi était-elle tombé dans une famille robuste et belle, elle, la pauvre enfant qui naissait difforme; pourquoi avait-elle mis la tache de sa laideur et de sa difformité en plein centre du radieux tableau où elle jetait une ombre lourde et déplaisante.

Pourquoi? Oh! le *pourquoi* des existences flétries dès l'aurore, qui donc pourra résoudre leur attristant problème?

Personne ne l'aima. La mère avait bien essayé de sourire au pauvre petit être misérable né d'elle, comme si elle espérait avec un peu d'amour lui donner de la force et de la beauté. Mais quand elle vit l'enfant se développer laide et bossue, la mère, dans son ignorance, eut honte de cette fleur mal venue sur une tige vigoureuse, et elle se détourna de l'enfant, comme le père, les soeurs, les frères, comme tout le monde enfin, et ses lèvres prirent aussi l'habitude d'appeler la pauvrette de ce nom cruel: la Bossue.

Pourtant, la Bossue avait une bien jolie âme dans son petit corps tout laid, une âme éprise de beauté et d'art; et celle que personne ne voulut aimer s'attacha aux belles choses dont la nature l'entourait. Elle aima passionnément

les arbres, les fleurs et les oiseaux, et de toutes ces beautés et ces grâces, l'enfant se fit un bonheur qui l'aida à vivre sans rancoeur et sans haine. Que lui importaient les affections qui vivaient autour d'elle sans jamais se pencher jusqu'à son coeur altéré? Elle se mit silencieusement à les dédaigner, puis elle oublia de rêver au bonheur humain, elle se détourna de lui sans une plainte, sans un regret, comprenant peut-être que ce bonheur là a d'impitoyables exigences.

On la laissa croître comme une plante sauvage, négligeant son intelligence, comme l'on négligeait sa tendresse; elle apprit à peine à parler, et ses sentiments ne dépassèrent jamais les bords de son coeur rempli. Elle ne voulut pas apprendre le chemin de l'école, où elle coudoierait des enfants durs et moqueurs, où on la battrait, où on l'humilierait de son nom cruel: La Bossue! Aussi ne lut-elle jamais dans un autre livre que dans celui de la création, et elle en comprit l'admirable texte.

Au catéchisme de la première communion, le prêtre, apitoyé sur cette âme enfantine obstinément close, lui demanda:

—Aimes-tu le bon Dieu?

Elle le regarda de ses grands yeux fiers, puis elle fit *oui* de la tête, par habitude de ménager les mots. Alors le bon prêtre reprit plus doucement:

—Comment l'aimes-tu?

Elle eut alors un grand geste las de prisonnière, et montrant, par la fenêtre de l'église, le soleil qui resplendissait:

—Je l'aime... dehors... là!

Et ce fut vainement que l'on tenta d'initier la fillette aux mystères religieux; les beautés du culte n'impres-

sionnèrent pas son âme sauvage; sans cesse, elle regardait au dehors, cherchant le Dieu qu'elle comprenait et qu'elle aimait. On lui rendit sa liberté après la communion à laquelle son pasteur l'avait préparée, en lui disant que le bon Dieu des fleurs et des oiseaux voulait venir dans son coeur...

Tout lui plut dans la nature; elle ne bouda aucune saison, aimant les neiges et les autans, mais, plus que tout, le temps des chansons et des fleurs. La mignonne s'est endormie à la griserie du parfum des lilas, en regardant venir les hirondelles dans le ciel bleu.

Elle se repose de sa pauvre vie inutile dans le petit coin du cimetière de campagne où on l'a jetée sans une larme, soulagé du fardeau qui ne pesa pourtant pas lourd sur le coeur de ceux qui ne voulurent ni la comprendre, ni l'aimer. Elle ne souffrit pas de cette absolue négligence; elle n'en voulut même pas à la maman, la pauvre maman qui méprisa l'amour chaud et désireux qui montait de l'âme de sa petite infirme.

Les mères incomprenantes sont mille fois plus à plaindre que les enfants incompris, ne vous semble-t-il pas?

HISTOIRE TRISTE

Maman est là-haut toute seule dans sa chambre, et si faible et si pâle qu'on devine son mal implacable. Elle est là à songer à un tas de choses qui ne lui font guère de bien, puisque ses yeux, que la souffrance grandit d'un cercle immense, semblent lourds des angoisses qui s'y réflètent. Soudain quatre coups vibrent au cadran de la grande salle voisine, elle compte quatre avec anxiété, puis elle se redresse vivement, attrappe son petit miroir sur la toilette, relève des mèches rebelles, corrige d'un soupçon de poudre rose sa pâleur navrante, et le sourire aux lèvres, elle attend avec une heureuse impatience qui redonne de la vie à son joli visage de mourante.

Les portes en bas s'ouvrent avec fracas; elle entend des cris, des appels, des piétinements, et sourit, amusée de tout ce va et vient qui annonce l'arrivée des petits, de ses deux petits chéris, Jacques, Jacqueline, si jolis, si intéressants, si gentils. Au milieu de tout ce tapage elle perçoit la voix de sa vieille bonne Louise qui dit: "Il faut, avant tout, embrasser votre maman, mes petits."

—Ah ben, articule fortement son Jacques, j'ai pas le temps moi, mes amis ne m'attendront pas, tu sais!

Et la porte refermée bruyamment ne couvre pas les pas sonores qui dégringolent le grand escalier.

La pauvre maman, en haut, espère et se dit: "Et ma Jacqueline?..."

Louise d'une voix changée recommande: "Ma petite Jacqueline, maman vous attend."

—Mais c'est que j'ai très faim, moi Louise, tu sais. J'irai embrasser petite mère, quand j'aurai mangé.

Et maman entend bien que l'on sort des grandes armoires toutes les confitures et toutes les sucreries pour gaver au plus vite la gourmandise affamée de sa fillette. Les larmes sillonnent ses pauvres joues, et lavent dans leur triste passage le soupçon de poudre qui devait rendre à Maman l'apparence heureuse des beaux jours.

Pauvre petite Maman, elle attend trois quarts d'heures, et elle, qui a à peine vingt-cinq ans, se sent lourde de presqu'un siècle, lorsqu'enfin elle entend :

—Bonjour, p'tite Maman, ça va mieux ?

Elle se redresse et répond ravie :

—Oui, mon mignon, viens m'embrasser !

L'enfant s'approche songeuse, et quand les lèvres de Maman vont la toucher, elle se recule vivement et d'un air discret, affirme :

—Papa dit comme ça que le Docteur ne veut pas qu'on t'embrasse, parce que ça va te fatiguer.

—Ah ! oui... en effet... ça va me fatiguer... tu as bien raison, ma chérie... Va jouer... amuse-toi...

—Tu ne me veux plus ma Maman ? questionne l'enfant, d'un vague accent de délivrance.

—Non, plus ! articule la pauvre défaillante... Ah si, ton papa t'a-t-il aussi défendu de me donner la main ?

La petite songe un instant, puis répond un *non* incertain.

—Alors, fit la maman avec un sourire de martyre, amène-moi ta menotte rose.

Et sur la petite main presque récalcitrante, maman posa, avec extase, sa joue enfiévrée, et dit d'un ton très bas :

—Ecoute ma jolie, maman va bientôt s'en aller pour un voyage... très loin... tu sais... et pendant qu'elle

n'y sera plus tu auras bien soin de papa, de Jacques, de tout notre monde?

La petite, de maussade, devint attentive et souriante.

—Et ce sera moi, hein maman, la maîtresse?

—Oui, mon bijou.

—Et tout ce qui est ici sera à moi?

—Oui, ma chérie.

—Oh! maman, que tu es fine, et que je t'aime. Quand donc que tu t'en vas?

—Demain! articule la mourante.

La mignonne l'étreint, et, à plein coeur, cette fois, lui crie:

—Ah! que je t'aime!

Et maman, à demi inconsciente, écoute encore raconter: "Tu sais, Louise, maman part en voyage, et c'est moi qui vais être la maîtresse..." Puis elle n'entend plus rien.

* * *

—Dors-tu? questionne soudain la voix de celui qui lui a appris la désillusion.

—Non! peut-elle dire d'une voix encore sonore.

—Alors, pourquoi tiens-tu tes yeux fermés?

—Pour rien...

Il murmure d'un ton rogue des mots qu'elle ne comprend pas, puis à la fin, exaspéré, il déclame:

—Tu as vu les enfants?... Il n'y en a pas de plus mal élevés, et cela grâce à la latitude insensée que je t'ai laissée. Ah! si j'avais su me montrer le maître.

Le maître!

Elle gémit, révoltée, et lui réplique:

—Ah! tu n'as pas un mot à dire, maintenant, ma petite amie, tu sais trop bien que c'est vrai.

Les oreilles lui bourdonnent, puis elle sent que tout ce fratras s'atténue, s'éloigne, et quand elle est redevenue solitaire, elle songe timidement à sa vie désolée.

Elle avait eu une enfance solitaire où rien n'avait fleuri, et en sa jeunesse rien n'avait germé, si ce n'est ça et là quelques joies, que, sottement rebelle, elle avait cru mensongères. Puis un jour, sans trop savoir comment, elle était partie avec un mari qu'elle connaissait à peine, et qui avait tué son jeune et naïf amour de toutes ces taquineries d'homme mûr, tatillon et despote. Elle avait eu des enfants, et en leur venue elle avait espéré. Et à l'âpre joie de les avoir créés en mère ardente et passionnée, rien n'avait répondu.

Elle n'avait pas su revivre en ses enfants.

Elle s'étiola tous les jours, et eut des heures désolantes de faiblesse morale et physique; elle, qui avait été une pure artiste, apte à tout saisir et à tout comprendre, elle en vint à ne plus aimer son violon dont elle possédait pourtant toute l'âme! Et son mari dans sa sottise vaniteuse eut beau lui suggérer les études les plus passionnantes, les plus récréatives, elle en sortait avec ce *je n'en puis plus* qui provoquait les réflexions insensées de celui en lequel elle avait rêvé un ami.

Et si entière et si funeste fut sa désillusion qu'elle atteignit en elle les sources mêmes de la vie.

* * *

Et de n'avoir jamais été comprise, jamais aimée, dans une nuit froide de novembre, Maman se meurt, engoncée

dans l'oreiller qui lui dérobe la lumière adoucie de la lampe à laquelle Monsieur éclaire sa lecture. Elle a reçu tous les secours divins et son âme calmée n'a pas peur des mystères qu'elle va percevoir. Et Maman appelle la mort de toutes ses espérances déçues, de toutes ses angoisses impuissantes; elle lui dit de sa petite voix douce que le mal affaiblit: "Je ne suis plus bonne à personne et à rien, et je t'attends!"

Soudain, son mari qu'un événement sportif passionne, entend la plainte de ce pauvre petit corps qui meurt, et il questionne, soudain compatissant:

—Ca ne va plus?

Et comme rien ne répond à sa question, il se penche et découvre avec un cri atterré la pauvre jolie figure de Maman à jamais fixée dans un beau sourire.

Et conscient de son infortune, il s'écrie avec les grands gestes des lugubres situations:

—Jacques, Jacqueline, venez vite!

Dans la nuit triste de novembre de petites voix endormies psalmodient autour de la couche funèbre:

"Jésus, Marie, Joseph", sans comprendre que Maman jamais plus ne s'éveillera.

LES CLOCHES SONNAIENT MATINES

A l'heure où sonnaient les matines de Pâques, j'ai vu passer, sous le ciel gris et lourd, un convoi blanc que suivaient un homme et une femme en noir.

Et l'homme avait le masque tragique du désespoir, et la femme pleurait à gros sanglots.

Ils s'en allaient porter en terre, les pauvres, peut-être tout leur amour, et leur détresse faisait mal à voir sous le ciel gris et lourd, tandis que les cloches sonnaient matines.

Le petit corbillard blanc, embelli d'ors, emportait une tombe presque minuscule, drapée de velours fin, dans laquelle dormait toute la tendresse de l'homme et de la femme en deuil. Pourquoi faut-il que l'amour le plus doux et le plus infini périsse ainsi, quand la nature s'éveille, quand un immense alleluia descend des cieux et monte de la terre. Pourquoi faut-il que ce père et cette mère passent en pleurant dans l'universelle joie?

A l'heure où les cloches sonnaient matines, j'ai vu passer, dans l'ombre grise et lourde, une femme à cheveux blancs, toute courbée vers la terre; elle s'en allait d'un pas lourd, inégal, ce pas des gens qui ont beaucoup marché par les routes rocailleuses, et sur ses épaules frémissait la mante antique que les soleils avaient rougie. La porte de l'église était ouverte, tandis que la voix des cloches appelait; la vieille femme se glissa dans la foule qui rentrait.

Je la revis, si petite, diminuée encore, comme fondue dans ce grand banc où elle priait, priait à voix presque haute, répétant de sa voix dolente: "Bonne Sainte Vierge,

venez me chercher s'il vous plaît!" Et dans un geste naïf, suppliant, elle levait vers la Madone ses mains jointes, des mains tannées, ridées, aux pauvres doigts crochus.

—Bonne Sainte Vierge... priait-elle toujours de sa même voix sans expression, — bonne Sainte Vierge!

Tandis qu'elle appelait la mort au chant joyeux de la résurrection, sous le ciel gris et lourd, un homme et une femme pleuraient en suivant le convoi blanc de leur ange endormi. La nef retentissait du chant joyeux des alleluia, l'autel éblouissait de mille feux, au dehors le jour tombait lentement. Et dans l'ombre plus lourde et plus grise, deux pauvres petits attendaient. Leurs mains froidies frolèrent la mienne au passage, et j'entendis que leur bouche chevrotait: "Madame... charité... amour du bon Dieu..." Je les vis tous deux si pâles sous la lumière mourante d'un jour sans soleil, si pâles et si tristes que j'en eus mal. La fillette me tendit un bouquet pascal composé de fleurs mendiées aux halles sans doute, roses qui tremblaient sous la brise, avec le son du papier que l'on froisse. Et tandis qu'elle me parlait, le garçonnet plus jeune, à peine cinq ans, avait ôté sa casquette et me regardait profondément de ses beaux yeux craintifs : La mère était malade dans la maison sans feu, où il y avait aussi deux bébés, le père était mort à l'automne, et l'on avait froid et faim. Pauvres, pauvres petits, que leur tristesse était navrante dans la lumière mourante de ce jour sans soleil.

* * *

Dans l'ombre de plus en plus grise, de plus en plus lourde, je m'en allai, lasse et déçue. Les passantes, frileuses dans leurs toilettes trop belles et trop légères pour

ce temps dur, marchaient hâtivement, oubliant toute coquetterie, pressées d'arriver, tandis que les hommes ralentissaient leur marche, contents de pouvoir s'attarder quand tout se hâtait de fuir.

Je fus bientôt rendue. Un voile de crêpe me frôla tandis que j'entrais dans la maison d'une pauvre jeune morte qui avait été mon amie bien chère. Je la vis dormir, si pâle parmi les roses pâles, aussi menue qu'une enfant. La mort n'avait trouvé que cette frêle dépouille, car la vie avait tout pris, tout ravagé avec des lenteurs effroyables et calculées.

En regardant la pauvre jeune morte, je revivais toute une époque de ma vie: époque d'insouciances et de folles gaîtés, où elle avait été l'amie, la confidente, presque une soeur.

Maintenant elle ne parlera plus, ses yeux tendres sont à jamais fermés; il ne reste plus de sa vie que les désespoirs que son trépas a créés: autour de la couche funèbre il y a des enfants!

L'ombre dans mon âme se faisait de plus en plus grise. Est-ce que rien ne vivait plus dans cette aube pascale, ou si tout n'était que tristesses et larmes?

* * *

Je m'en retournais les yeux troubles, le coeur déçu quand mon obscurité fut soudain éclaircie.

Un couple radieux s'en allait dans le sombre que son passage semblait éclairer: couple d'amoureux, couple de vie et d'espoir, couple de beauté et de joie. En les voyant si fiers et si heureux, je me repris à sourire à cette lumière rayonnante, à cette saison qui allait fleurir.

Tout doucement mon coeur chanta : Voici le printemps ! Vive l'amour !

Ils allaient vers l'avenir, confiants et sereins, dans l'ombre grise et lourde de cette fin de jour sans soleil, tandis que la jeune morte, les mains jointes, dormait à jamais, que les enfants mendiaient en pleurant aux portes de l'église, que la vieille femme demandait la mort à la bonne Vierge, et que, le coeur sanglant, ce père et cette mère suivaient au cimetière le convoi blanc de leur petit adoré...

ERNEST LAFORTUNE

Mourir, quand les lilas vont embaumer, quand la nature revit et chante... Ironie!

On vient de m'apprendre le trépas d'un jeune homme pour lequel j'avais une affection toute fraternelle.

Ernest Lafortune est mort hier, âgé de guère plus de vingt ans, après avoir donné la mesure d'un bien beau talent.

Quelle âme ardente et noble était la sienne, toujours au service des causes justes, ennemie des laideurs et des lâchetés. Il fit ses débuts littéraires au *Royaume* avec ses *Reflets blonds* pleins de poésie et de fraîcheur; son talent me charma, et je ne cessai de donner à mon collaborateur le plus amical intérêt.

L'autre jour, se traînant par un effort héroïque, il me fit sa dernière visite. Et j'eus l'illusion qu'il vivrait encore longtemps, tant son sourire était confiant et serein, tant l'amour de la vie chantait en lui.

Tout est fini maintenant, et si l'amie s'attriste devant cette tombe prématurément ouverte, la Canadienne regrette profondément de voir sitôt flétri un talent si profond et si sincère qui se serait tout dépensé pour l'honneur de sa patrie.

Des caractères aussi bien trempés, aussi heureusement doués, se font rares, hélas! Pourquoi faut-il que nous ayions la douleur de les perdre si tôt...

Le souvenir de ce jeune homme, mort en plein printemps, avec au coeur des richesses pour vivre longuement, restera infiniment doux à tous ceux qui ont reçu le très précieux don de son amitié, qui ont subi le charme de son esprit très fin, de son captivant talent.

Mai 1908.

UN PEU DE SOLEIL MONSIEUR PRINTEMPS

Le médecin lui avait dit: "Le soleil du printemps vous rendra vos forces et votre gaîté; un peu de courage, mademoiselle, un peu de patience, et le rose remontera à vos joues, et la joie dans vos yeux brillera radieuse."

Et de ces mots d'espoir la jolie Nora s'était grisée, et tous ces longs mois d'hiver, pelotonnée dans sa chaise longue, elle s'oubliait de longues heures à rêver aux beaux jours si lents à venir, et, tendant ses petites mains décharnées vers la fenêtre, elle suppliait: Un peu de soleil, ô Monsieur Printemps!

Elle était jeune, dix-huit ans à peine sonnés; elle était jolie, de grands yeux bleus sombres, assombris encore par de lourds cheveux noirs; elle était bonne, n'ayant jamais appris autre chose que des sourires et des générosités; et Nora était aimée par le meilleur, le plus beau, le plus tendre... Mais il ne s'appelait pas Philippe, et ce nom-là avait extraordinairement plu à Nora en ce fameux soir de kermesse, où, magnifique sous l'épaulette, il avait dit à la ravissante *Japonaise* qui tendait vers lui une tasse de thé fleurant tout l'Orient: "Mademoiselle, ce thé... est le plus beau soir de la kermesse!" Ce n'était pas très brillant, mais il était si gentil ce beau militaire à moustache conquérante, que, du premier coup foudroyée, petite Nora, menue comme un bibelot de Madame Chrysantème, tomba amoureuse... O la pôvre!

Car il se trouva que le beau militaire, qui avait provoqué l'enthousiasme de la fillette, avait donné son coeur tout entier, et que Nora fut atrocement déçue lorsqu'après bien

des tasses de thé une voix complaisante lui souffla: "Tu sais, c'est le plus grand flirt de la ville!... Il est fiancé à Yvonne Z... cette belle blonde que nous avons admirée l'autre soir."

Nora ne sourcilla pas, mais il se fit au fond de sa poitrine un grand remue-ménage qui la mit toute faible, presqu'aveugle.

C'en était fait! Patraque, le pauvre coeur reluisant comme un sou neuf de la jolie Nora. D'un coup sec, trop nerveux, on avait cassé le précieux ressort. Il ne saurait plus battre!...

Et ce fut en vain qu'on l'aima, qu'on l'adula, rien en elle ne vibra plus, et rien ne lui resta de sa vivacité passée.

Nora ne voulait pas mourir. Elle avait une horreur instinctive de disparaître, de ne plus sentir, ne plus voir, ne plus souffrir... Vivre n'importe comment, oubliée dans le mystère de sa chambre tiède, mais vivre, fut-ce la torture même. Elle ne voulait pas s'en aller à son âge, car pourquoi ne guérirait-elle pas corps et coeur, alors que dans la vie tout finissait par renaître. Dans le lointain l'Astre s'effaçait, il s'enveloppait de brumes; tout à côté surgissait une image à peine distincte, mais à laquelle, maladivement, Nora souriait comme l'on sourit à cet âge incertain à l'avenir. Elle sentait en son âme des forces nouvelles accrues par l'épreuve, et elle chassait peureusement cette question qui rongeait sa fièvre: "D'où est venue ma folie? Je suis une créature de soleil, et l'ombre ne me vaut rien, c'était l'automne sombre et cru, et mes nerfs m'ont joué cet affreux tour. Mais je me reprends à l'ombre perverse, je veux être heureuse." Et sa jolie tête que le mal rendait dolente se tournait vers la photographie souriante

du bon petit jeune homme qui voulait lui donner du bonheur. Il souriait, un peu naïf, un peu ému, dans son cadre d'argent, celui qui aimait. Pourtant l'Autre avait son cadre ciselé au coeur de Nora...

"La vie est bête", se répétait la petite mourante, "j'aurais tant su être heureuse... si j'avais pu..." Et son corps fragile se glaçait, ses lèvres bleuissaient, son coeur s'affolait, et elle serait morte, un beau soir, de trop penser, si le doux médecin, un poète, qui l'amenait tranquillement vers la fin ne lui avait sans cesse répété: "Espérez en Pâques et le printemps!"

Et aujourd'hui, c'est Pâques! Sa chambre est toute fleurie de beaux lys; celui qui aime a voulu parer la chambre de l'élue· Ce soir, peut-être, elle sera morte, et il veut qu'elle emporte jusqu'au paradis le parfum de son intense tendresse.

Elle vient de s'éveiller, et, frileuse dans la blancheur des draps, elle écoute chanter la cloche pascale. Elle accueille *Matines* avec émotion, puis les yeux tournés vers la fenêtre elle espère le rayon d'or qui s'y posera. C'est à peine si elle peut soulever sa tête lourdement couronnée de ses beaux cheveux noirs, et elle sent par tout son être un mortel alanguissement. Mais elle ne s'effraie pas, elle regarde le jour qui paraît et elle attend, confiante, l'Alleluia céleste, et pieusement elle parle au Dieu qui ressuscite.

Puis ses petites mains diaphanes se tendent dans un tragique effort vers le Levant, tandis qu'elle murmure par une vieille habitude:

"Un peu de soleil, ô Monsieur Printemps!"

Et le soleil à cet appel ardent entre à flots pressés dans la chambre blanche, et auréole de mille ors le front char-

mant de Nora, morte d'on ne sait quoi, de Nora qui passa à côté de l'amour, et qui ne sut rien de la vie.

Les anges là-haut, très doucement, accueillent la petite âme tendre de Nora, au chant de leur Alleluia, tandis que le magicien du printemps, magnifique et chaud, fait ressembler la jolie morte à l'une de ces petites saintes de vitrail, brillantes et belles, que l'on prie à genoux.

DANS LA NUIT

La grand'mère était blanche, blanche de la neige de bien des hivers; la fillette était blonde, blonde comme les épis mûrs. Toutes deux se tenaient enlacées, les rubans bleus se mêlaient aux mousselines liliales, et de tout cela montait un bruit de baisers, un murmure de mots tendres. Toutes deux avaient les yeux clos... Etait-ce pour mieux lire en leurs âmes qu'elles avaient ainsi abaissé leurs paupières; s'abimaient-elles dans quelque rêverie que la lumière détruirait peut-être? Non, la grand'mère blanche et la fillette blonde ne voyaient plus clair que dans leurs coeurs. La vieillesse avait fermé les yeux de l'une, l'autre était née aveugle. Toutes les deux, résignées, s'aimaient.

—Tes cheveux, grand'mère, comment sont-ils?

—Ils sont blancs, mignonne, blancs après avoir été blonds comme les tiens; les tristesses ont tant poudré de frimas sur ma tête...

—Et tes yeux, ô mère grand?

—Mes yeux, fillette, bruns jadis, ne doivent plus avoir, aujourd'hui, une teinte. A quoi bon d'ailleurs, puisqu'ils ne sauraient plus voir la candeur des tiens!

—Grand'mère, je rêve parfois à ta beauté, oh! une beauté que mon âme imagine, et à laquelle tu dois sûrement ressembler, car je t'aime tant que ton image a dû se photographier dans mon coeur, et s'y fixer pour me sourire! Et c'est très doux de te regarder ainsi en moi, belle et riante avec des yeux de caresse et des lèvres de baisers... Il y a quinze ans, grand'mère, que je suis née, quinze ans d'obscurité d'où j'ai tiré une lumière. Cette lumière m'éclaire;

elle me découvre des choses merveilleuses. Ainsi, je connais les arbres, les fleurs, et à force d'écouter la chanson de la mer, j'ai trouvé la couleur de ses vagues, le secret de ses ondulations mystérieuses. J'éprouve, grand'mère, des délices infinies à m'abandonner au sens étrange qui m'anime et me fait vivre des joies insoupçonnées mais combien profondes. Et que me servirait-il de voir? Je suis sûre que rien n'est beau comme la vision de beauté qui rayonne en mon âme.

—Tu as raison, petite, va, garde la douceur de tes songes, garde l'ombre de tes yeux, puisque de toute cette tristesse épandue sur ton berceau, tu t'es fait une joie qui ne te réserve aucune désillusion. Va, ma chérie, ma philosophe, tiens tes yeux bien clos, et ne vois jamais au-delà de l'horizon décrit par ton âme éprise d'idéal. Ne demande pas que l'on éclaire ta nuit, puisque ton esprit l'a illuminée des plus sublimes reflets.

—Oh! grand'mère, faut-il que ce soit laid à voir la vie, pour que tu parles ainsi?

—Ma petite enfant, j'ai vu de près, de très près, tout ce que tes yeux ignorent. J'ai contemplé les aurores et les crépuscules. Je me suis empli l'âme de mille spectacles délicieux; je me suis arrêtée devant de fines merveilles. J'ai eu de véritables enthousiasmes devant des tableaux sublimes. Mais à côté de tout cela, j'ai vu tant de douleurs, de méchancetés, de fourberies, de haines, et te l'avouerai-je, ma petite, j'ai souhaité quelquefois ne plus voir... Le Ciel m'exauça, et je ne garde dans la nuit que j'aime, je ne garde qu'une amertume: celle de ne pouvoir perdre le souvenir des laideurs extrêmes.

—Lorsque tu naquis, enfant, je ne voyais déjà plus, et c'est mon âme seule qui apprit à t'aimer. Je t'ai épelée mignonne, appliquant toute ma pensée à te connaître, et je n'aurais qu'un deuil dans mon malheur, celui de ne pouvoir t'admirer, si je ne te sentais idéalement belle et charmante comme une créature de rêve. Va, ma chérie, ne regrettons rien; s'il est triste de ne plus voir, il est plus triste souvent de regarder à travers l'humaine cohue...

NAIVETE

A mes petites nièces, Thérèse, Madeleine et Valérie Belzile.

On venait d'apporter le dessert, un beau gâteau à la crème qui fit pétiller de gourmandise les yeux de grand'père, alors grand'mère trancha une part vitement, pour apporter une douceur à ce bel appétit de vieillard.

Entre ces deux vieux, la petite Reine, fille de leur fille, se taisait, distraite, ses grands yeux bruns ne voyaient même pas le succulent gâteau. Grand'mère en mit une large part sur l'assiette de la mignonne.

—Tiens, ma chérie, voilà le dessert que préférait ta maman... ta petite maman... Notre pauvre Jeanne!

Et grand'mère passa rapidement sa vieille main sur ses paupières papillottantes, lourdes de larmes, tandis que grand'père toussait bruyamment pour ne pas pleurer.

La petite avait frissonné en entendant le nom de sa mère, ses longs cils qui ombrageaient son regard masquèrent sa douleur. Elle oubliait tout, perdue dans quelque vision.

—Tu ne manges pas petite?

—Oh ! grand'maman, si tu voulais, supplia l'enfant, je donnerais ce gâteau à quelqu'un qui n'en a pas, et que j'aime tant!

—Très bien, ma chérie, mais tiens, voici pour toi, fit l'aieule, en mettant une seconde part sur l'assiette de Reine.

—Oh! si tu veux, grand'maman, je donnerai tout! Et l'enfant se réfugia dans les bras de la mère grand toute émue.

—Elle aura le coeur de sa mère, se soufflèrent les vieux, consolés.

* * *

Reine est vêtue de deuil, les dentelles noires de sa capeline encadrent sa fine figure pensive. Pourquoi la douleur a-t-elle déjà mis son stigmate cruel sur ce frêle bébé qui n'a pas encore six ans? Cette mignonne créature portera pourtant toute sa vie le rude cachet de l'infortune première, et une révolte nous vient devant cette trop précoce souffrance. Grave, la fillette s'en va entre grand'père et grand'mère; sous son bras elle a glissé un petit paquel qu'elle porte avec soin. Le trio atteint la lourde porte du cimetière du village; une grande planche solidement ajustée en défend l'entrée, mais grand'père débarrasse vite l'obstacle et la barrière délivrée, brusquement s'ouvre, pour laisser passer les visiteurs.

Reine précède les vieux dans cette lugubre promenade; avec hâte elle avance, pressée d'arriver à la tombe maternelle. Depuis que l'on a mis en terre sa jolie petite maman, l'enfant est devenue la visiteuse assidue de la nécropole; elle y est chez elle, et rien ne l'effraie de tout ce qui fait la terreur des autres petits. Ses pieds mignons foulent familièrement les fosses fraîchement remuées, et ses bras heurtent sans crainte les croix branlantes que la dernière tempête a ébranlées. Toute seule, elle atteint l'endroit où dort la créature chérie que l'enfant aime encore passionnément dans la mort. Elle se penche vers la terre où les fleurs ont poussé, belles et rayonnantes, et elle dit à voix basse, collant sa bouche aux herbes fines:

—Bonjour, petite mère; c'est Reine, ta chérie... je t'envoie des baisers, et encore des baisers... Je m'ennuie de

toi, si tu savais... viens donc me chercher... dis au bon Jésus que je serai sage!... Tu sais, grand'maman a fait un beau gâteau, celui que tu aimes, je t'apporte toute ma part, deux belles tranches, je les cache là, sous le gros *géranium*... tu sais, celui qui a de belles fleurs toutes rouges... Bonjour, petite maman, embrasse-moi, veux-tu, et vite, car voilà grand'père et grand'mère qui arrivent... j'ai marché bien vite pour pouvoir te parler toute seule... j'essayerai encore et je t'apporterai de bonnes choses... Oh! que je t'embrasse, ma belle maman!

Et la pauvrette attacha ses lèvres à la terre qui recouvrait la morte adorée. Ses yeux se fermèrent, son petit corps se raidit une minute, et son âme, par une douceur étrange, reçut le baiser d'au-delà.

* * *

Reine avait pieusement prié, grand'mère la bordait maintenant dans son petit lit:

—Ton gâteau, mignonne, tu l'as donné à un pauvre?

—Oh! non, fit vivement l'enfant, mais je l'ai donné à quelqu'un qui n'en avait pas non plus.

Grand'mère la regardait surprise. Les bras câlins de l'enfant entourèrent le cou ridé de la bonne vieille, et dans l'oreille qui entendait *dûr,* elle laissa tomber sa confidence:

—Je l'ai laissé à maman!... Tu as dit qu'elle aimait les gâteaux, et peut-être qu'au Ciel on oublie de lui en donner...

* * *

Le lendemain, tandis que Reine dormait encore dans son petit lit blanc, grand'mère, dès l'aube, s'en allait vers le

cimetière quérir le don laissé sous le *géranium* rouge par l'orpheline au coeur naïf. Les oiseaux matineux mangeaient déjà le bon gâteau, la morte le leur avait sans doute donné.

A l'approche de grand'mère les convives prirent peur et s'envolèrent ; la bonne vieille émietta son biscuit parmi les herbes dégouttantes de rosée, et rassurés, les oiselets revinrent vite à leur repas.

Quand tantôt petite Reine reviendra s'agenouiller près du marbre funéraire, et qu'elle consultera l'ombre du gros *géranium,* elle croira que sa maman a emporté son gâteau. Et c'est pour lui garder cette touchante illusion que grand' mère a fait de si beau matin, une marche à travers les tombes, à l'heure matinale où sourient plus joyeux, le soleil, les fleurs et les oiseaux.

PIERRICHE

C'était une toute petite fille, née aux champs là-bas, tout loin, contre les belles Laurentides. Elle s'appelait bien Rose, mais comme son père se nommait Pierre, elle devint pour tous les braves rustres qui vivaient alentour : la petite Pierriche. Et jolie et menue elle était la pauvrette, ayant hérité cette faiblesse de la mère, morte toute jeune de ce mal étrange que l'air doux des résines n'avait pu guérir, alors que de tout partout venait une théorie d'épuisés se blottir au pied de ces grosses montagnes d'où descendait, disait-on, de la vie. Et ce qui guérissait les autres avait peut-être fait mourir la maman de Pierriche...

L'homme le croyait, et c'est rageusement qu'il cognait dur les arbres de la montagne, accomplissant son métier de bûcheron avec une ardeur vengeresse.

Il aurait voulu tous les abattre ces géants qui donnaient un baume guérisseur à tant d'étrangers, et qui avaient refusé, les brutes, à sa mignonne aux grands yeux bleus, à sa toute tendre créature, quelques années encore pour aimer son Pierre et sa Pierriche.

Et du même mal allait aussi mourir sa petite fille, il le croyait bien à la voir si pâle, si blonde. Ah ! s'il avait pu toute la tuer cette forêt qui le narguait de sa sauvage splendeur.

Mais d'être autant haï, le bois se fâcha, et sous un chêne gigantesque anéanti, on trouva, un soir de grisaille, le pauvre Pierre mutilé, hideux, mort.

Pierriche, alors, n'eut plus de parents, plus de maison. Personne n'osa garder cette petite qui n'avait que le

souffle, car personne ne pouvait se payer le luxe du bibelot fragile et joli qu'était Pierriche.

L'hospice la recueillerait, et la petite exilée s'en irait bien loin de la montagne couronnée de cette crête bleuâtre qui peut-être bien touchait le ciel, alors qu'à ses pieds, tout humblement, dormait le cimetière des pauvres gens du village.

Pierriche passa le mauvais songe de ces jours affreux sans mourir, mais il semblait bien pourtant que quelque chose en elle ne vivait plus. Auprès de son père étendu dans le lit, où avait autrefois dormi la jolie défunte, Pierriche resta, et grave, accroupie sur ses talons, ne proférant pas une prière, ne versant par une larme, les yeux vagues, elle semblait regarder très loin, très loin, dans l'inconnu et dans le Douloureux. Le matin des funérailles une bonne femme ramassa ce pauvre petit chiffon éploré et le blottit contre son coeur dans une caresse apitoyée. Et la petite alors se mit à pleurer de lourds sanglots.

—Si ça ne fait pas pitié! disait la vieille consolatrice, en essuyant ses yeux.

Alors, on s'occupa de Pierriche; M. le curé apprit bientôt aux voisins que la petiote intéressait, qu'un grand orphelinat de Montréal recevrait la délaissée.

Un jour on l'embarqua pour l'étranger, sans qu'elle sut trop ce qu'on voulait d'elle, seulement quand elle ne vit plus la grande ligne bleue du ciel qui auréole les Laurentides, elle se mit à pleurer doucement, à petits hoquets gênés, comme une grande personne. Et tout son corps amaigri frissonnait de douleur et d'anxiété.

. . . . . .

. . . . . .

Pierriche s'appelle maintenant Rose Ledrucourt. Elle a porté la robe et le tablier bleu des petites orphelines, elle a eu chaud, elle n'a jamais eu faim, elle a été aimée, soignée, éduquée; mais cependant, ses grands yeux bleus comme le sommet de la haute montagne de chez elle, ces yeux-là reflètent une invincible nostalgie. Depuis dix ans qu'elle est partie à l'issue d'une horrible catastrophe, elle n'a jamais cessé de rêver de là-bas, et les sous qu'elle économise sur son faible traitement de demoiselle de magasin paieront le voyage tant désiré.

Elle s'étonne parfois de se trouver si seule au milieu de la foule, de ne pas éprouver de gaîté, de confiance en la vie, d'espoir dans l'avenir; elle se sent toujours l'effacée petite fille d'autrefois qui ne savait même pas pleurer ses grandes douleurs, mais de cela elle n'éprouve ni tristesse, ni ennui. Tout ce qu'elle désire c'est retourner là-bas, et quoiqu'en elle une voix obscure répète: "Tu n'iras plus jamais", elle espère fermement réaliser son doux projet. Tout son être se tend vers la tombe isolée, où, dans le champ des morts blotti au pied de la grosse montagne, Papa et Maman dorment.

Tout à l'heure, les pieds lourds, le corps fléchissant, la tête brûlante, elle a gagné l'hôpital. Rose va bien sûr mourir, elle le désire et n'a pas une révolte. De là-haut elle pourra regarder tant qu'elle le voudra le paysage chéri, et cela lui met un sourire sur sa pauvre figure ravagée par le mal. Autour d'elle s'agite une dévouée religieuse. Rose la regarde, l'admire, la remercie. Elle prie avec elle, offre sa vie à Dieu, et ne songe jamais à se plaindre. Ainsi, tout doucettement, elle arrive à la mort sans secousses et sans bruits, préparée depuis sa naissance à partir pour tou-

jours. Et il semble à la pauvrette qu'elle va se coucher dans son berceau, et que, portée par petite mère, elle va monter au Ciel.

La jeune religieuse qui s'est attachée à ce fragile être de bonté et de détachement la questionne, anxieuse de combler un désir de ce coeur si peu avide. Alors la mourante levant vers elle ses grands yeux que la mort emplissait d'ivresses, murmura par syllabes sourdes ces trois mots qui résumaient toute la joie et la tendresse d'une vie esseulée: "Appelez-moi Pierriche!"

La Soeur étonnée eut bien vite compris, et de sa voix chaude et caressante elle enchanta l'agonie de la pauvrette de ce nom qui évoquait la vie libre, heureuse de Pierriche, là-bas en pleine splendeur sauvage, au pied de la haute montagne qui avait tué son père et sa mère sans que la petite eut désappris à l'aimer, tant est infini et puissant le fil mystérieux qui lie les humains au coin de terre où ils sont nés.

Et la pauvre petite déracinée qui autrefois se nomma Pierriche, mourut un triste soir de décembre dans une salle blanche d'hôpital, de l'extase plein les yeux, parce qu'à ses oreilles bruissait le mot évocateur qui apportait la guérison de son mal nostalgique.

Pauvre Pierriche! C'était une toute petite fille...

DESESPERANCE

Depuis tantôt trois mois que son tout petit s'en est allé au cimetière, la pauvre maman ne vit presque plus, tant une grosse part de son coeur s'est ensevelie dans les mousselines liliales de la funèbre parure. Sa pensée entière est avec le cher endormi dont le joli gazouillement bruit toujours à son oreille en notes tendres qui émotionnent son pauvre être brisé. Autour d'elle, tout est souvenir: les petites bottines bosselées, que les petons gentils ont si rudement malmenées, sont là, ayant gardé l'empreinte de cette mignonne forme, puis ce sont les bonnets, les robes, autant de choses muettes qui parlent cependant à l'âme de l'éprouvée. Dans un coin le berceau, dans un autre la chaise haute d'où Bébé régnait... puis il se fait un grand vide, tout s'embrume de larmes, tout se gaze de draperies blanches. Bébé dort éternellement, joli comme un ange du beau ciel dans son sommeil souriant; sur ses cheveux d'or, la lumière pâle des cierges vient jeter des reflets doux, et les fleurs funèbres embaument de leur navrant parfum le cercueil du pauvret.

Maintenant tout est fini, hors la douleur de la maman. Cette souffrance âpre, profonde, brisante ne meurt pas, c'est même tout ce qui vit dans le coeur de l'affligée. Elle s'abîme dans les prières et les larmes, sans que la vision blanche de son petit cesse de hanter les rêves de ses nuits et les pensées de ses jours. Elle sait bien que ses regrets sont trop humains, mais c'est en vain qu'elle tente de dégager son âme de la tenaillante obsession, son martyre devient chaque jour plus intense, jus-

qu'à ce point aigu où l'intelligence va s'éteindre pour ne plus survivre à de telles angoisses.

Une nuit elle vit en songe la petite tombe dévastée, on lui a volé son enfant, et quand arrivera le printemps, le corps qui ira dormir dans la fosse creusée pour lui, ne sera pas celui de son bébé, et une inquiétude épouvantable s'empara d'elle dès ce moment.

L'idée d'aller là-bas jusqu'au funèbre charnier où l'on entasse les tombes, tout l'hiver, cette idée devint si torturante, qu'un jour elle n'y résiste plus!

Si elle ne cède pas à cette exigence de son imagination, la folie est là prête à la prendre. Et c'est autant la crainte de cette horreur que le désir de revoir son petit qui pousse la mère en avant jusqu'à la demeure du gardien des tombes.

Pauvre femme! Sa démarche stupéfie l'homme de la nécropole. Il essaie de résister à la voix déchirante qui le supplie, il veut se retrancher derrière son devoir, mais cela vainement, toute l'éloquence maternelle l'enveloppe, l'implore, le gagne.

—On ne résiste pas à une mère! profère-t-il, en guise d'excuse.

Puis tous deux, sur la neige qui tombe épaisse et lourde, ils s'en vont vers le monument de pierre où reposent tant d'amour, tant d'espoir! La mère marche rapidement, prise de fièvre, et c'est à peine si l'homme peut la suivre à travers les chemins que la grosse *bordée* a rendus impraticables. Elle va revoir son petit, l'embrasser, et son coeur, son pauvre coeur martyrisé bondit d'une joie infinie.

Elle ne songe plus qu'il est mort, qu'il est froid, défiguré peut-être... Non, elle va le retrouver, et c'est tout !

Mais s'il n'était plus là! Sa hantise la reprend, et l'impression est tellement vive et douloureuse qu'elle a peur de mourir au milieu de cette neige et de ces tombes.

La clef grince dans la massive serrure, la porte rend un bruit sourd, et le spectacle désolé de tous ces cerceuils alignés en longue suite s'offre aux regards éperdus de la pauvre mère. Il y en a des grands, des moyens, des petits; ceux-là sont en bois brut, les autres sont luxueux; les riches ont apporté avec eux un peu de leur grand luxe, mais fortune et misère se touchent, se confondent dans la suprême égalité de la mort, de la mort, la seule chose humaine qui soit réellement juste!

L'homme examine les chiffres des petites tombes·

—C'est celle-ci, affirme t-il, en désignant une toute petite boîte blanche tout près d'un cercueil jonché de fleurs froidies et séchées, celui d'une jeune artiste, la femme du grand Prume.

—Ouvrez! implora la mère, dans une de ces émotions terribles où l'idée fixe est le fil ténu qui nous retient encore à la raison.

Et comme l'homme hésitait, perplexe:

—Ouvrez! supplia-t-elle encore d'une voix qui se mourait.

Et l'homme, alors, obéit. Mais comme il allait enlever le couvercle, elle eut une frayeur instinctive de ce qu'elle allait voir, et d'un accent éploré, elle pria encore:

—Non, ne l'ouvrez pas, mon bon monsieur, ne l'ouvrez pas, je ne puis, non je ne puis regarder!

Lui, docile, obéissait encore. Il tourna de nouveau les vis, et d'un mouvement habitué il rangea sur son banc la tombe du bébé.

Quand elle comprend que tout est bien fini, qu'il ne lui reste plus qu'à remporter avec elle son angoisse terrible, la mère ne veut plus s'en aller. Elle se retourne encore vers le gardien sympathique pour recommencer son antienne suppliante:

—Monsieur, tout à l'heure j'étais folle, j'ai eu peur de le voir, lui, mon petit ange! Comprenez-vous cela? Maintenant, c'est fini, je vous assure, et je ne veux pas m'en aller sans être bien certaine qu'il est là, qu'on ne me l'a pas volé... Voyez-vous si je pars ainsi, je ne dormirai plus jamais et je deviendrai tout à fait folle... Mon bon monsieur, ayez pitié! Montrez-moi mon petit!

L'homme des tombes, que tant de désespoirs vécus sous ses yeux n'avaient pas encore endurci, cet homme qui avait mis de ses petits en terre, sans doute, fut infiniment pitoyable.

Il ouvrit donc le cercueil sur lequel la mère se pencha toute, pour aspirer dans une immense caresse, ce qui restait de ce petit cadavre qui sentait encore les fleurs dont on avait ouaté son dernier berceau. Elle mettait des baisers sur tous les traits figés, elle ne se lassait pas d'embrasser cette chair morte qui était sa chair à elle.

Puis quand elle eut reposé son coeur par ces caresses d'une étrange douceur, elle s'en alla, l'esprit calmé, l'âme rassénérée, reprendre la vie normale où d'autres affections la sollicitaient, emportant avec elle le parfum de la petite tombe capitonnée de roses et de lis.

* * *

A Madame Paul Blouin.

A vous, Madame, qui me racontiez avec des larmes, cet épisode douloureux de votre vie de jeune maman, je dédie ces lignes où j'ai essayé de fixer votre tristesse de jadis.

Je suis restée bien au-dessous de la réalité déchirante, mais, pour décrire ces douleurs-là il faut les avoir vécues, et encore doit-il se trouver dans le chagrin des mères une amertume que les mots ne sauront jamais traduire.

LA PAUVRE VIEILLE

A Madame Danielle Aubry.

Par un froid vif d'automne on a enterré le pauvre vieil Antoine. Le prêtre, penché au bord de la fosse, disait, en frissonnant de froid, les dernières prières, tandis que les enfants de choeur soufflaient dans leur doigts bleuis et esquissaient des pas gamins pour réchauffer leurs petits pieds. Sur le cercueil de chêne verni qui reposait au fond du grand trou, les petites feuilles tombaient, heureuses peut-être d'échapper ainsi à l'offense d'être foulées, meurtries sous les pas sacrilèges. Peut-être aussi ne voulaient-elles pas laisser tout seul, dans l'obscurité du tombeau, le pauvre vieux qui avait été leur ami... Les petites feuilles mortes tombaient, tordues, avec un froissement sec, donnant ainsi le linceul de leur beauté flétrie à la sépulture du vieil Antoine.

Une dernière aspersion de l'eau sainte, un dernier salut, un dernier regard, et la foule funèbre s'en alla, laissant au fossoyeur la suprême besogne. L'on entendit bientôt le bruit de la terre durcie qui tombait sur la grande boîte de bois, et ce bruit-là, dans le vent, sous le ciel grisâtre, prenait une voix formidable.

* * *

Un homme sè détacha bientôt du cortège, et rompant avec les traditions du village, où l'usage permettait d'envahir la maison du défunt sitôt les funérailles terminées, il expliqua :

—Excusez-moi, mes amis, si je ne vous invite pas à venir chez nous, mais la mère est si faible, si brisée, que je veux lui épargner l'épreuve de revoir, en ce moment, les amis de mon père.

—Ca fait toujours du bien, Pierre, de voir ses voisins, quand on est dans la peine, — prononça un ancien, d'un ton grave, — tandis que les autres se regardaient, stupéfaits d'être exclus de la cérémonie habituelle du repas funèbre. Tous avaient compté se réunir autour de la grande table de famille, pour célébrer les vertus du mort, oui, mais plus encore pour se trouver tous ensemble et échanger les nouvelles.

Sur quelques visages consternés, Pierre, le fils du défunt, put lire clairement: "Mais où allons-nous dîner?"

Il feignit de ne rien voir, de ne rien entendre et s'éloignant à grands pas, il regagna la demeure où sa vieille mère l'espérait.

Assise auprès du grand poêle où flambait une bonne attisée, la pauvre vieille, ramassée sur elle-même songeait en regardant danser le feu. Elle repassait sans doute l'histoire de sa vie, ses amours, son mariage, la naissance des petits qu'elle avait vu tous mourir, excepté un, le dernier, son Pierre, son grand fils maintenant. L'avait-il fait assez pleurer, cet enfant chéri, lorsque malgré ses prières, malgré les menaces du père, il était parti pour la ville, dédaigneux des travaux de la ferme. Comment se faisait-il que leur fils, à eux qui n'avaient jamais eu d'autre ambition que de remuer la terre pour en faire éclore la récolte merveilleuse, comment se faisait-il que leur enfant fut né avec des idées de liberté, de luxe, de mouvement?

Là-bas, il avait fait sa trouée, on le citait comme l'un des meilleurs journalistes du pays. Le père et la mère émerveillés de ce succès, charmés du talent de leur petit, avaient vite pardonné... Songez donc, tous ceux qui ve-

naient chez eux parlaient avec admiration de leur Pierre, et dame, cela les flattait et les grisait, les pauvres vieux.

La mère Antoine songeait à tout cela en fixant la flamme; le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha à ses pensées. Elle se retourna vers son grand, sut lui sourire de ce regard indéfinissable des vieillards qui sentent la mort tout proche, et n'en ont pas peur.

—C'est fini? fit-elle aver calme.

—Oui, mère, répondit le fils en l'étreignant dans ses bras, et alors tous deux pleurèrent le pauvre vieux qu'ils ne reverraient plus jamais sur la terre.

Elle, plus forte, plus faite à l'idée de la séparation, consolée déjà par l'espoir de la prochaine réunion, parla la première:

—Et maintenant, mon Pierre, que vas-tu faire de la vieille maman?

—Vous emmener chez nous, chère Maman; votre place est à notre foyer, et Lina nous attend.

La vieille, hochant la tête, répéta distraite: "Lina m'attend".

Le fils la regarda, comprit, mais ne dit rien.

C'est qu'entre cette mère et ce fils, il y avait une femme jolie, mondaine, éprise de luxe, et qui dépensait en toilettes et en futilités l'argent que Pierre gagnait avec son travail. Que de fois, harassé, brisé de fatigue, il avait cru que son cerveau surmené éclaterait. Elle n'avait jamais compris, jamais eu pitié.

La mère Antoine ne parlait pas encore. Elle savait que son fils adorait sa femme, et la place qu'elle tiendrait à leur foyer serait toujours trop grande. Lina l'attendait, oui, et son accueil serait cordial, mais ensuite comme elle se lasse-

rait vite de cette vieille mère en bonnet qui déparerait son cadre d'élégance, de snobisme. Et une angoisse inexprimable envahissait le coeur de la veuve.

Laisser là tout son bien, tous ses souvenirs, toute sa vie enfin, échanger cela contre le petit coin qu'on lui donnerait là-bas, dans cette ville exécrée où l'on voit à peine le ciel, où l'on manque d'air. Non, elle ne le pourrait jamais.

Dans une détente subite elle se mit à pleurer à sanglots convulsifs.

Lui, la prend dans ses bras la chère vieille qu'il aime de tout son coeur, il la cajole comme un enfant, l'endort avec des mots très tendres, lui parle de l'amour des petits qui, eux aussi, l'attendent là-bas.

Les petits, elle n'y songeait pas. Ah! les petits de son grand!

La grand'mère console la mère et la femme. Que lui importait de souffrir le dédain d'une jolie femme, si les petits l'aimaient, si elle pouvait les embrasser tout à son aise. Elle sourit maintenant, le visage encore couvert de larmes.

—Je crois qu'ils m'aimeront, je suis si vieille...

—Mais ils vous aiment déjà, mère, vous verrez quel plaisir ils vous donneront.

Puis il explique, avec embarras, que cette solution est la meilleure. Il serait trop inquiet s'il savait sa mère seule au village... et puis, quoiqu'il gagne assez d'argent il n'est pas très riche, et la vie coûte si cher à la ville. Si la mère consent à habiter avec eux, cela permet de vendre la terre inutile désormais, et de placer avantageusement le petit capital...

Pierre parle bas, d'un ton gêné, il n'ose pas regarder la pauvre vieille qui, pâle comme la mort, ne retient qu'une

chose de tout ceci: "Il faut vendre." Et tout ce que le fils n'avoue pas de ses misères et de ses luttes, la mère le devine et tout son pauvre être maternel en est brisé. Elle ne tente pas une objection, acquise à tout pour que son *petit* soit plus tranquille, plus heureux. A-t-elle le droit, elle dont la vie achève, de s'interposer par caprice, par égoïsme, entre son fils et sa tranquillité.

Qu'importe un sacrifice de plus; pourquoi ne donnerait-elle pas tout à son enfant? La joie de le sentir heureux la paye et bien davantage.

—Fais ce que tu voudras, mon petit, accorde-t-elle tandis que son regard enveloppe son grand fils.

La vieille, brisée, anéantie sous l'épreuve, se pelotonne au coin du feu, et durant de longues heures elle semble insensible, inerte, presque folle. Les serviteurs qui passent et repassent curieux, s'en vont au dehors, répétant sur tous les tons, que "cette pauv'dame Antoine a dû en recevoir un de ces coups de son Monsieur de fils, pour être ainsi abimée."

Les bonnes gens frustrés du repas du matin et qui ont de la rancune, s'apitoient sur la pauvre vieille trop faible pour résister à ce fils ingrat.

Lorsque le village apprit que la terre se vendrait, les animaux, tout le roulant de la ferme, jusqu'à la maison, tout enfin, ce fut une véritable consternation et le village oublia sa bouderie pour se porter chez la veuve. La pauvre femme meurtrie eut à souffrir les reproches rudes ou déguisés, elle eut à répondre à des questions indiscrètes, et on ne lui ménagea ni les avertissements, ni les comparaisons. Elle endura tout sans que son visage trahit l'immense fatigue de tout son pauvre être moral.

Enfin Pierre a tout terminé, la ferme est vendue. Demain le départ; il ne reste plus que les paquets à faire...

Les paquets à faire! Cette question à laquelle Pierre ne songe pas, tourmente depuis des jours la vieille maman.

C'est que dans ces paquets-là elle voudrait mettre tout ce qu'elle peut encore emporter de sa vie ancienne, toutes les choses vieillies avec elle, et qui lui rappellent chacune un souvenir... Si on allait refuser à ces trésors l'entrée de la chic maison, où, là-bas trône une Lina redoutée.

—Mère, je vais vous aider à faire les malles.

Enfin elle va savoir... Elle ouvre les armoires dont les larges tablettes sont remplies de choses disparates, absurdes, mais combien délicieuses au coeur de la vieille. Ici, c'est l'habit suranné de son vieux, le bel habit de noces, puis la robe de soie qui l'avait faite si faraude pour le mariage, et le bouquet sous un globe! Voici des jouets qui ont amusé les pauvres petits morts, puis les *bebelles* que son Pierrot trouvaient si drôles. Pierre navré secoua la tête.

—Non, pas cela, ni cela, ni cela...

Enfin la maman stupéfaite comprend qu'elle ne peut emporter rien de ce qui fut toute sa vie.

—Votre linge, votre linge seulement, explique son fils désolé de la douleur maternelle.

Le plus petit coffre est vite rempli. La mère Antoine n'a jamais été coquette et l'on a vite fait d'emballer ses affiquets.

Elle n'a pas pleuré, mais un feu étrange brûle dans ses yeux subitement creusés. Dans quelques instants elle a vieilli de dix ans, et voilà qu'elle s'est rapprochée de la tombe, et que peut-être...

—Ah! si je pouvais mourir, s'écrie-t-elle enfin seule. Ah! mon pauvre vieux, pourquoi ne m'as-tu pas emmenée!

Elle prend un à un les objets chéris, les embrasse follement pour le suprême adieu, puis elle les range soigneusement dans la grande armoire, pour la dernière fois...

Elle veut ensuite revoir tout son pauvre bien mutilé. Un bougeoir à la main, elle parcourt, ombre douloureuse, la maison où s'est passée sa vie; elle sourit à tout ce qu'elle a aimé. Rentrée chez elle, elle souffle la lampe, et dans la nuit, penchée à sa fenêtre, elle regarde l'eau qui là-bas coule doucement, heureuse semble-t-il, sous le clair de lune qui rayonne, et elle embrasse de son regard extasié l'admirable tableau de cette belle nuit d'automne baignée de lumière. Son coeur se dilate... elle ne sait plus si c'est de joie ou de douleur.

Chancelante, elle s'approche du grand lit, puis s'agenouille pour la prière...

Dans une caresse qui est presque un spasme, elle étreint les oreillers et les draps, les serre contre elle avec des mouvements de délire et d'angoisse.

Puis ses bras se détendent et s'allongent sur le lit, sa tête se courbe et s'appuie, tout son vieux corps s'affaisse... la mère Antoine dort!

Elle ne souffrira plus. Son vieux coeur s'est brisé!

* * *

Par un froid vif d'automne on l'enterre aussi et les dernières feuilles tombent, tombent au fond du grand trou, où la pauvre vieille a rejoint le pauvre vieux.

AU BORD DE LA SOURCE CHANTANTE

Le printemps faisait sourire les violettes qui embaumaient d'aise les bois reverdissants; ils fleurait de la jeunesse partout, au coeur des troncs anciens et des tiges nouvelles, le jour où Pierre et Rosette s'en allaient, sous le couvert du bois joli, rechercher la petite source qui avait jadis chanté pour eux.

Rosette passait devant, écartant de ses bras frais les branches tapageuses qui barricadaient la route; elle les retenait gentiment pour permettre à son compagnon de se glisser sous le pont fait de blancheur et de verdure. Rieuse, parce que son coeur bondissait de joie, elle marchait toujours et ses petits pieds à peine effleureurs n'écrasaient pas l'herbe neuve du sentier.

Pierre la suivait, inquiet de cette promenade, le coeur lourd de jalousie et de tristesse, avide de crier à cette petite reine des bois qui voltigeait devant lui, combien follement il voulait l'aimer.

Il voulait l'aimer?

Non, il ne voulait pas le pauvre Pierre adorer cette mince créature toute de sourire, être de frivolité et de grâce, croyait-il, qui ne saurait jamais devenir la femme comblant dans sa vie la place immense de l'épouse forte et de la mère courageuse.

Non, celle-là était faite pour les fêtes, pour les bals, les plaisirs, les milieux où l'on chante et s'amuse; elle se trouverait dépaysée, malheureuse, dans l'intérieur rangé, paisible et sérieux que lui, Pierre, voulait se créer...

Oui, ce gros garçon à tête carrée croyait que sa vie devait être aussi réglée que l'horloge de la vieille maison où il avait grandi; il n'admettait pas qu'une femme ait pleinement le droit d'égrener son rire argenté; il lui contestait le pouvoir des idées très personnelles; il trouvait scandaleux qu'elle osât exprimer ses goûts, ses opinions; et la femme de son esprit pouvait avoir un caractère très compliqué, pourvu qu'elle respectât le domaine intellectuel. Oh! ce terrain-là, il entendait bien le garder pour lui seul, et il trouvait terrible que la femme pensât à s'y aventurer. Et il trouvait peut-être aussi bien mous les législateurs qui ne passaient pas des lois sévères pour interdire au sexe féminin de penser et de juger les événements qui ne relevaient pas directement du pot au feu, du cahier de mode, ou du papotage mondain.

Puis, il avait un gros grief contre la créature de rêves et de caprices qui marchait devant lui, le servant toute gentille, en retenant les branchettes qui auraient pu frapper, au passage, le pauvre distrait . Comme elle était bien femme et délicatement maternelle dans ce rôle joli, la mignonne Rosette qui allait à la source, légère et fine dans sa joie printanière.

Ce gros grief à titre formidable rageait dans l'âme rancunière de Pierre. Voilà: Il avait lu dans une revuette un petit article jeune, un peu naïf, mais gracieux et doux, et cela était signé: "Rosette". Quelle horreur! Il avait eu la vision, en le lisant, d'une frimousse brune et rose sourire à sa mélancolie profonde...

Que lui importait d'ailleurs? Rosette était une époque dans sa vie: L'époque des rires enfantins et des jeux premiers; elle resterait l'amie, jamais elle ne deviendrait plus.

A quoi bon se tourmenter pour le fiancé que la rumeur prêtait à sa petite amie d'enfance?

Et monsieur Pierre se trouvait très bon de s'occuper de ce mortel-là.

N'empêche que monsieur Pierre avait un pauvre coeur mordu d'amour, mais il ne voulait pas s'en douter.

—Oh, quelle est jolie notre source, regarde Pierre!

Sans façon, Rosette s'accrocha au bras de l'ami, et inconsciente renversa sous ses lèvres les tresses brunes qui fleuraient les violettes.

Il s'oublia une seconde à la regarder, adorablement fine et blanche dans des décors de verdure neuve, puis fraternel, il indiqua une grosse pierre baignée dans la source.

—Assieds-toi là, comme autrefois.

—Je le veux bien, mais toi reprends ta place ancienne sur la roche voisine, pour que nous causions vraiment comme au temps passé.

—Ah, il est loin le temps passé.

—Mais je ne trouve pas, moi, je le vois encore tout proche. Toi Pierrot, en dépit de tes moustaches et de ton air avocassier, je te revois toujours petit garçon, avec ton allure gauche et un peu hébêtée tu sais. Ah, ne fronce pas les sourcils, je ne dis pas cela pour t'embêter, car je t'aimais bien quand même; tu étais mon favori, et combien de fois n'avons-nous pas jasé d'amour, — sans savoir ce que c'était mon Dieu, — mais nous n'en parlions que mieux! Ah! si la source voulait être indiscrète, Pierrot, nous serions surpris de nous ré-entendre.

—Et fâchés, peut-être...

—Moi, non pas, fit la rieuse en regardant tendrement le jeune homme. Je ne regrette jamais ce qui m'a faite heureuse...

—Ainsi ces souvenirs te sont agréables à évoquer?

—Beaucoup...

—Et pourquoi?

—Parce que j'aime à me reporter vers les belles joies anciennes, et à noyer mes mélancolies présentes dans l'onde pure de la petite eau familière.

—Tes mélancolies... Oh!...

—Oh!... toi aussi, tu ne vois que mon sourire, mais je suis faite ainsi, mon *triste* ne s'épanche jamais et la joie flamboie toujours dans mes yeux. Mais mon coeur est las parfois, las immensément.

—Et c'est alors que tu fixes tes tristesses dans des lignes mélancoliques, hasarde le jaloux.

—Quoi, tu as lu?

—J'ai lu; compris, non; admiré, point.

—C'est ton droit.

Et Rosette blessée ne parle plus, elle écoute la source soupirer pendant que les oiseaux aux bords des nids psalmodient des hymnes au printemps à peine né. Ainsi penchée elle ressemble aux pauvres violettes prématurément flétries, et Pierre a un remords de cette langueur attristante.

—Rose, parle donc... soupira-t-il.

—Que je parle, mon ami, et pourquoi dire? Je viens de comprendre que nos âmes sont trop dissemblables pour s'appareiller jamais. Nous appartenons à deux époques ennemies, et nous sommes tous deux des intransigeants.

—Comme tu parles.

—Tiens, il y a un blâme dans ta voix, déjà; tu n'admets pas qu'une femme constate certaine choses, c'est tout au plus si elle a le droit de les sentir; et tu te cabres lorsque tu m'entends raisonner nos états d'âmes.

—Nos états d'âmes! Mais tu ne parles plus Rosette, tu écris!

—Et qu'importe si je dis ma pensée. Crois-tu donc que l'homme seul a le droit d'analyser, de juger, d'apprécier? Penses-tu vraiment que le bon Dieu a donné la raison aux femmes pour ne pas s'en servir en tout? Je sais que nous avons une façon différente de sentir et de comprendre; nous sommes des intuitives, des sensibles, des mystiques souvent; vous êtes des logiciens nés, des penseurs, des philosophes; mais chacun à notre façon nous résolvons les problèmes, et notre finesse native nous sert mieux souvent que votre bon sens appris.

—Oh, vous êtes très moderne, *miss* Rosette, et vrai nous ne sommes pas faits pour nous comprendre.

—Oh, si, je te comprends très bien, mais je sais que tu me blâmes d'être neuve comme mon siècle, d'avoir des dehors superficiels, légers comme la mousseline de ma robe, et d'être nantie d'un petit coeur de mousse grand comme la main, et immense comme des mondes. Tu me reproches de penser autrement que nos mères, et tu m'en veux de dire que j'aime la vie un peu libérée des ennuis inhérents à notre état social, et de rêver autre chose que de vivre dans un milieu étroit, serré, entouré d'une haute muraille qui empêche de regarder les horizons, et qui masque tout, jusqu'à la beauté complète des soleils....

—Quel langage!

—Oh! affreux, désastreux, mais voilà je parle comme je sens.

—Comment se fait-il, petite amie, que, née et élevée ici, avec le spectacle constant des vertus modestes de nos femmes, tu sois différente des autres? Je ne m'explique pas tes allures vaguement romanesques; il y a des jours où j'accuse ton nom mièvre de Rosette de te faire l'âme aussi vaporeuse dans son positivisme, aussi légère, aussi tourmentée, aussi...

—Les vertus de nos femmes! Tu n'es pas loin de me prendre pour un monstre. Et tu crois sincèrement que mes austères voisines valent mieux que moi? Peut-être bien, mais enfin, je suis ce que je suis, un être de sourires et de mélancolies qui trouve dans son coeur des abîmes à sonder, et dans son âme mille joies inconnues, d'une douceur vibrante, oh, bonnes tu ne saurais... Voyons, Pierrot, tu ne m'en veux pas, dis, de te gâter un brin ton idéal, et tu ne m'aimes pas moins pour cela? Et la câline entra son regard tendre dans l'oeil bleu qui la contemplait. Deux âmes frémirent.

—Je ne t'en veux pas, saurais-je d'ailleurs te détester, toi la charmeuse de toute ma vie d'enfant. Mais pourquoi n'es-tu pas comme les autres, et à quoi bon verser le meilleur de toi dans des pages que tous peuvent scruter et critiquer... D'ailleurs que m'importe, c'est une question à régler entre ton fiancé et toi! ajouta-t-il rageusement.

—Mon fiancé, jeta sourdement Rosette pâlie, à la source cristalline qui ,insousciante, jacassait son sempiternel refrain. Ce fiancé dont elle ne voulait pas, puisqu'elle aimait un aveugle... Pierrot.

—Oui ton fiancé, et il me semble que tu l'oublies un peu, en ce moment, Roson, car nous ne sommes plus des

enfants, et nous voilà à rêver et à nous disputer comme des amoureux, mais... Ah, fillette, que fais-tu-là?

Blessée d'être incomprise, Rosette frémissante, étourdie, rageuse, prononça ces mots qui détournent les vies de leur cours naturel, et coquette, elle lança:

—Rien, je m'amuse!...

O petite, pourquoi as-tu dit cela froidement, implacablement, tandis que ton pauvre coeur de mousse mourait de peine?

Et la source ne chanta plus, et les oiseaux se tinrent au bord des nids, tandis que sous les bois attristés Pierrot et Rosette s'en allaient, désunis à jamais, eux que la vie avait fait dissemblables pour que l'amour, cette amante des contrastes, tint leurs deux coeurs plus étroitement rivés.

Dans la tiédeur d'un soir de mai, tous deux ils quittèrent le bord de la source chantante, à la recherche d'un idéal qu'ils venaient follement d'engloutir dans les ondes d'une eau capricieuse: onde qui jamais plus ne leur rendrait leurs rêves tendres.

Et chacun, par des voies opposées, s'en va souffrant de n'avoir pas assez compris, de n'avoir pas assez parlé.

LEGENDE DES LILAS JALOUX

Ils étaient nés, la même saison, dans un grand jardin, près de la maison ombragée d'érables ; ils étaient venus, par fantaisie, plonger leurs racines tout près de la jolie demeure, où, tout le jour chantait la joie.

Le premier an de leur floraison ils entr'ouvrirent tous deux leur radieuse beauté, à la même heure, et l'atmosphère de la maison se trouva, tout-à-coup, saturée d'effluves enivrants.

Par les fenêtres ouvertes la senteur des lilas monta.

—Quel parfum, murmura la mère charmée. Ne trouvez-vous pas que le printemps fleure bien bon cette année?

—Mais ce sont mes lilas qui fleurissent! s'écria le père.

Et toute la bande familiale envahit l'escalier, tandis que, sur le bord des nids, les fauvettes disaient aux rossignols : Ce sont les lilas qui fleurissent. Ah, qu'ils sont jolis!

—Ravissants, prononça le père, mais je préfère toutefois le lilas bleu. Ne vous semble-t-il pas que son parfum est plus pénétrant, plus subtil... et n'est-ce pas lui qui donne à l'air tout entier cette senteur exquise?...

—Peut-être... répond la mère pensive, mais je lui préfère, à votre lilas bleu, l'odeur suave et discrète de la petite fleur pure qui penche la tête et parfume tout doucement les chants de mai. Voyez mes lilas blancs, et dites si leur grâce liliale n'éclipse pas la teinte fade de vos fleurettes mauves?

—Ce sont les couleurs de Marie.

—Et les miens ont pris celles de la Vierge!

—Tous deux sont beaux et sentent bon, murmurèrent les petits, charmés de cette éclosion printanière qui réjouit les coeurs mignons, en leur apportant la promesse des joies d'été. Mais les deux lilas sont devenus tristes. Leurs fleurettes ont clos les corolles bleues et blanches, et dans la tristesse du soir éteint, les fleurs du printemps ne dorment pas: elles rêvent. Et Fauvette dit à Rossignol: "Le blanc est plus joli!"

Et Rossignol répond: "Le bleu a plus de charme!"

Les lilas songent, mornes et déçus, aux paroles de tout à l'heure; ils ont froid au coeur, leur tout petit coeur de fleurettes souffre en songeant que leurs beautés ne plaisent pas également, et que leurs charmes sont discutés. Et la rosée tombe, lente, accrochant des larmes dans les pétales bleus et blancs des pauvrettes déçues.

Oh, que c'est triste de voir pleurer de pauvres petites fleurs d'amour dans le silence d'une nuit de mai!

Elles se mirent à sangloter si fort que la reine des nuits s'émut:

—Qui se plaint ici? questionna-t-elle!

Une étoile fervente adulatrice de Madame la Lune s'écria:

—Belle souveraine, ce sont de petits lilas qui souffrent de n'être pas pareillement aimés. L'un est bleu, on lui préfère son blanc voisin, et le voisin blanc pleure d'être moins chéri que le bleu. Et tous deux, ô ma gracieuse reine, se tourmentent dans la nuit, et troublent votre Majesté des éclats de leur jalouse tristesse. Nous leur imposerons silence!

Madame la Lune, très bonne, s'opposa à cette violence, et appela les lilas pleureurs.

—Lilas, pourquoi ces larmes? questionna Phoébé bienveillante.

—Nous avons peine, Madame, de n'être pas également aimés. Aujourd'hui nous fleurissons tous deux, contents d'être dissemblables, sûrs de plaire mieux ainsi, et voilà qu'à notre première éclosion on conteste l'égalité de nos charmes, et l'on expose nos coeurs de lilas à des jalousies sans fin. Et voilà pourquoi nous pleurons dans la nuit, Madame la Lune.

—Et que cela vous importe? fit l'Etoile superbe. Ne savez-vous pas que la loi suprême nous condamne à cette inégalité d'hommage, de sympathie, d'amour? Vous subissez le sort commun, ô lilas jaloux, et les hommes eux-mêmes, ces rois de la création, sont les esclaves des goûts, des préjugés, des caprices de leurs frères.

—Mais eux, ils ont une âme, ô Etoile, pour supporter tout cela, tandis que nous n'avons qu'un tendrelet de tout petit coeur à offrir à la souffrance. Voyez, ô madame la Lune, mère de toutes les belles étoiles, voyez cette toute menue chose que l'on nous a donnée pour être heureux et malheureux. Elle est toute pleine de larmes à cette heure navrée, la petite chose qui nous permet de vivre, d'aimer et de souffrir. Voyez!

Et la reine des nuits se pencha, vit, soupira, et puis dit:

—Petits lilas blancs et bleus, nés dans le jardin de la maison ombragée d'érables, je prends en pitié votre tristesse et votre grâce, et pour épargner à vos jolis coeurs de lilas jaloux de nouvelles tristesses, je vous condamne à ne plus jamais fleurir ensemble. Toi, lilas blanc, aimé de la femme, continue de sourire et de parfumer, pendant que ton voisin

fermera ses bleus pétales, et s'endormira dans le silence, jusqu'à l'an prochain.

Et Madame la Lune, belle et majestueuse, se tut.

Le lilas bleu s'endormit pendant que le lilas blanc rayonnait.

* * *

A la maison, vainement on tenta d'éveiller le lilas bleu. Il dormit jusqu'à l'an suivant.

Depuis,ce fut toujours ainsi, une alternative de sourire et de sommeil entre les lilas bleu et blanc fleurissant au pied de la blanche galerie. Et cela durera jusqu'au jour, où une voix douce et tendre proclamera que les lilas sont également beaux et aimés.

Ils cesseront alors d'être les lilas jaloux.

* * *

A M. et Madame Alphonse Bernier.

Vous m'avez raconté l'histoire de vos lilas jaloux.

Je vous dédie affectueusement la légende de ces fleurs.

LUCIENNE

"Elle s'endormit aussi, mais bien avant le soir."

Avant le soir elle s'endormit sans avoir goûté à la souffrance; tout doucement elle s'anéantit dans la grâce de son beau rêve, et tandis qu'autour d'elle vibrait toute la douleur hnumaine, son sourire s'éclairait aux visions entrevues, plus radieuses encore que ses plus magnifiques espoirs. Et sans une plainte, sans un regret, elle cessa de vivre, s'enfuyant de l'existence dès le matin, et alors que rien n'avait encore terni la pureté de l'aube; elle s'échappa dans un rayon d'aurore, et sa petite âme toute blanche monta par delà les nuages roses, jusqu'à l'Infini! Heureuses les jeunes filles qui meurent après avoir connu les plus exquises joies, et sans que l'épreuve ait terni de ses ombres fatales leur idéal de confiance et de beauté. Heureuse la petite amie qui, l'autre matin, ferma ses grands yeux de lumière et de tendresse avant d'avoir appris la souffrance que l'on reçoit, la souffrance que l'on donne, ignorante de toute autre chose que de la douceur d'être aimée, de la douceur d'aimer; oui bienheureuse l'enfant qui, au seuil de la jeunesse, eut un geste de frayeur devant cet Inconnu où l'attendait peut-être la désillusion, un geste dont le Ciel s'est ému! Elle dort maintenant sous la jonchée des fleurs aimées, elle dort, liliale et belle, et si heureuse, les yeux clos et les mains jointes, que vous oubliez que la macabre a passé, tant elle s'est faite douce, presque tendre, pour toucher à cette belle fleur de vie *sitôt morte que née*. Et si vous pleurez ce n'est pas de voir ce beau lys fauché dans son printemps, puisque le lys revit dans l'immortelle Beauté, c'est de la douleur qui vibre silencieuse, mais terrible, derrière les portes closes de la maison funèbre. Ce

silence absolu, cette solitude désolée, parlent plus de pleurs et de regrets que toutes les paroles, tous les sanglots...

Au retour de cette dernière visite à la jeune fille, dont j'aimais la grâce et la bonté, en passant devant la *Chaumière* attristés où les fleurs embaumaient, à ces plantes jolies je jetai : "Plus jamais la petite main que vous aimiez ne caressera vos longues tiges souples, car la petite main si douce s'est froidie ; vous n'entendrez plus le son aimé de cette voix tendre qui disait votre beauté et votre grâce, vous ne recevrez plus la tiède haleine de ces lèvres qui vous baisaient ; non, petites fleurs rieuses et fines, penchez plus bas vos corolles vermeilles, car elle est couchée dans un grand cercueil blanc celle que vous avez connue aussi fraîche que la rose ; elle est morte à notre admiration, morte à l'amour de sa mère, belle fleur de vie fanée en pleine éclosion, alors que toute la nature revit dans son immense enchantement". J'eus la tentation de les cueillir ces fleurs nées là où elle avait coulé les meilleures heures de sa toute petite jeunesse, et de jeter sur la tombe de la fillette amie, à côté des fleurs somptueuses, ces pauvrettes bien humbles, c'est vrai, mais qu'elle avait connues, soignées, chéries. Ma pensée les cueillit toutes, dévastant le parterre où, pour la première fois, l'été ne la ramènerait plus, voulant que sa tombe gardât la fraîcheur de ces fleurettes nées à l'ombre de la *Chaumière* qui jamais plus ne s'égayerait de son rire frais, ne s'éclairerait de sa printanière douceur... Morte, l'enfant chérie que vous avez bercée de votre caresse, feuilles jolies que j'entends chuchoter, morte la toute petite qui essaya ici ses premiers pas dans les allées silencieuses, qui jeta ses premiers mots à vos échos, morte ! Et comme, attendrie, je songeais, le grand jardin s'illumina soudain de mille scintillements, et éblouie, je vis les

libellules saluer ce tombeau où s'ensevelissaient tant de promesses, tant d'amour, tandis que le soleil n'éclairait plus que de rayons mourants notre petite campagne voilée de deuil.

* * *

A Madame Adolphe Robillard.

Votre douleur, Madame, a éveillé dans tous les coeurs maternels de douloureuses sensibilités. Et si, de savoir votre désolation comprise et partagée, peut alléger la lourdeur du chagrin que vous portez en votre âme brisée, vous recevrez la consolation de l'unanime sympathie qui se tourne vers votre peine, désireuse d'atténuer quelque peu, par sa douceur, la rudesse de votre épreuve.

Les anges, voyez-vous Madame, ne peuvent longtemps habiter la terre, ils ont l'invincible nostalgie du beau firmament bleu, et *Lucienne* est retournée vers le Ciel qui tout grand s'ouvrait, emportant des lambeaux de votre coeur, mais laissant à votre foi la force des héroïsmes qui font se résigner devant les douleurs surhumaines!

19 juillet 1909.

L'ANNEAU D'ARGENT

Il lui avait passé au doigt un tout petit anneau d'argent, en disant :

—Ma mie, je pars pour longtemps peut-être, emportant ton serment d'amour ; je reviendrai sitôt que la fortune m'aura souri... Mais si ton coeur me devenait infidèle, renvoie-moi l'anneau d'argent, et je saurais alors que mon bonheur est fini.

Puis il s'en était allé vers les régions lointaines où l'or se trouvait à pleines mains, tandis que la jeune fille éperdue sanglotait en répétant la promesse sacrée : *Jamais je ne l'oublierai* !

Et de longtemps elle ne voulut ni rire, ni chanter, fuyant les compagnes et les jeux, éprise de la solitude où, toute à son aise, elle rêvait à l'absent.

Une lettre , puis une autre vinrent, et le silence se fit, un silence lourd d'incertitude et de détresse. Là-bas, c'était si loin, le climat tuait tant d'êtres vigoureux, le pauvre Louis peut-être avait succombé avant d'avoir atteint ces pays inclements. Et Laure, de pleurer, devint si défaite, que l'on eut dit que le chagrin avait tué sa belle jeunesse.

Elle attendit ainsi toute une année, se débattant dans l'angoisse, voulant espérer encore... Mais autour d'elle on se lassa de sa peine, et les quolibets cruels saluèrent ses pauvres yeux meurtris par les larmes. Laure souffrait, mais regardant l'anneau d'argent, elle espérait encore.

Le chagrin lui-même se lasse, et l'on ne peut pleurer toujours lorsque l'on a vingt ans et de la beauté.

—Si tu ne cesses de te désoler ainsi, lui dit durement sa mère, tu vas devenir laide, et personne ne voudra plus de toi. Il faut se faire une raison, à la fin, et prendre la vie comme elle est. Puisque Louis n'écrit plus, c'est qu'il est mort, ou encore qu'il t'a oubliée... Dame, les jeunesses, c'est volage et oublieux!

Laure s'était enfuie dans sa petite chambre toute humble de fille des champs, sous les combles, et là, elle avait crié sa douleur... puis réfléchi. D'abord, elle avait questionné la petite glace, grande comme la main, et miré ardemment sa jolie figure ravagée. Sa mère disait vrai, la fraîcheur désertait ses joues, et déjà elle allait avoir des rides, oui, elle comptait déjà trois petits soupçons, là, en plein front. N'était-ce pas odieux à son âge! Et puis, s'il n'était pas mort son beau Louis, si là-bas, auprès d'une *autre* plus belle et mieux nippée, il oubliait sa modeste petite fleur des prairies. Elle se cabra sous l'outrage, et d'un mouvement fiévreux elle essuya ses larmes. En effet, la mort, ça s'apprend toujours. Si Louis avait péri là-bas, on aurait toujours fini par le savoir au pays, tandis que s'il était heureux, heureux et aimé, l'ingrat, nul ne songerait à prévenir la délaissée qui gardait pieusement à son doigt l'anneau d'argent.

La petite fissure était faite au coeur de Laure, le doute s'y infiltra, puis la colère, puis l'indifférence. Tous les jours, la jeune fille se détachait du passé, se reprenait à la vie, à l'espoir.

—Pardi, lui dit son beau cousin, un soir qu'elle avait mis un noeud rose dans ses cheveux blonds, pardi, ça revient l'amoureuse, et on va pouvoir rire un peu, maintenant, sans s'attirer des regards courroucés.

Pour toute réponse Laure sourit, radieuse et si jolie. Et le cousin songea qu'il pouvait reprendre la cour faite autrefois à sa belle parente. Il recommença.

Cependant Laure gardait toujours l'anneau d'argent, ne pouvant se résoudre à l'enlever du doigt où Louis l'avait lui-même passé.

S'il n'était pas mort cependant, s'il revenait se venger de la parjure... Un soir qu'elle s'était égarée dans le petit bocage baigné de lune, Laure écouta les doux propos et les tendres serments de son promis, et un remords lui vint de sa lâcheté.

Pourquoi n'avait-elle pas arraché de sa main ce gage des amours passées?

Un rayon de lune faisait luire, d'un éclat gênant, le modeste anneau, et Laure honteuse, tout doucement, le retira et dans sa main serrée le tint longtemps.

Le cousin disait: "Laure mets ta main dans la mienne, et jure que tu seras à moi."

La jeune fille ouvrit les doigts, l'anneau glissa, se perdit dans l'herbe drue et fine... Elle avait juré.

* * *

L'après-midi avait été accablante, et les hommes aux champs continuaient le travail, sans souci de la fatigue, désireux de sauver le grain avant la tempête qui suivrait, bien sûr, cette chaleur torride. A la ferme, une jeune femme belle sous ses atours rustiques, dressait le couvert, et à tout ins-

tant elle se penchait vers un berceau où un doux bébé riait en agitant ses petites mains.

Soudain, brusquement, elle se retourna. Un homme était là, sur la porte, qui la regardait. Inquiète et brave elle s'avança, mais une voix la frappa qui appelait "Laure" et elle chancela.

—Laure, répétait encore l'homme... Laure...

La jeune femme frissonna à l'appel.

—Je vous en prie, bégayait-elle, je vous en prie! Et de ses deux mains elle repoussait la terrible vision.

—Pourquoi avez-vous peur, ô ma chère fiancée, pourquoi ces cris et ces terreurs? Je reviens de très loin, il est vrai, mais pas de l'au-delà! Voyons, regardez-moi, je suis Louis...

Mais Laure frémissante tenait ses yeux cachés. Louis s'approcha alors, et voulut abaisser les mains rebelles, mais il s'arrêta, frappé au coeur... L'anneau d'argent était un anneau d'or!

—Malheureuse, vous m'avez trahi! Où est l'anneau d'argent?

Elle abaissa ses bras sans le regarder:

—Je l'ai perdu là-bas, dans le bocage.

Puis elle essaya d'expliquer: elle l'avait cru mort ou oublieux...

Lui ne disait rien, mais son regard dur et méprisant écrasait la pauvre créature. La tempête, et une tempête terrible, s'amassait dans le coeur si affreusement déçu. Il allait crier sa colère, son dédain, quand dans l'horreur de ce silence où se préparait un drame, une voix monta, douce et

chantante, si pure et si tendre qui disait : *Maman.* Alors l'homme vit le berceau, et la mère qui s'élançait vers l'enfant, oublieuse de tout le reste. Devant ce spectacle sa rancune mourut.

Et il s'enfuit par les grandes routes, où jamais plus il ne repassa.

L'AMIE DES OISEAUX

Je dînais à une petite table dans un de ces cafés où l'on entre par hasard. J'avais pour voisine une vieille demoiselle. Je dis demoiselle, sans trop savoir... Mais avez-vous remarqué combien il est facile, presque toujours, de distinguer: Madame a un air tout autre, elle a plus d'assurance, elle vous regarde pour dire: "vous savez, j'ai été jolie, jeune, aimée... ça n'y paraît plus, mais c'est égal. Si vous m'aviez connue jadis". Et les yeux vous répètent maintes choses d'antan. La vieille fille est plus ramassée, moins jaseuse; il y a de la méfiance dans son regard, quand il n'est pas rempli d'une indicible mélancolie, ou lorsqu'il ne dit pas: "Je passe sans rien voir, parce que tout ça me fait mal."

Elle mangeait timidement, osant à peine demander ce qui lui manquait. La pauvre était atrocement petite et grassette. Son cou, long comme ça, débordait sur la dentelle rougie du col de sa mince robe. Je comptais trois trous à la manche qui frôlait mon bras, et je n'osais regarder au-delà. J'aurais voulu lui dire que j'étais triste de son abandon que tout criait cruellement. Mais, allez donc blesser une pauvre âme errante qui se sauve de votre pitié, en lui jetant l'aumône de la sympathie... Bientôt je la vis se livrer à un petit manège qui m'intéressa. Furtivement, guettant la bonne, elle ramassait les miettes de pain et les faisait tomber dans une espèce d'aumônière dont les cordons s'enroulaient à son bras.

—Voulez-vous ceci? dis-je, en abandonnant mon croûton.

Elle eut un sourire qui se fixa avec peine sur ses lèvres déshabituées.

—Merci pour eux! dit-elle tout bas.

Pour eux? Et mon imagination s'envola vers une mansarde où des pauvrets gelés et affamés attendaient le retour de la tante. Car plus je la regardais, plus elle me donnait l'impression d'une *pas mariée*. C'est stupide peut-être, mais c'est ainsi.

Elle s'en alla bientôt après avoir enfilé une jaquette toute mince. On devait grelotter là-dedans. Ma voisine ne songeait pas au froid. Nous sortîmes ensemble, mais plus alerte je la dépassai bientôt et je m'avançai à travers un grand parc abandonné. Abandonné? non pas, toute une nichée de moineaux s'ébattait dans les allées blanches. Les moinillons semblaient attendre, et j'eus le regret, en les voyant sous cette froidure, immobiles, du mal que j'en ai dit déjà. Je pensai: "combien ils doivent nous aimer ces petits-là pour rester avec nous, alors que l'été s'en va... Et s'ils font la guerre aux oiseaux du printemps, c'est peut-être parce qu'ils veulent venger le Canada de certains dédains." Sait-on jamais ce que pensent les oiseaux?

Soudain, un frémissement d'ailes heureuses passa, je m'arrêtai.

La vieille demoiselle vidait son aumônière dans le groupe des *attendants*. Les petits moineaux se secouaient afin de faire tomber les grainailles attachées à leur plumage. Et l'on riait bien sûr, en picorant sur les plumets du voisin, les petites miettes de la charité.

La vieille demoiselle exultait. Elle était presque jolie, en ce moment, avec ses yeux pleins de joie, ses lèvres rieu-

ses et son tendre geste d'amitié. Moineaux, moinelles et moinillons lui faisaient fête : c'était leur amie.

Charmée, j'assistai à une réjouissance intime où de simples petits oiseaux prouvaient ce que ne savent pas toujours démontrer les grands humains, ce que l'on appelle prosaïquement : la reconnaissance de l'estomac. Elle regarda ses protégés tant qu'une parcelle de pain ombra la liliale beauté neigeuse, puis lorsque les petits oiseaux eurent tout becqueté, la chère eut un sourire navré en voyant ses protégés tristes de n'avoir pas assez mangé peut-être.

Ils entouraient les pauvres pieds mal chaussés de leur bonne amie, quelques-uns, familiers, glissaient leurs becs mignons dans les toutes petites fentes des chaussures brisées ; elle, souriait, amusée de ces affections d'oiseaux. Recevait-elle beaucoup de caresses, cette pauvre femme, pour que les baisers des moineaux lui soient aussi doux !

Tout à coup elle me vit qui l'observait, elle m'indiqua du regard sa petite famille, comme pour dire : je vous la présente !

L'amie des oiseaux m'intéressait, je voulus lui parler :

—*Ils* ont bien de la chance de vous avoir.

—Je les aime tant. Il y en a, voyez-vous, qui traînent des toutous, d'autres qui câlinent des chats, il faut bien aimer quelque chose, quand ce n'est pas quelqu'un... Moi, j'aime les oiseaux d'hiver, ces petits courageux qui couchent dans nos neiges et vivent de la charité. Depuis dix ans je donne à manger aux oisillons de ce parc, ils me connaissent, et vous voyez qu'ils ne me craignent pas.

En ce disant, elle se pencha, et en attrappa un tout petit qu'elle approcha de sa joue pour le réchauffer, et la menue bête s'abandonna à cette caresse.

—J'ai nourri bien des générations de ces petits-là, marmotta-t-elle avec un sourire de grand'mère.

—N'est-ce pas que les oiseaux sont des êtres reconnaissants ?

—Infiniment plus... que les autres.

Enigmatique, la vieille demoiselle remit ses mains dans un pauvre manchon dont la fourrure ne trahissait plus son origine, et s'en alla, après m'avoir saluée de ces mots :

—Soyez sûre que ce sont les oiseaux qu'il faut aimer—pas les hommes !

L'AME FRANCAISE

A M. Jules Helbronner.

Ils s'étaient séparés de la France l'un après l'autre, parce que le malheur s'était abattu sur eux de façon fatale, anéantissant le petit bien, le seul espoir du jeune couple. Mariés depuis un an, ils étaient si heureux d'amour qu'ils n'avaient même pas appréhendé qu'un grain se lèverait à l'horizon, que bien vite l'horrible tempête dévasterait leur quiète existence. Aussi, lorsque l'ouragan souffla, pressés l'un contre l'autre, ils gémirent longuement sur le désastre qui changeait leur douceur en tourment.

Le feu avait tout ravagé, remplissant le jardinet d'alentour de décombres infâmes, brûlant tous leurs souvenirs, jusqu'à la jolie robe de noces à fleurs éclatantes, jusqu'à la couronne nuptiale gardée sous un globe, douce relique. Et la layette, la jolie layette cousue le soir sous la lampe, les petits tricots, les coiffes endentelées, les petites robes enrubannées, les châles brodés, tout cela aussi était anéanti. Les baisers qu'ils avaient mis, avec une folle tendresse, sur toutes ces menues et touchantes choses n'avaient donc pu les sauver de la dévastation.

Et Pierre pleurait sur ces décombres; et Jeanne sanglotait appuyée à l'épaule de l'ami très cher·

—A quoi bon nous désoler, fit soudain la jolie femme, en essuyant ses beaux yeux où brillaient maintenant tous les courages. Nous sommes jeunes, nous sommes forts. Recommençons !

Il se redressa à ces mots énergiques, et s'en alla en quête de la fortune infidèle. Hélas, l'usine qui l'avait nourri jus-

que-là, avait aussi subi le même sort que la maisonnette, et en attendant la reconstruction Pierre voulut essayer d'autre chose et il alla se heurter à toutes les déceptions.

Chaque jour il arpentait son petit bourg ; chaque soir il retrouvait Jeanne sur le seuil d'une maisonnette étrangère ; sa Jeanne avec un joli sourire d'attente l'espérait, mais au regard quémandeur des chers yeux de sa *douce,* Pierre répondait chaque soir : "Rien !"

Jeanne entourait alors de ses deux bras la tête de son aimé en murmurant l'habituel refrain : "Ce sera pour demain."

Mais la chance ne venait toujours pas, et Pierre s'assombrissait tous les jours, la provision de petites pièces d'argent contenues dans le bas de grosse laine allait bientôt finir, le petit naîtrait dans quelques jours, il viendrait sous un toit étranger, on n'aurait que la pauvreté à lui offrir, à lui, le petit roi tant désiré, tant aimé.

Jeanne pleurait quand elle était seule en songeant à tout cela.

Il y avait deux jours que le mignon souriait dans ses langes rustiques, quand Pierre, plus sombre et plus triste, raconta à Jeanne qu'un parti d'émigrés allait bientôt partir pour l'Amérique. Il nomma plusieurs amis du pays qui allaient s'embarquer ; il paraissait que là-bas, tout au nord de cette contrée immense, il y avait des terres excellentes qui ne demandaient qu'à produire. Lui, elle le savait bien, il avait toujours rêvé de la culture, et encore, dans ses yeux tristes,elle lisait tout son désir écrit en lettres flamboyantes.

—Quand partent-ils ? questionna-t-elle anxieuse.

—Dans deux jours, répondit-il avec gravité.

Elle frissonna longuement et ferma ses yeux où des larmes montaient. Elle avait espéré un délai plus long qui lui permettrait de guérir et de s'en aller avec lui. Mais, puisque cela ne se pouvait pas, Pierre partirait seul, elle irait plus tard le rejoindre avec son fils. Elle resta longtemps les paupières closes, et Pierre, qui la croyait endormie, berçait lentement son bébé en murmurant avec des sanglots étouffés :

—Ah mon petit, mon pauvre petit !

Cette plainte tendre disait mieux à Jeanne, que tous les discours, la pensée de son Pierre.

* * *

A la nuit, quand le mari vint mettre son baiser sur le front de la jolie maman, elle le retint tout contre elle :

—Mon Pierrot, il faut partir avec les autres.

—Partir, cria Pierre, affolé maintenant à la pensée de laisser derrière lui tout ce qu'il aimait... partir, mais tu n'y songes pas ma Jeannette !

—J'y songe beaucoup, au contraire, fit-elle, assez courageuse pour lui sourire. Je crois qu'il reste assez d'argent dans le bas pour payer tes frais de voyages et d'installation. Tu es si économe, mon homme, que tu sauras te tirer d'affaire avec cela, termina-t-elle câline.

—Tu veux que je prenne l'argent, et que je m'en aille tout seul, te laissant toi et le petit sans ressources. O Jeannette, comment peux-tu me croire assez sans-coeur pour faire cela ?

Elle le rapprocha, et joue contre joue, elle conta :

—Tu pars là-bas avec les amis, tu te choisis une bonne petite place, tu nous prépares un nid, et dans quelques mois je vais te rejoindre avec notre André.

—Mais comment vivrez-vous d'ici là?

—Comment? Oh, ne t'inquiète pas. Tu sais que je manie l'aiguille de façon fort experte, et l'autre jour Madame Durand m'a proposé un engagement avantageux. Je l'accepte, je fais de petites économies, et l'an prochain nous nous retrouvons dans quelque solitude enchantée, heureux comme des princes!

—Oui, mais s'expatrier... protesta Pierre dont le patriotisme s'éveillait lancinant.

—Nous emporterons là-bas l'âme française, voilà tout!

Coeur contre coeur Pierre et Jeanne pleurèrent longuement.

* * *

Le matin du 14 juillet 1903, par un soleil radieux, une femme tenant un bambin sur ses bras descendait à la gare du Lac Doré dans le Nord-Ouest canadien. Elle interrogea longtemps le brave gardien de la station, finalement le digne homme fit atteler une lourde charrette, y plaça la femme et l'enfant ainsi que leur tout mince bagage, et après avoir crié en anglais quelques recommandations à une vieille dame dont la tête émergeait de l'unique fenêtre du second étage, il donna un coup de fouet à *Bob,* et le convoi prit une route bordée de grands arbres, où cela sentait tous les parfums.

La jeune mère, pensivement, explorait les alentours où son regard ne découvrait que moissons d'or.

—Ce n'est donc pas habité ici? questionna-t-elle craintivement.

—Il y a deux ou trois maisons d'ici à la ferme de votre mari, répondit le conducteur, que l'ahurissement non-dissimulé de la jolie voyageuse semblait divertir un brin.

—Ah! laissa simplement échapper la jeune femme.

—Dame, on n'est pas en Bretagne, ici, il n'y a pas tant de monde que chez vous, mais en revanche, il y a plus de richesse! finit-il presque rudement.

Et comme sa compagne ne répondait pas, le brave homme craignant de l'avoir blessée, voulut réparer sa maladresse.

—Comme cela votre mari ne vous attend pas?

—Non, j'ai voulu lui faire une surprise le jour de la fête française. La joie que lui causera notre arrivée ce matin effacera la tristesse des mois d'absence. Et la gentille Française serra longuement le bel enfant, qui dormait sur son sein, grisé par la brise qui soufflait ses effluves embaumés.

—Un brave garçon que votre mari, madame, un travailleur qui a déjà joliment fait son chemin. Il arrivera. Puis, en dépit de la solitude, on vit heureux ici, croyez-en un vieil *habitant* qui y réside depuis au-delà de quinze ans.

Quand ils eurent cheminé une heure durant, le conducteur annonça:

—Voyez-vous la petite maison blanche là-bas? C'est chez-vous!

Ah, comme ce mot de *chez vous* fit du bien au coeur de la jolie exilée qui s'en venait retrouver Pierre, au matin de la fête nationale.

—Il est aux champs, observa le conducteur, mais midi va sonner bientôt et vous le verrez venir. Il ne soupçonne

pas quelle belle surprise l'attend au nid, fit le bonhomme tout riant.

Jeanne voulait savoir le prix du voyage:

—Allons donc, petite dame, est-ce que l'on parle de ces choses-là entre voisins. Trop heureux de vous avoir été agréable à vous et à M. Pierre. Et au revoir, fit-il en soulevant son chapeau de paille.

Jeanne, tenant son André à la main, entra dans le petit jardin qui encerclait l'habitation d'une verdure douce et rieuse. Tout était rustique et charmant: la maisonnette blanchie à la chaux était toute petite et combien simple avec sa vérandah faite de pièces mal équarries, où cependant la vigne osait prestement grimper comme pour masquer toutes les défectuosités de la construction. Jeanne poussa la porte que l'on ne prenait pas la peine de verrouiller, et elle entra chez elle!

—Papa, modula André comme s'il eut compris dans son adorable candeur, qu'il se rapprochait de son père.

Elle pleura doucement, la chère créature de tendresse, en retrouvant un peu de son amour.

Mais soudain, fouillant dans ses paquets, elle en tira un drapeau, un joli drapeau de France, dont elle décora une colonne de bois rude, puis se dérobant sous la vigne avec son bébé, elle attendit.

Le temps eut pitié de sa fièvre et coula plus vite.

* * *

Pierre s'arrête à la porte de son jardinet; il vient de voir le tricolore flottant dans son désert, ses jambes ne veulent plus avancer, et fou de joie et d'amour, il crie: Jeanne, Jeanne!

Elle s'élance de sa cachette, suivie du bambin trébuchant. Elle est là, sur son coeur, le soutenant, lui parlant, et quels mots tendres elle lui dit.

Puis, comme ébloui par tant de bonheur, il ne voyait plus, il n'entendait plus, elle ramassa le petit accroché à ses jupes, le jeta sur le coeur du père, et l'enfant se rappelant la leçon maternelle colla sa tête blonde au front du papa retrouvé, en gazouillant :

—Vive la France !

—Vive la France ! dirent en choeur Pierre et Jeanne inclinés.

—O ma France ! sanglota le colon dans un cri qui résumait toutes les douleurs de l'exil.

Mais l'exquise créature se pencha vers lui, et relevant le front abattu de l'aimé, elle indiqua les larges horizons :

—Ici, nous nous ferons une autre France !

—Nous avons l'espace, reprit Pierre redevenu homme et Français.

—Et nous avons l'âme ! ajouta Jeanne.

Puis ils serrèrent dans leurs bras unis leur petit Français, leur espoir !

PRINCESSE LILAS

—Monsieur, c'est une fille, et une jolie encore!

M. Cyrille chancela sous le coup. Une fille à lui, qui, pendant vingt ans, avait attendu et désiré un garçon, un futur M. Cyrille! Il s'appuya au mur, défaillant, la sueur au front, et d'une voix blanche, il répéta après la femme:

—Une fille!

On lui mettait dans les bras un tout petit paquet d'où sortit une plainte si faible, si appelante que le coeur du pauvre homme en fut tout remué, et dans le mouvement de sa tendresse qui s'éveillait, il serra très fort contre sa poitrine cette petite fille pourtant peu espérée, et déjà aimée.

Il soupira encore une fois:

—Une fille!

—Oui, une fille, reprit la femme étonnée, et je vous conseille de vous plaindre vous! Une fille si jolie, si fine qu'on ne croirait pas que c'est à vous et à Mme Sophie, termina-t-elle sans broncher, avec cette terrible franchise que l'on a au village.

M. Cyrille d'ailleurs ne songeait guère à s'offenser. Il avait soulevé un coin du châle, et il regardait la toute petite face rose aux yeux clos, à la lèvre nerveuse, et une émotion incroyable agitait tout son être. Sa fille! C'était à lui cette enfant fragile et belle, ce petit être gracieux et fin, à lui, le vieux Cyrille laid et balourd. La femme disait vrai, elle n'avait rien de Sophie qui n'avait jamais été belle, et rien de lui. Et devant cette petite étrangère, jolie comme les princesse des contes de fées, le père se sentit pris de respect et d'admiration.

On lui choisit mille noms parmi les plus doux, pas un ne rencontra les suffrages de M. Cyrille et de Madame Sophie. Ils voulaient pour elle, la toute mignonne adorée, un nom plus beau et plus tendre que tous les mots humains, et ils convinrent de l'appeler comme la Vierge: Marie.

Un jour que penchée vers elle, Sophie épiait son premier sourire, Cyrille jeta sur le berceau une moisson de fleurs printanières: "Regarde, fit Sophie émerveillée, ses yeux ont la teinte des lilas." Et de ce moment, ils l'appelèrent avec un air ravi: *Princesse Lilas.* Oh! ce qu'elle fut aimée et choyée cette petite fille venue très tard dans la vie de ces braves gens, mais toutes les gâteries, tous les sourires ne purent jamais éteindre au fond des yeux couleur de lilas, la lumière triste qui brillait, chassant de la vie de Cyrille et de Sophie toute gaieté.

—Je ne sais plus rire, avoue le père, tant je suis obsédé par ce regard douloureux.

—On dirait, reprend Sophie, qu'il y a là, au fond de ces yeux aimés, une invincible nostalgie.

—Peut-être est-ce le reproche de n'avoir pas été désirée, soupire Cyrille qui a le remords de n'avoir pas voulu cette petite fille.

—Oh! non, proteste la mère, car, si tu ne voulais pas d'Elle, je l'appelais moi, de toutes mes forces, de tout mon amour. Je la souhaitais belle, fine et bonne, telle que Dieu me l'a donnée.

Tandis que Madame Sophie et Monsieur Cyrille se désolaient, Princesse Lilas courait les grands bois pleins de parfums, s'oubliant de longues heures à écouter le chant du ruisselet, à respirer le parfum des plantes et des résines, et souvent le père et la mère inquiets la retrouvaient au pied

des érables, ses grands yeux ouverts sur quelque vision inconnue.

Alors Cyrille la prenait tendrement dans ses bras, et la berçant de mots très doux, il tentait de chasser l'ombre par le rayon.

Mais le rayon ne montait pas au fond des prunelles lilas, et Princesse ne cessait d'être mélancolique et songeuse.

On tenta de tout pour égayer cette petite vie attristée, mais tout fut vain, et Princesse Lilas languissait lorsqu'on la privait de ses bois et de ses ruisseaux. L'hiver, elle se blottissait au coin du feu, et ne bougeait guère, suivant dans la flamme claire et gaie du foyer la suite du rêve commencé à l'ombre des érables.

Bientôt Cyrille et Sophie craignant de faire mal à ce petit coeur douloureux qui leur restait mystérieusement fermé, ne tentèrent plus de tirer l'enfant de son éternelle songerie.

Ils se contentèrent de l'idolâtrer silencieusement avec des airs touchants et tristes.

Princesse Lilas ainsi grandit, ne connaissant que Dieu, son père, sa mère, et le bois joli. Elle eût un jour quinze ans, sans avoir vieilli.

Le bois la fêta par toutes ses harmonies, et Lilas anéantie au pied de ses beaux arbres, écoutait ravie et émue. Soudain, un bruit inconnu la frappa. L'herbe froissée protestait tandis que passait l'*étranger* beau, grand et fier. Il s'arrêta devant Lilas frémissante, et lui sourit. L'enfant sentit en son coeur un indicible émoi. Ses beaux yeux se fermèrent, sa lèvre trembla. L'*Etranger* passa, et ne revint pas.

Et de l'attendre en vain tout le jour, tout le mois, et tout l'an, petite Princesse devint fort malade.

Puis quand le bois fut desséché, les feuilles, une à une, tombées, la clairière éclaircie, Lilas regarda là-bas, mais rien ne passa au loin, et petite Princesse, sans une plainte, sans un aveu, mourut.

Monsieur Cyrille et Madame Sophie éperdus, souffrants, ne surent jamais rien de la vie et de la mort de cette petite étrangère venue, un jour, s'asseoir à leur foyer, et qui, en s'en retournant, avait emporté tout leur désir de vivre, tout leur besoin d'aimer. Et ils ne cessèrent de pleurer.

A TRAVERS LA VIE

Les Ormes, 3 mars, 1908.

Tu n'as jamais compris, ma chère Berthe, quel besoin j'avais de m'isoler, et j'ai bien senti que tu blâmais ma retraite volontaire, en pleine saison froide, dans ce petit coin perdu de campagne, au moment où l'affection de mes amies me devenait indispensable pour accepter la vie... sans *lui*. Ma chère, il me semble que ce n'est pas moi qui trace ces lignes, que c'est l'histoire d'une autre que j'écris... et je crois, oui, je crois entendre tourner la page du livre qu'il lit... j'écoute le léger sifflottement qui s'échappe de ses lèvres, et à la ligne plus jolie où arrive le mot alerte, hardi... je le vois sourire... O ma pauvre petite, ce que l'on peut souffrir dans son imagination et dans son coeur. J'en suis toute ravagée, au point de croire que jamais plus la vie ne me sera belle et clémente. J'étais si heureuse, si confiante, si sûre de mon bonheur, un bonheur choisi librement, et en quelques heures toute ma joie s'est éteinte misérablement. Faut-il que la mort soit puissante pour détruire si vite ce que l'on croyait indestructible : son amour. La mort a couché mon bien-aimé, elle a fermé ses yeux si tendres, elle a clos cette bouche où je n'ai cueilli que des sourires et des baisers. Comment voulais-tu, ma pauvre chère, que je reste là-bas, au milieu de ces fêtes, de ces joies, dont vous m'auriez fatalement emporté le parfum dans vos visites charitables. Et je ne voulais pas vous forcer à heurter ma porte solitaire, entre un thé et un bal, contraintes à ce devoir très tendre envers une amie aimée dont vous ne pouviez nécessairement saisir toute la douleur. D'ailleurs, peut-être au-

rais-je égoïstement accepté vos dévouements, si je n'avais eu un besoin intense de m'en aller, de trouver cette petite maison où nous avons passé des étés délicieux, où nous avions rêvé de finir nos jours, où nous avions fait le projet charmant de jouer au grand'père et à la grand'mère alors que, pauvres fous, nous guettions encore les petits pas incertains de notre chérie. Chère petite "Belle", elle est toute ma raison de vivre aujourd'hui, et je songe avec terreur que je ne puis pas *mourir.*

Depuis six mois que nous sommes ici, la santé de ma mignonne s'est singulièrement fortifiée, et tu ne reconnaîtrais plus l'enfant pâlotte et triste que les stations prolongées au square Saint-Louis ou au Parc Lafontaine ne suffisaient pas à ranimer. Ici, elle a fait une cure d'air et de lumière, et la voilà qui se développe merveilleusement. Elle devient jolie, très jolie même, elle a le regard de son père, l'éclat velouté de son oeil brun, elle a aussi son sourire, et ce lui sera une séduction de plus, car elle est séduisante ma Belle, et je sens très bien que les hommages vont déjà à sa jeune beauté. Ici, elle a toute une cour, et je vois que les saluts charmés, les bonjours souriants de toute la marmaille du village l'enchantent absolument. Elle vous a des airs de petite reine très aimable pour répondre à tout cela, et ses sujets sont contents. Tout est donc pour le mieux. Elle a eu sept ans l'autre jour, et elle a accueilli cet événement avec gravité, pleinement consciente que c'était une époque dans sa vie. D'abord, elle est très fière d'être *obligée* d'aller à la messe; cela la rapproche de moi, m'en fait une compagne, une amie... Elle est heureuse de grandir, la pauvre mignonne, et moi qui voudrais la garder toujours petite. J'ai peur du moment où je ne pourrai plus la tenir sur mes genoux.

J'aime tant à appuyer sa tête câline sur mon coeur, et à lui parler doucement de toutes les belles choses que je veux mettre en son âme. Elle a des compréhensions extraordinaires, des impulsions d'une délicatesse parfaite. Je sais que déjà elle me devine, elle lit en moi ; je le saisis à mille petits détails qui passeraient insignifiants si je n'y voyais palpiter le coeur de ma fille. Elle a hérité de son père cette devination jamais en défaut ; et elle sait, comme lui, créer la joie autour d'elle. Isabelle a déjà le génie de faire du bien à ceux qu'elle aime, et comme je suis maintenant son grand amour, son unique souci, elle m'entoure et me gâte. Je souffrirai bien le jour où elle aimera un autre plus que sa mère, car ma nature dolente s'accommode de toutes ces gâteries et s'en fait déjà des habitudes.

Belle ne veut pas que je pleure et elle surveille mes yeux avec des mines furtivement scrutatrices, je n'ai vraiment que mes soirs pour rêver de lui, pour reprendre toute seule la vie vécue à deux, et tandis que je la repasse, bonheur par bonheur, mes larmes coulent abondantes sans rien ranimer hélas, de tout ce qui est éteint, éteint...

Toi qui es une sage, ô ma bonne Berthe, tu me blâmes tout comme tu me plains de m'abîmer ainsi dans mes regrets. Ce que je regrette, ce n'est peut-être pas tant la joie vécue, je te dois cette confession, mais bien toutes celles que j'ai refusé de donner, soit par caprice, soit par égoïsme... Ah ! si l'on savait qu'à une certaine heure tout s'arrêtera au cadran de notre vie ! Mais l'on ne sait pas, et notre conscience cause un mal léger, certainement, mais que les coeurs trop tendres déplorent avec amertume... quand il est trop tard. Et d'ailleurs l'on se reproche toujours de n'avoir pas été parfaits pour ceux qui nous ont entièrement aimés. Tu vas

encore me traiter de *petite âme fragile,* ma grande sérieuse, et c'est peut-être dans ma fragilité qu'il faut chercher le secret de tes attentions si discrètes, si charmantes. Tu es l'amie pour moi, la seule, celle à qui l'on confie les secrets les plus lourds, celle à qui l'on demande le conseil le plus terrible, celle enfin qui est presque *soi.*

Ne t'effraie pas de me savoir seule ici, sans relations, sans distractions. J'ai ma fille, puis mes souvenirs, cela suffit à remplir la vie de mon coeur. Et puis comme dérivatif à mes tristesses je ferai du bien aux pauvres, et il y en a beaucoup ici, m'a dit le bon vieux curé que je suis allée saluer l'autre jour avec ma petite Isabelle. Cette visite m'a fait du bien, et pourtant le curé m'a très peu parlé; il m'a regardée avec une telle sympathie, et il y avait en lui une paix si rayonnante que cela m'a impressionnée. Il a compris que je souffrais beaucoup, et il n'a pas osé toucher à mon chagrin, car un mot m'aurait fait éclater, et je ne veux plus de ces désespoirs qui font souffrir ma petite Belle. Il ne faut pas sacrifier les vivants aux morts; ils sont tranquilles, eux, ils n'ont plus mal, et Georges m'en voudrait, je suis sûre, de faire peine à sa mignonne, lui qui l'aimait tant.

Hier nous est arrivé le grand portrait peint avec beaucoup de talent par notre excellent ami Paul. Belle était là lorsqu'on l'a suspendu au mur de notre humble petit salon. Elle a assisté à tout cela sans dire un mot; j'évitais de la regarder, craignant d'éclater à la vue de ce pauvre petit visage douloureux que je connais tant. C'est Rosine qui a attiré mon attention en me disant tout bas: "Madame, regardez donc Belle,... si ça ne fait pas pitié."

J'ai vu ma petite qui pleurait affreusement, sans un cri, sans un sanglot, et c'était navrant de voir le désespoir

muet de cette toute pauvrette. Je l'ai prise dans mes bras, la serrant très fort, comme pour la défendre contre le chagrin même. Alors la crise est venue, cruelle et désolante, tout son pauvre petit corps se tordait, tandis que de sa gorge sortaient de sons rauques, étranglés, terribles. Et cela dura des moments épouvantables... Je ne songeais pas à pleurer, toutes mes forces se concentraient pour consoler, adoucir cette douleur de mon enfant. Petit à petit, sous l'effet de mes caresses elle s'apaisa, puis ferma ses beaux yeux, et les soupirs qui faisaient vibrer tout son être cessèrent lentement. Belle était calmée et tu aurais pu croire qu'elle dormait. Non, elle finissait de boire ses larmes, j'en suis certaine. Cette enfant a déjà une force d'âme incroyable. Elle saura souffrir, elle le sait déjà. Pourvu mon Dieu que la vie lui soit douce!

Tout à l'heure je l'ai trouvée en contemplation devant le cher portrait, et lorsque j'entrai elle me regarda avec un sourire las, mais content: "Il est beau mon Papa, Maman, comme cela, il sera toujours avec nous!" Je démêlai dans ces mots l'instinctif besoin d'effacer la scène d'hier, de témoigner de sa vaillance, comme si elle regrettait de s'être abandonnée, de m'avoir montré à nu la plaie de son petit coeur puisque son chagrin à elle devait augmenter le mien. Et dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait, je vois le besoin de me protéger, de me défendre de tout ennui. Et ce culte d'enfant, si touchant et si pûr, me donne la honte d'être si faible, si découragée. Belle, qui a sept ans, a une âme héroïque, et mes trente ans ont un coeur tremblant et chétif. Je suis une heureuse mère, mais je suis aussi une pauvre femme dont la douleur a fait sa proie...

J'attends tes lettres qui entreront dans ma solitude éclairée de neige, comme un frais rayon d'été. Et je passerai mes longues soirées à t'écrire, ne te faisant grâce d'aucun détail de mon humble vie, tandis que Belle dormira, et que dans la douceur de l'abat-jour, son ombre aimée à lui se profilera plus forte que la Mort, que l'Oubli.

Adieu, chère, le vent fait craquer les bras sinistres de nos grands ormes, et dans la nuit chante la plainte désolée de tous les pauvres arbres meurtris par l'orage. Cela me fait froid au coeur tous ces bruits funèbres, et j'ai besoin d'écouter le souffle pûr de ma petite aimée, mon doux ange sauveur.

A bien vite donc, et que le bonheur te reste toujours à toi,

LOUISE.

* * *

Les Ormes, 3 septembre, 1908.

Tu as été bonne de venir, ma tendre Berthe, combien ma solitude s'est obscurcie de ton départ. J'ai cru pendant quelques jours ne pouvoir me reprendre à la vie ancienne, et j'ai attendu pour t'écrire d'avoir retrouvé mon parfait équilibre. Une amitié comme la tienne, si délicate et si dévouée, est tout ce que mon coeur peut maintenant attendre, hors la très chère tendresse de l'enfant. Et tu sais combien elle m'aime ma toute petite chérie, et répète-moi combien j'ai raison d'être une mère heureuse! Hélas, puis-je me consoler d'être seule à regarder croître cette jolie fleur dans le jardin dévasté de ma vie!

Les aimables voisins qui m'ont aidée par leur sympathie à vivre cette saison qui me rappelait tant de bonheurs, s'en vont un par un, les cottages se vident rapidement, cha-

que bateau emporte maintenant quelques-unes de mes amitiés, et bientôt je serai presque isolée. Cependant la solitude ne m'effraie pas, bien au contraire. J'ai besoin de me retrouver seule avec *Lui,* et j'ai de vagues remords d'avoir pu sourire alors qu'il n'était pas là... C'est de la démence me diras-tu de ta belle voix grave qui parle toujours raison, peut-être, mais je n'y puis rien... Seulement le départ de ses gentilles amitiés affecte Belle singulièrement. Elle a de longs moments de mélancolie, et hier, lorsque la petite Hélène qui a été sa meilleure affection des vacances est venue l'embrasser avant le départ, j'ai vu qu'elle pleurait, et elle a longtemps agité son petit mouchoir, en guise d'adieu, tandis que le bateau passait. Je la laisse à son chagrin car je sais combien elle a l'extrême pudeur de ses tristesses, et puis, pour ne pas me chagriner, elle retiendrait ses larmes, et c'est si bon de pleurer quand on a mal. Elle parle souvent de ton Charles avec une ferveur émue. Il lui a fait une de ces impressions que les années sont impuissantes à effacer, et je m'en réjouis, croyant, dans ma folie maternelle, voir luire déjà un rayon du futur bonheur de Belle, et elle n'a que sept ans!

Mon Dieu, que je suis folle...Te dirai-je, très-chère, combien ton fils m'a charmée: si joli, si fort, si intelligent et doux. O la douceur des forts, rien de plus touchant, de plus admirable. Georges possédait ce charme au plus haut point, et rien ne m'était cher comme l'éclat attendri de son oeil bleu où il y avait une si belle sérénité. Hélas, les yeux bleus se sont éteints!

* * * 5 septembre.

Une visite a, l'autre jour, interrompu ma lettre, et quelle visite ! Cette affreuse Madame Ladislas que je ne puis

supporter. Tout le monde déclare merveilleuse son opulente beauté blonde, et moi, elle m'exaspère et me déplaît de visage, de taille, de ton, de manières, enfin de tout. Et chose qui m'est presque douloureuse, Isabelle lui témoigne une sorte de culte. Elle la contemple avec de grands yeux admiratifs, détaille, d'un oeil ravi, ses toilettes qui sont fort chics, il n'y a rien à dire, et je suis sûre qu'intérieurement, sans oser peut-être l'avouer, elle déplore mes robes noires si tristes, réflexions qu'elle a involontairement traduites en me disant l'autre jour : "Petite Maman, quand tu ne seras plus en deuil, tu t'achèteras une belle robe bleue comme celle de Madame Ladislas."

—Plus en deuil, mignonne, et Papa ?

Elle a baissé sa jolie tête, soupiré, puis rien de plus. J'ai eu tort de lui répondre ainsi, la pauvrette n'est-elle pas à l'âge où il faut oublier. Elle subit l'inéluctable loi.

La Madame blonde a largement exploité les prédilections de ma fille, elle l'a attirée chez elle en flattant tous les goûts de ma petite, en lui témoignant surtout les attentions que l'on donne aux grandes personnes. Et il n'en fallait pas plus pour conquérir Belle. Aussi le petit Louis, un délicieux blondin, qui n'a de sa mère que le blond, venait-il fréquemment à la maison jouer à la balle, au tennis ; il était charmant pour Belle qui en faisait un peu sa chose. Elle le traitait gentiment, mais avec une nuance de supériorité très marquée, et le menait à la baguette, une baguette qui ne frappait jamais rudement. Avec Charles, Isabelle se montrait soumise, soucieuse de plaire, tandis qu'avec Louis elle etait sûre de son empire. O l'intuition féminine. Oui déjà, ma chère, chez ces demoiselles de sept ans ! Cela m'a prodi-

gieusement intéressée d'observer ce petit monde qui ressemble singulièrement au grand.

Je reviens à ma visite... Je trouve Madame Ladislas au salon, en arrêt devant le portrait de Georges... Elle s'est retournée vite et très rouge. "Mon mari," ai-je fait. "Oui, je sais, j'ai rencontré, il y a quelques années, monsieur votre mari."

Tu sais quelle joie j'éprouve toujours à parler de Georges, eh bien, je n'ai pas su dire un mot, et cela m'a choquée, est-ce assez idiot que cette blonde grasse et coquette ait connu mon mari sans que je le sache. Pourquoi Georges ne m'avait-il pas parlé de cette connaissance? songeais-je, tout comme si cela ait pu avoir de l'importance et pour lui et pour moi. Elle me raconte un peu toute sa vie, et soupire qu'elle n'a pas été très heureuse: son mari, un homme sans caractère, pas méchant, mais incroyablement faible... "Louis est tout son portrait." Pauvre petit, voilà que je l'aime mieux depuis qu'elle affirme qu'il ressemble à son père... Son mari est mort il y a trois ans... et elle continue la confidence avec un luxe de détails qui m'assomme. Si j'osais, je lui demanderais de s'en aller à cette grosse plaignarde qui aura, j'en ai l'intime conviction, embêté toute sa vie son pauvre homme de mari.

Enfin, la voilà dehors après force promesses, — et sans que je l'invite le moindrement, — de revenir me voir quelquefois pendant l'hiver.

"Il ne faut pas que vos amies vous laissent trop seule" me dit-elle, en manière d'explication.

J'étais ahurie. As-tu jamais vu forcer les portes d'une façon aussi osée? Je suis sûre qu'elle ne viendra pas, elle

est une de ces femmes qui parlent pour parler. Heureusement!

Ce soir, je me sens mal. Il est à peine huit heures et la nuit, déjà, vient épaisse et triste. Le vent se plaint, on dirait, et le bateau, qui tranquillement s'en vient, a comme une allure de fantôme. Je suis absolument seule. Belle vient de me dire bonsoir d'un ton maussade que je ne lui connais guère. Elle subit une crise d'enuui, et je me demande s'il serait sage de passer l'hiver ici, et pourtant j'ai encore un tel besoin de solitude.

Mais voilà que l'on carillonne doucement, Rosine ouvre, la flamme de ma lampe danse sous la bouffée de vent qui s'engouffre dans mon petit retiro, j'entends une voix d'homme... Mon Dieu! il me semble que.....

.....

6 septembre.

Oui, c'était lui, et j'eus un grand coup au coeur en le revoyant. Il m'attendait debout au milieu du salon, tenant par la main sa mignonne petite fille. "Bonjour Louise", m'a-t-il dit simplement, comme s'il m'avait quittée la veille. "Bonjour Pierre", ai-je répliqué, et je me suis agenouillée devant sa blonde enfant si jolie, et qui ressemble tant à sa mère.

"Elle vient d'avoir cinq ans, ma Louisette, et c'est déjà une grande fille". Je pris la petite sur mes genoux, et je mis sous mes doigts ses mèches blondes, par un geste machinal.

Louise, il avait appelé sa fille Louise. Et j'en ressentais un grand émoi, en même temps que me venait au coeur toute une tendresse pour cette enfant si séduisante.

Il me dit simplement pourquoi il était venu. Et ce me fut atroce de l'entendre répéter son beau rêve de jadis, rêve que je n'aurais pas, implorait-il, la cruauté de briser une seconde fois. La mort de Georges l'avait surpris à Cobalt où il dirigeait une grande entreprise minière ; il en avait ressenti un vrai chagrin, car il lui avait toujours gardé une profonde amitié en dépit de la rivalité d'autrefois, rivalité dont il avait été victime. Sa femme à lui était morte depuis trois ans, c'était une douce et jolie créature qui lui avait fait la vie belle... Il y aurait bientôt un an que j'étais veuve....

Et tenant sur mes genoux l'enfant qui s'était endormie, j'eus le triste courage de dire non à cet homme que j'ai assez aimé autrefois pour lui donner toute ma vie, si Georges alors n'était passé... Je lui ai dit *non,* parce que je ne peux pas, non, je ne peux pas prétendre à une nouvelle part de bonheur, et je n'ai plus de coeur pour un autre amour, *il* a tout emporté dans sa tombe. Et je me sentais horriblement désolée, alors qu'il me priait "de ne pas dire non tout de suite au pauvre homme qui était venu, comme un honteux, mendier dans la nuit d'automne quelques restes de vie." J'ai pleuré, chère, mais même en pleurant, j'ai dit non. O ce mot cruel qui fait souffrir, pourquoi l'ai-je dit....

"Je vous ai tant aimée Louise, qu'il me semblait qu'à la longue vous sauriez comprendre, mais vous ne voulez pas. Et à défaut d'amour pour moi, n'aurez-vous pas pitié de l'enfant sans mère? Savez-vous Louise, que si je partais cette petite resterait seule, presque sans fortune ? Cette pensée me terrorise si vous saviez."

La grande vague maternelle passa en moi alors, y soulevant tous les instincts généreux: "Laissez-moi la petite,

Pierre, ce sera un bienfait pour vous et pour nous, elle deviendra la compagne de ma fille, et plus tard je vous la rendrai. Nos longues années d'amitié justifient la visite de votre enfant chez moi. Et puisque vous ne pouvez la garder avec vous, laissez-la moi." Il hésita, et je vis deux grosses larmes rouler sur ses joues. "Si vous vouliez pourtant!" soupira-t-il. Et très vraie, très sincère, je répondis: "Si je pouvais!"

Puis nous restâmes de longs moments, en face l'un de l'autre, rêvant à notre propre misère. Et si forte est mon affection pour Pierre, si douloureuse m'est la certitude d'une tristesse, que je sentis comment l'on peut trahir les souvenirs les plus sacrés. Un moment j'ai failli dire oui... mais je n'ai plus osé. Que notre nature humaine est donc pitoyable. Ne pas vouloir et vouloir quand même. Enfin, il est parti, et j'ai gardé sa pauvre petite; il aurait été cruel de remettre cette enfant épuisée sur la route désolée et sombre, aux côtés de ce père qui avait trop de son propre chagrin pour consoler une autre détresse, et je l'ai couchée à côté d'Isabelle qui s'est alors à demi réveillée: "Vois la belle petite soeur que le Ciel t'envoie." Elle a souri comme dans un rêve, puis dans un geste câlin, elle a passé son bras autour du cou de la petite, et ainsi enlacées elles ont toutes deux dormi. Je les ai longuement regardées, pensant à tout ce que m'avait donné le passé, à tout ce que me promettait l'avenir... si je voulais! Mais j'eus honte de laisser l'espoir entrer dans ma vie brisée, et pour ne plus penser qu'à ma douleur je me jetai à genoux, et je priai sans trop savoir ce que je demandais à Dieu. Lui, le sait.

Je descendis ensuite au salon pour *le revoir,* mon imagination se mit à la torture pour trouver dans les yeux de

Georges, autre chose que de la sérénité... Les yeux bleus souriaient immuablement.

Il faut pourtant me raccrocher au passé, ma chère Berthe, car je me sens de minute en minute devenir sacrilège à mes belles heures d'antan, et cela me broie. Pourquoi est-il venu celui que je n'ai pourtant pas assez aimé autrefois, pourquoi veut-il de nouveau, rentrant dans ma vie, faire l'effraction de mon pauvre coeur meurtri où reposent les souvenirs ineffaçables? Pourquoi m'a-t-il amené cette enfant? Et plus bas, tout bas, ma Berthe je te l'avoue, toute honteuse, pourquoi suis-je brisée d'avoir dit non? Toi qui n'es pas une fragile, toi qui connais les *détours du coeur,* dis-moi? Mais il ne faut pas, je veux reconquérir l'âme de mon Georges, pénétrer au plus intime de ses pensées, me refaire, grâce au bien-aimé, celle que j'étais encore il y a quelques heures. Il y a là, dans ce petit pupitre dont la clef ne me quitte pas, toute sa correspondance que j'ai pieusement conservée sans jamais ouvrir un seul papier. J'ai vu avec quel soin il avait noué les paquets de lettres. Et il y en a des vingtaines, — tous solidement attachés, — qui ne sont pas des lettres d'affaires, leur format l'indique. Et je n'ai jamais voulu lire tout cela, certaine de trouver à travers ces lignes qui évoqueraient l'aimé de nouvelles raisons de pleurer, mais aujourd'hui que je ne trouve plus de larmes, je vais demander à cette correspondance les secrets intimes et charmants qui me rattacheront à lui, en me rendant son âme, sa chère âme qui m'échappe, m'échappe...

Et je crois que je souffrirai plus encore, ma chérie, que la première fois. Plains-moi, car je sens la douleur qui est en moi plus atroce et plus désespérée. Ici je gémis sur ma misère morale, et plus loin, dans quelque chambre dé-

solée de notre malsain petit hôtel, un pauvre homme se lamente, tandis que là-haut, tête blonde contre tête blonde, ce que nous aimons tous deux le plus au monde repose, ironie !

Je reviendrai demain, apaisée, puisque les lettres qui sont là vont me prouver qu'il méritait de n'être jamais trahi.

Demain j'aurais fini de lutter et je te reviendrai triomphante.

A demain, ô ma meilleure amie,

LOUISE.

* * *

Les Ormes, 7 septembre, 1908.

Triomphante, avais-je écrit, ô le joli triomphe que je suis allée demander à ces lettres si soigneusement ficelées... Je voulais lire dans l'âme de mon mari, et j'ai lu jusqu'au tréfonds. Berthe, ma tendre, tu le savais, dis, tout ce qu'il y avait dans ces billets de tortures et de lâchetés, et comment ne l'ai-je pas deviné, quand l'autre jour tu te fis presque autoritaire pour me faire jeter au feu tous ces vieux papiers. Et pourtant non, je ne regrette pas de t'avoir résisté, il fallait que je sache combien il m'a trahie, ce Georges que j'ai aimé follement, qui était toute ma pensée, tout mon souci, toute ma vie ! Et j'ai bu, goutte à goutte, l'affreuse vérité ; j'ai su qu'il avait aimé Claire, cette folâtre petite oie ; qu'il avait, pour les beaux yeux de Blanche, renoncé à m'accompagner à Old Orchard, où je passai une quinzaine si misérable, alors que lui... Je les connais toutes par leur nom ; je sais à peu près comment il les aimait ; chacune d'elle, dans des lettres débordantes, relate combien il fut doux, exquis, charmant... O le lâche, ô les infâmes !

Quelques-unes respiraient une moquerie à la femme naïve et fidèle. Et jusqu'à cette grosse pâmée de Madame Ladislas! Non, mais celle-là il aurait bien pu me l'épargner!

Je t'écris, juste au-dessous de son portrait vers lequel à tout instant je lève mon regard... et dans les yeux bleus je cherche en vain la preuve de tous ces mensonges, de toutes ces perfidies; dans son cadre il ne cesse de sourire comme il m'a souri toute la vie. Comment aurais-je pu douter de lui qui fut toujours tendre, empressé, bon? Pourquoi n'a-t-il pas jeté à la flamme toutes ces pages d'amour, pages odieuses qui racontent tant et tant de trahisons. Tu imagines que ce fut tragique, épouvantable cette minute de certitude atroce, anéantissant tout ce qui avait été ma fiction. Je fus prodigieusement surprise et attristée dans toutes les fibres de mon être; tout en moi faisait mal, sans cris, sans larmes, sans gestes. Et les ruines s'amoncelaient, s'amoncelaient...

Elle aussi, et elle... et elle... proférais-je tous bas. Seulement j'eus un moment de révolte, en lisant les lettres de *celle* que tu sais, et qui fut notre amie bien chère à toutes deux. Oh! cela me fut cruel de savoir qu'une amie avait pu me trahir... plus dûr peut-être que les infidélités... de lui. Je ne sais pas définir ce que je ressentis alors, un horrible malaise qui me fit croire que la mort venait. Mais elle ne venait pas. Et je vis, ma chérie, je vis, sans colère et sans rancune, l'aimant peut-être quand même, le traître, oui, l'aimant avec toutes celles qui l'ont aimé, plus qu'elles, ah oui, plus! Est-ce bien vrai que mon coeur l'absout aussi magnifiquement, ou si dans mon cerveau mal préparé, l'horrible réalité n'est pas encore admise? Oui, ce

doit être parce que la révélation a été trop brutale, trop inattendue. Ne faut-il pas lentement s'habituer à la douleur de ne plus croire en ce que l'on aime! Et pour moi cette douleur est venue si brusquement, elle m'a prise à la gorge, à la tête, au coeur ; elle m'a envahie, et je suis comme anesthésiée. Mais je sais que le réveil sera atroce. Ah, s'il n'était pas mort, Berthe , combien je saurais me venger, mais on ne se venge pas d'un mort!

Et dire que je ne suis pas au désespoir, et quoique je pense, quoique j'écrive, les mots ne paraissent pas traduire ce que je ressens, j'ai peur, oui peur que ce soit tout cruellement de l'indifférence. Mais alors, n'ai-je pas vraiment aimé dans le sens le plus absolu, cet homme qui dort dans son tombeau — et qui sourit dans son cadre — et à qui j'ai donné le plus cher de ma pensée, le plus tendre de mon amour? Quelle pauvre créature suis-je donc, Berthe, pour si mal savoir ce qui se passe en mon âme? Peut-on s'illusionner jusqu'à croire que l'on aime assez pour mourir d'une trahison, et rien ressentir, ou à peu près, quand j'apprends tout? Avoir été trompée, trompée, sans avoir rien fait pour mériter cette disgrâce. Et que m'importe après tout? Tout cela est mort, et ne sera bientôt plus que cendres. Je vais tout? Avoir été trompée, trompée, sans avoir rien fait pour ce passé de mensonges. Rien, et mon souvenir? Oh, que je voudrais oublier!

Je t'écris dès l'aube, la vie commence à renaître autour de nous, moi seule ne pourrai plus m'éveiller de mon lourd cauchemar.

Je l'aime encore, te disais-je il y a un instant... et pourquoi l'aimerais-je, pourquoi resterai-je sincère envers cet infidèle, maintenant que la mort m'a dégagée de tous

serments? Et ce que j'éprouvais hier, en face de la douleur de Pierre, je puis bien y penser sans remords aujourd'hui. Pourquoi ne verserais-je pas le bonheur à celui qui, plus que l'autre, le mérite. Le grand frisson du doute m'étreint, amie, il me semble que je n'ai pas le droit d'aimer encore, moi qui n'ai pas su garder l'amour. Et puis il y a Belle, ma jolie, mon adorée Belle; ne serait-ce que pour l'enfant, je dois, oui, je dois oublier le mal que me font les *yeux bleus* si sereins pourtant, oui, mais si trompeurs.

Si j'essayais de recommencer ma vie? A trente ans n'en ai-je pas encore tous les droits? A quelques pas de moi, il y a un coeur, fidèle celui-là, qui aime et supplie. Je pourrais être heureuse, m'abandonner à cette tendresse, vivre tout un dévouement en élevant cette petite qui porte mon nom. Oui, mais pour cela il faudrait être jeune, et mes trente ans ont un siècle! Pierre mérite mieux que le don d'un pauvre coeur mordu par ce mal qui ne pardonne pas, le doute. Pourquoi n'est-ce pas lui que j'ai le plus aimé, lui ce camarade d'enfance, l'ami de jeunesse, lui dont j'ai connu toute l'âme, au lieu de cet étranger qui est venu de je ne savais où, dont j'ignorais tout? Pierre si loyal, si juste, ne m'aurait jamais trahie lui!

Pierre est venu me redemander sa fille, et tous deux s'en sont allés sans que je dise un mot, sans que je fasse un geste pour les retenir. Et pourtant j'aurais voulu me confier à cet ami de toujours, lui conter ma désespérance... lui dire d'espérer. Mais rien, je n'ai rien dit, et mon silence me pèse lourdement. Pierre avait les yeux abattus, il n'a pas dormi sans doute... et moi!...

Je fais peur tant je suis vieille aujourd'hui. La petite Louise a été exquise, et quand elle a passé ses bras autour

de mon cou pour me dire adieu, j'aurais voulu crier à Pierre : je la garde ! C'est cela qui aurait été bien, généreux envers lui, envers elle, envers moi-même. Je n'ai pas su être généreuse. Pierre a retenu ma main froide dans les siennes qui brûlaient, et d'une voix singulièrement ardente, il m'a murmuré : "Louise, si vous regrettez votre cruauté, écrivez-moi de revenir." "Restez" était sur mes lèvres, il ne l'a pas deviné.

Les larmes sont venues bienfaisantes, miraculeuses. J'ai pleuré sur Pierre, sur moi et sur nos enfants, pleuré abondamment et cela m'a fait du bien. J'aurais voulu me renfermer dans ma chambre, mais la solitude ne m'est pas permise avec Belle qui n'admettrait plus que je lui interdise ma porte ; aussi a-t-elle forcé ma retraite, et me voyant les yeux brûlés par les larmes, elle s'est écrié avec une violence que je ne lui connaissais pas : "Est-ce cet homme-là qui t'a fait pleurer, Maman ?" J'ai essayé de lui dire non, de la calmer avec des baisers, elle est restée froide, irritée, presque mauvaise. Et moi qui ai tant besoin, ces heures-ci, que l'on me chérisse et me câline. Elle a l'intuition certaine de l'amour de Pierre, et cela la froisse dans son absolue tendresse. Pauvre petite jalouse, va, ne me meurtris pas davantage, j'ai tant mal déjà !

Tout est triste alentour de nous, tout se sauve et se disperse. Aurai-je l'énergie de rester ? Oui, si Belle me le permet, mais ses yeux brillants, ses lèvres enflammées m'inquiètent. Je ne sais plus. Que Dieu m'inspire et me soutienne. Prie, toi qui sais si bien, ô ma vaillante, et aime plus que jamais ta

LOUISE.

* * *

8 octobre, 1908.

Je viens de vivre, ma Berthe, les heures les plus affreuses; et que sont les déceptions et les trahisons à côté de cette douleur épouvantable de voir agoniser son enfant. Et le délire, quel délire, où revenait sans cesse: "Je ne veux pas Maman, je ne veux pas!" J'ai bien compris ce qu'elle ne voulait pas, la pauvre chérie, tout ce que son âme inquiète avait perçu de mes défaillances, de mes irrésolutions... Et je veux que toute ma pensée soit à elle, et plus jamais je ne permettrai à un autre sentiment d'envahir mon coeur. Qu'elle soit heureuse, qu'elle me sourie, voilà tout ce que je dois implorer de la vie maintenant, si la vie veut me laisser ma fille... Mais je tremble. Si tu la voyais si blanche, avec aux pommettes, cette rougeur mortelle qui m'épouvante. Et cette fièvre qui ne se lasse pas, qui me la mine sourdedement, et que rien ne chasse. Moi qui osais me plaindre l'autre jour! J'ai honte de ma faiblesse devant ce que j'endure aujourd'hui. Tout le reste n'est que vétilles, ce qui compte c'est mon enfant, elle, rien qu'elle! Et j'ai pardonné à Georges, oui, je lui ai pardonné sincèrement, entièrement, parce qu'il est le père de Belle et que je ne puis garder un mauvais sentiment à tout ce qui touche à ma petite. Seulement, il faut que je l'avoue, rien ne vibre plus en moi à sa pensée. Mon amour est mort à sa première blessure, elle était mortelle, vois-tu; et je l'ai couché dans la tombe avec une mélancolie extrême, sans un sanglot... mais sans une malédiction. Qu'il dorme en paix, le pauvre, je dois bien le silence aux cendres de ce qui fut mon bonheur. Et rien ne s'exhumera plus de ces fatals souvenirs... je viens de leur jeter la dernière aumône d'une poignée de terre... Oublions, maintenant, et ne cherchons plus au-delà de la ten-

dresse qui me reste : celle de mon enfant. J'ai passé, chérie, de longues nuits agenouillée auprès d'elle, priant,... et si forte est ma foi que je ne peux pas croire en l'épreuve suprême. Non, elle vivra, ma Belle, car se serait trop affreux d'être seule. Seule ! ce mot m'affole !

* * *

Le 12 octobre, 1908.

Belle vient de s'endormir dans le calme de sa petite chambre, où j'ai entassé tout ce qui peut faire sourire ma fille. Cela ressemble à un musée de poupées, meubles délicats et charmants, images, statuettes et que sais-je encore ? Rosine m'a appelée doucement : "Madame, il y a en bas un pauvre homme qui fait pitié." Je suis immédiatement allée vers ce malheureux qui frappait à ma porte à l'approche de la nuit. J'ai trouvé un pauvre être que j'ai quelquefois secouru, et que j'avais hélas, oublié. Il avait une fillette, cet homme, un peu plus âgée que Belle, et si malade, si anémique. Il me raconta que la petite venait de mourir... la mère était comme folle... et il n'avait rien là-bas, pas même une robe blanche... pas de tombe pour la morte, pas de pain pour les vivants. Se peut-il que l'on soit aussi misérable ?

J'ai passé la nuit à préparer une robe pour la petite morte, une robe de mousseline que j'ai cousue, toute seule, au chevet de ma fillette, qui, dans son sommeil répétait : "Papa, Maman", comme lorsqu'elle était bébé. Pauvrette, et dire que j'ai pu, oh ! rien qu'un instant, désassocier dans ma pensée ces deux mots qui sont tout son amour. Vers le matin Belle s'est éveillée, elle a regardé mon travail avec étonnement. Je lui expliquai tout alors. Elle a pleuré, la chérie,

douloureusement, silencieusement, comme seuls pleurent pourtant les êtres qui ont beaucoup souffert. Puis sous mes caresses elle s'est calmée et m'a dit: "Maman, je voudrais envoyer des fleurs à la petite fille morte, des fleurs toutes blanches, tu sais comme celles que nous avons données à Lizzie." Le petite tombe partira toute blanche des fleurs de Belle, et j'ai cru que cela nous portera bonheur.

* * *

24 octobre.

Nous partons, ma chère Berthe, j'amène mon trésor vers des contrées plus douces, vers ces pays où la santé se verse dans des flots de soleil.

Le médecin m'a affirmé, l'autre jour, que rien n'était atteint dans l'organisme d'Isabelle, mais qu'il fallait des soins constants, des attentions délicates, et surtout de la chaleur et de la gaieté. "Puisque vous pouvez partir, a-t-il ajouté, partez d'ici où il fait froid et triste, et allez vers la lumière et la joie, dans nos beaux pays du Sud ou vers la Méditerranée." L'Italie me tente depuis longtemps, et je vais donc demander des forces pour mon enfant à cette éternelle bienfaisante. Je suis allée tantôt dire bonjour à la mère de la petite morte. Elle m'a dit des paroles de profonde vérité: "Vous êtes heureuse, vous, Madame, d'être riche et de pouvoir empêcher votre fille de mourir."

Riche, en effet, et je n'avais jamais songé avant au rôle que l'argent avait joué dans ma vie. Est-ce que sans fortune, Georges aurait songé à moi? Que m'importe de savoir aujourd'hui que cet argent me devient cher, presque sacré, puisqu'il porte en lui la vie de mon unique enfant.

Que ne viens-tu avec moi, Berthe? Ton mari a maintes fois projeté ce voyage, ne serait-ce pas l'heureux moment de le réaliser. Quelle allégresse si tu répondais oui.

LOUISE.

* * *

2 novembre.

Ainsi vous partez avec nous! Quelle joie je ressens ma très chère, quelle joie et quelle sécurité! Il me semble qu'aucune tristesse ne saurait m'atteindre auprès de vous.

A bientôt, amie chère que je ne saurai jamais assez aimer.

LOUISE.

* * *

Les Ormes, 2 juillet, 1909.

Nous sommes arrivées hier soir surprendre Rosine qui riait et pleurait tout à la fois, ne cessant d'embrasser Isabelle dans sa joie de la retrouver forte et jolie. Je suis rentrée sans amertume dans mon vieux nid, et j'ai salué les *yeux bleus,* toujours souriants, d'un regard ami.

Sur mon petit bureau, une lettre attire mon attention; lisons-la toutes les deux: "Vous ne m'avez jamais écrit, "Louise, et pourtant j'ai attendu un an, espérant toujours "que votre coeur se réveillerait à la douceur ancienne, et "connaissant votre sensibilité, je croyais que la pensée de "ma petite Louise, si jolie et si fine, vous hanterait. Et "comme un pauvre, j'ai mendié tout un an, de l'ardeur de "mon appel, ce don si longuement, si chèrement attendu de "votre dévouement. Et rien n'est venu. Je ne puis plus "vivre sans foyer, sans tendresse... Il ne faut pas m'ac-

"cuser de lâcheté, Louise, je dois penser à ma fille, moi aussi, "et ne plus longtemps la priver des douceurs féminines. "Vous autres, femmes, vous pouvez remplir toute la vie de "l'enfant, c'est là votre glorieux privilège d'être tout pour "lui, tandis que nous, quoi que nous fassions, nous ne "comblons jamais dans leur coeur la place vide de la pauvre "maman. Assez longtemps Louise a souffert de notre soli-"tude, aussi l'autre jour elle m'a demandé de lui donner "pour maman, une amie intelligente dont la bonté est pro-"verbiale ici. Et j'ai dit oui.

"En dépit de votre silence, je ne suis pas offensé, "Louise, car j'ai compris que vous ne vouliez pas me blesser "d'un nouveau refus, et je vous écris aujourd'hui la nouvelle "de mon prochain bonheur, afin que vous ne puissiez douter "de l'excellence de l'amitié que je vous garde. Cette amitié, "qui a été de l'amour déjà, est trop ancienne et trop sûre "pour ne pas passer à travers toutes les épreuves.

"Allons, amie Louise, souhaitez moi d'être heureux, "J'ai besoin de ce voeu de votre amitié."

Pierre se marie! J'avais juré de ne plus penser au bonheur, mais je me mentais à moi-même, Berthe, je l'ai bien senti à l'émoi qui m'a bouleversée en lisant cette lettre... de l'ami. L'ami, voilà tout ce qu'il sera pour moi maintenant, par ma faute, parce que je n'ai pas voulu... tout haut! O l'éternelle contradiction qui est en moi, et se plaît à défaire la joie rêvée, avant même que je l'atteigne. Et j'ai réalisé toute l'horreur de mon inconscient égoïsme; je m'étonne et je m'exaspère que, moi libre, Pierre consente à disposer de sa vie pour le bonheur d'une autre. Oui, je me croyais souveraine absolue de ce coeur, et de sentir qu'il m'échappe, je me crois lésée. Pourtant l'ai-je épargné

celui que j'ose appeler infidèle, me suis-je seulement souciée de ses angoisses et de ses peines, et d'ailleurs n'ai-je pas juré d'être toute et rien qu'à ma fille! Tous ces raisonnements ne servent ni à me convaincre, ni à me consoler... j'aurais du dire oui il y a un an. Et me voilà mise hors le bonheur d'être aimée, car c'est fini maintenant de tout cela; l'amour m'échappe à jamais, et c'est avec une lassitude extrême que je porte à mes lèvres ce calice pour y boire la dernière goutte de mes espoirs de femme.

Maintenant la mère seule vit en moi, et à cette mère l'avenir réserve-t-il de meilleurs jours qu'à la femme? A la grâce de Dieu, mais je veux aimer l'enfant, l'aimer avec ma joie et mon intelligence, l'aimer pour la rendre bonne, droite, généreuse, l'aimer tant et tant que, dussé-je souffrir par elle plus tard, je ne saurais me plaindre de ces douleurs, puisque toute la vie que je lui aurai donnée belle et clémente, m'est d'avance payée par l'infinie joie de l'avoir aimée par-dessus tout, dès son entrée dans l'existence.

C'est égal, je me sens lasse, désemparée, je voudrais dormir un temps très long, et au réveil ne plus me rappeler que je suis jeune encore, que j'ai cru au bonheur dans le passé, que je l'espérais dans l'avenir, et ne plus rien voir que le doux visage de ma fille éclairé par ses deux yeux bruns pleins de tendresse.

Qu'il vienne vite ce sommeil, j'ai tant besoin de calme et d'oubli.

Un an a passé et plus rien ne reste de toute cette flamme qui durait depuis si longtemps. Tu vois, j'y reviens comme à une tristesse que l'on aime, qui nous est chère, et à laquelle on pardonne sa mélancolie extrême, parce qu'elle nous ramène toute une foule de souvenirs exquis ; l'amour de

Pierre me reste doux, comme ces choses fragiles et tendres qui se sont brisées sans qu'on les touche, peut-être parce qu'on les oubliait trop longtemps dans la place de choix qu'on leur avait offerte. Je me rappelle un merveilleux petit Saxe que j'avais soigneusement rangé sur une haute console. J'étais très fière de cet objet d'art que je savais là et que j'oubliais de soigner. Un jour, je ne sais comment, le petit Saxe tomba et se cassa.

J'avais mis l'amour de Pierre trop haut... sans lui donner la douceur de mes attentions, et comme le petit Saxe... il est tombé et s'est cassé. Avec lui finit ma vie de femme, le calice est vide.

LOUISE.

L'AMOUR AU NID

Un amour de chardonneret avait épousé un amour de grive. Etait-ce mésalliance? Je le crois bien, car le soir de la noce, on jacassa fort dans les grands arbres, et l'on semblait y conter des choses très vilaines. J'entendais surtout la voix stridente d'une mère-oiseau; bien sûr celle-là était la belle-mère de la jolie petite mariée qui était partie sitôt la cérémonie finie, serrée contre le bien aimé, en route à tire-d'ailes pour les pays d'orangers. Ils n'avaient sans doute pas remarqué la mauvaise humeur qui régnait aux nids voisins. Ils n'avaient pas souffert de ne pas trouver autour d'eux toute une noce brillante, plus heureux d'être seuls, libres plus tôt de s'enfuir vers le bonheur.

Et ils s'en étaient allés vivre leur nuit de noces, qui sait, peut-être dans une étoile!

Ils avaient bâti un nid délicieux qui fleurait l'herbe fraîche, et devinant combien je les trouvais gentils, ils avaient posé leur coquette demeure au-dessus de ma fenêtre. Je fus de longues heures à les attendre, tremblant de ne pas les revoir heureux et jolis, mais au matin du troisième jour je les vis revenir, et j'entendis très bien le cri content de la petite grive:

"Oh! que l'on est bien chez-nous!"

Ils coulèrent une lune de miel délicieuse; l'oiselle ne quittait pas son nid, et l'oiseau allait juste aux provisions, mais il revenait bien vite, car j'aidais au chardonneret à trouver la dînette. Et l'on bécotait là-haut, en riant aux éclats.

O les amoureux gentils! Mais il n'est bonheur qui dure... et les jaloux guettaient.

Un matin, la belle-mère attendit son fils. Que lui dit-elle? Des choses atroces, j'en suis sûre, et qui firent souffrir son coeur de chardonneret. Il rentra, ce jour-là, plus lentement, comme s'il avait eu un chagrin trop lourd à porter. Et quand la grive, de sa voix charmeuse, l'interrogea, il se plaignit d'une grande fatigue et voulut tout de suite dormir. La petite épousée se fit silencieuse afin de ne pas troubler le repos de son seigneur et maître... Mais il faisait bien beau dehors. S'étant penchée au bord du nid pour regarder le soleil se coucher dans un bain éblouissant, la jolie grive se sentit prise d'un grand désir de promenade. Pourquoi n'irait-elle pas essayer ses ailes dans la splendeur de ce soir radieux?... Et d'un bond, la mignonne fut dehors.

Mais on l'avait vue de là-bas, et sans pitié pour sa jeunesse, sa grâce et son bonheur, la mère oiselle s'en vint au nid réveiller son fils. Pauvre, pauvre petite grive si jolie et si douce, qu'avez-vous fait dans votre ignorance du coeur du maître, qu'avez-vous fait? Petite chose fragile, on va vous briser bien sûr. Là-haut, il fait tempête, le mari piaille et bat des ailes, et la mère, ô la vilaine, active cette grande colère.

Elle ne pardonne pas à celle qui lui a pris le coeur de son fils, et elle se venge impitoyablement.

Tout là-bas, deux oiseaux s'en viennent, c'est la grive et un merle. Un ami retrouvé, un parent, et qu'elle amène au nid tout droit en poussant de petits cris joyeux. La pauvre mignonne ne sait donc pas qu'il est des amitiés qu'il faut

oublier! Elle ne sait pas, et joyeuse, toujours suivie du merle, elle arrive au coquet *chez-nous* aménagé avec tant d'amour. Elle veut présenter son ami, mais à peine a-t-elle parlé que le chardonneret vengeur l'attaque grossièrement, la bat, l'assaille à coups de becs, la meurtrit de mille blessures, et la petite grive se plaint, se plaint, et son cri de souffrance fait mal à entendre dans la fin de ce jour radieux.

Le merle, respectueux de l'autorité du mari, était tout d'abord resté à l'écart, mais quand il vit le chardonneret abuser de ses droits, il intervint, en vrai gentilhomme, et arracha du bec menaçant la pauvre petite amie connue au temps jadis, peut-être alors qu'elle était petit oiseau sans plume et sans chant. Il la conduisit à un arbre voisin, et là, je les vis s'arrêter, causer, discuter. La petite grive s'aventura encore une fois au nid, mais le chardonneret gronda si fort qu'elle s'ensauva bien vite. Elle rejoignit le merle, et après de longues hésitations, tous deux s'en allèrent à tire-d'ailes, tandis que toute la volière lui criait son mépris et sa rancune.

J'entendis la mère chardonneret dire à son fils: "Vas-tu pleurer l'infidèle, l'étrangère? Les oiselles de notre famille sont belles et honnêtes; viens en choisir une bien vite, et nous danserons toute la nuit à tes vraies noces." Elle parla tant et si bien, la vieille maman, que le nid ne resta pas vide une seule nuit. Il y eut bal dans les grands arbres de chez-nous où les chardonnerets ont élu domicile; l'on rit, chanta et dansa la nuit entière... Je crois même que l'on y but du champagne, tant tout ce petit monde semblait gris.

Et ma pauvre petite grive, jolie et plaintive, a peut-être elle aussi, recommencé sa vie au bord d'un nid nouveau. Je

n'en sais rien, mais je ne pardonne pas au chardonneret d'avoir été brutal et injuste.

Les coeurs d'oiseaux sont en vérité bien petits, bien misérables, et pourquoi faut-il aussi que des humains aient des coeurs ainsi faits pour la tyrannie et la cruauté..

VIEILLES CHANSONS... VIEILLES HISTOIRES...

"Vieilles chansons, vieilles histoires.
Doux souvenirs des anciens jours".

fredonnait le bon vieillard en regardant la toute jolie vieille, qui, du fond de son fauteuil, lui souriait les yeux pleins d'une infinie tendresse. Ils étaient tous deux seuls comme toujours, eux qui n'avaient jamais connu la douceur d'élever des enfants ; seuls, mais heureux de cette solitude, elle surtout qui s'était laissé bercer toute sa vie par la magie d'amour et n'avait jamais songé à regretter quelqu'un ou quelque chose. Enfant, par la naïveté des idées, la fraîcheur des sentiments, la puérilité des goûts, elle avait vieilli doucettement, sans sentir le poids des ans, et elle portait avec coquetterie la parure de ses beaux cheveux blancs qui frisottaient autour de son front pur de toute ride. Elle restait jeune et belle cette vieille femme que l'épreuve n'avait jamais touchée, et qui avait vécu toute sa vie sans détourner, un seul instant, son regard et sa pensée de l'homme qu'elle aimait. Et en cette fin de jour elle repassait au son des vieilles chansons, toutes les vieilles histoires si chères et si douces dont le souvenir embellirait à jamais sa mémoire.

Le vieux maintenant ne chantait plus... Il avait pris un journal qui traînait sur la table, et absorbé, lisait. Elle, ne le quittait pas du regard, et immuablement souriait, heureuse de le trouver toujours beau ; elle admirait son front large, ses yeux intelligents, et sans cesse, vers lui, montait l'innocent hommage de son âmour.

Soudain, elle le vit tressaillir, froncer le sourcil, sa main devenue nerveuse froissait le papier qui rendait un

son sec, agacé; puis il laissa brusquement tomber le journal, et appuyant sa tête, comme fatigué, au dossier du fauteuil, il ferma les yeux pour ne plus voir, peut-être pour mieux regarder en lui-même.

La petite vieille glissa jusqu'à lui, elle posa ses mains tièdes sur les mains brûlantes de l'adoré, et se penchant vers le visage tant chéri, elle vit une grosse larme qui se perdait dans la moustache fière, et avec un tact infini elle posa ses lèvres là, où la goutte d'eau était tombée, et d'une voix que l'émotion rendait toute faible: "Qu'as-tu?"

Il eut un geste las des épaules et détourna la tête pour échapper à la sollicitude des yeux trop tendres. Il voulait donc souffrir sans elle, garder pour lui seul un chagrin qui lui pesait si lourd, est-ce donc qu'il ne l'aimait plus? Il ne l'avait jamais aimée peut-être? Et le coeur fragile de la toute petite vieille trembla.

Elle ramassa la feuille qui avait glissé sur le tapis et avidement en scruta toutes les lignes. Soudain un *décès* bien en évidence retint son attention, et à son tour, elle ferma les yeux pour ne plus voir. Le voile se déchirait. Elle n'avait plus rien d'un enfant. La douleur la sacrait femme.

Alors qu'elle aimait ardemment, entièrement, que pas une de ses pensées ne se détournait de l'être très cher, lui! Fallait-il qu'il l'eût aimée cette autre, tout de même, pour que la force de cacher le chagrin qui venait d'elle, lui manqua jusqu'à ce point.

Elle se rappelait la première fois qu'elle était venue chez elle, au centre même de son royaume d'amour, elle lui était apparue si belle, si loyale, si généreuse, que pas un instant la pensée ne lui vint que ses yeux pleins de lumière pouvaient cacher une ombre au fond de leurs pru-

nelles. Et si grande, si absolue était sa confiance de femme heureuse, qu'elle n'avait même pas pris la peine de sauvegarder sa belle sécurité. Combien de temps s'étaient-ils aimés? La curiosité lui vint de savoir, de fouiller jusqu'au tréfonds du douloureux mystère, et se penchant, soudainement impérieuse, vers le pauvre corps affaissé qui semblait dormir tant la souffrance contenue l'anesthésiait:

—Charles, proféra-t-elle d'une voix sourde, Charles pourquoi m'as-tu fait tout ce mal?

Un sanglot lui répondit, un sanglot qui vibra tragique dans le silence de ce petit salon où deux solitaires achevaient de mourir.

Et cette réponse plus éloquente dans sa douleur que tous les mots, cette réponse remua des sentiments encore inconnus. Elle sentit soudain, cette femme que la maternité n'avait pas touchée, elle sentit dans son coeur grandir l'instinct du pardon que les mères seules très souvent savent apprendre. Et sans plus une révolte, sans plus un reproche, elle se pencha vers le coupable, et d'une caresse discrète, la caresse maternelle, elle effleura le front du grand enfant, l'absolvant ainsi du suprême pardon, le pardon d'amour.

Lui retint ce corps gracile et souple dans ses bras, et timide il osa le seul mot: *merci.*

Elle voulut le tirer de sa torpeur, et l'emmena vers la fenêtre. Désignant l'horizon où de petits nuages affolés fondaient leur teinte sombre dans le magnifique embrasement de cette fin de jour plus splendide qu'une aurore, lentement, sans le regarder, serrant sa main très fort dans la sienne:

—Regarde, ami, regarde ces petits nuages qui courent vers le grand Tout, regarde-les s'anéantir dans cette immensité rouge qui submerge l'horizon... Tiens, il n'en reste plus qu'un seul... plus rien que la beauté incroyable de cette lumière mirifique qui brûle nos yeux de visions inoubliables. Regardons en nous, ami, veux-tu, où il y a un soleil mille fois plus beau que celui-là... laissons tous les nuages s'y fondre, s'y anéantir, et oublions, car il faut oublier tout ce qui a vécu hors de notre vie, hors de notre confiance, oui, laissons notre soleil d'amour ravager, brûler ce qui ne fut pas notre tendresse, laissons!... Mais lasse d'avoir si vaillamment lutté, la pauvre petite vieille ne parla plus.

TABLE DES MATIERES

	PAGES
Préface	
Vive la France	3
Hommage	5
Pages volantes	7
Tante Lise	10
La Mère Clarisse	15
Les Impossibles Départs	22
Grisaille	28
La Sauvage	31
Lettre de Femme	38
Ni Berceau... Ni Tombe	41
Pierrette	44
Les Noms Baroques	47
La Tristesse d'un Petit Homme	51
L'Engloutisseuse	56
Emile Nelligan	67
Luciole	74
Fin de Jour	80
Le Petit Mouchoir	84
Le Fort de Chambly	92
L'Eternel Amour	96
Simple Histoire	105
Dans la Solitude des Bois	114
Le Petit Bas de Jeannette	119
Dernier Hommage	125
Mavourneen	129
C'était un beau Rêve	132
Petite Phébie	136

PAGES

La Bossue 139
Histoire Triste 142
Les Cloches sonnaient Matines 147
Ernest Lafortune 151
Dans la Nuit 156
Naïveté 159
Pierriche 163
Désespérance 167
La Pauvre Vieille 172
Au Bord de la Source Chantante 179
Légende des Lilas Jaloux 186
Lucienne 190
L'Anneau d'Argent 193
L'Amie des Oiseaux 198
L'Ame Française 202
Princesse Lilas 209
A Travers la Vie 213
L'Amour au Nid 238
Vieilles Chansons. Vieilles Histoires. 242

PS
9515
U5T6

Huguenin, Anne Marie
Tout le long du chemin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY